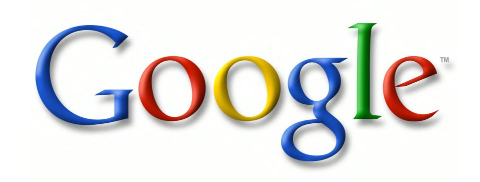
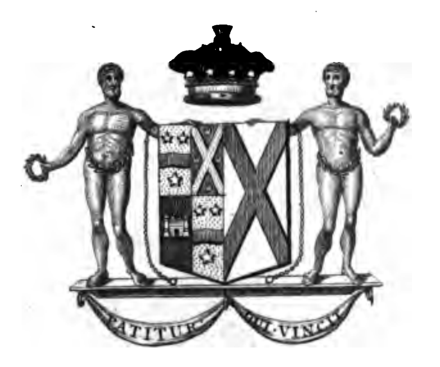

Google



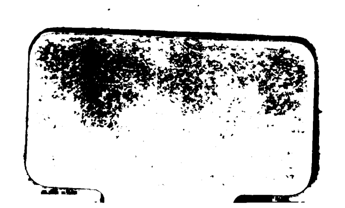


KINNAIRD





KINNAIRD



ŒUVRES

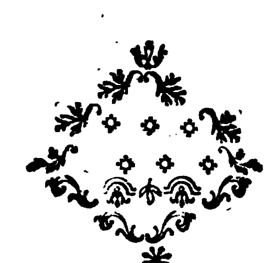
DU COMTE

ANTOINE HAMILTON,

TOME III.

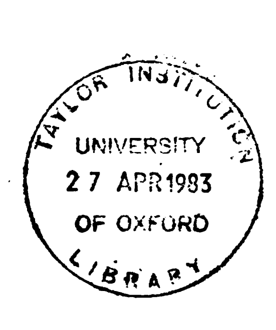
LES QUATRE FACARDINS,

CONTE.



A LONDRES.

1776.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 APR 1983
OF OXFORD
LIBRARY

LES QUATRE FACARDINS, CONTE.

A M. L. C. D. F....

A quoi m'engagez-vous, adorable
Sylvie?...
Ce Vers eſt pris d'une Chanſon,
Où, ſur le ton de l'Elégie,
Certain Eleve d'Apollon
Demandoit autrefois la vie
A la Sapho de Péliſſon.
Quant à moi, c'eſt avec raiſon

Que devant vous je m'humilie ;
Et que je viens, en Jérémie,
Vous dire, sous un autre nom :
A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie ?....

❦

Faut-il, après le Renard blanc,
Après Fleur-d'Epine la blonde,
Après Tarare son Amant,
Par un nouveau déchaînement,
Faire encor trotter à la ronde,
Et l'héritiere d'Astracan,
Et le Prince de Trébizonde ?

❦

Puisqu'il ne dépend que de vous
De me dispenser d'en écrire,
Je vous demande à deux genoux
De me sauver de la satyre,
Et de m'épargner le courroux
De gens sensés, & las de lire
Des Fables qui ne font plus rire,

❦

Les Contes ont eu pour un tems
Des Lecteurs & des Partisans,
La Cour même en devint avide;
Et les plus célèbres Romans
Pour les mœurs & les sentimens,
Depuis Cyrus jusqu'à Zayde,
Ont vu languir leurs ornemens,
Et cette lecture insipide
L'emporter sur leurs agrémens.

❦

En vain des bords fameux d'Itaque
Le sage & renommé Mentor
Vint nous enrichir du trésor
Que renferme son Télémaque;
En vain l'art de son Précepteur
Etale avec délicatesse,
Dans ce Roman de rare espèce,
Ce qu'ont d'utile, ou de trompeur,
La politique & la tendresse,
Et cette fatale douceur,
Tendre fille de la mollesse,

Dont s'enivre un héros vainqueur,
Aux piés d'une jeune Maitresse,
Ou d'une habile Enchanteresse,
Telles que les peint ce Docteur,
Instruit de l'humaine foiblesse;
Et curieux imitateur
Du style & des Fables de Grece.
La vogue qu'il eut dura peu:
Et las de ne pouvoir comprendre
Les mysteres qu'il met en jeu,
On courut au Palais les rendre,
Et l'on s'empressa d'y reprendre
Le Rameau d'or & l'Oiseau bleu.

Ensuite vinrent de Syrie
Volumes de Contes sans fin;
Où l'on avoit mis à dessein
L'Orientale allégorie,
Les énigmes & le génie
Du Talmudiste & du Rabbin;
Et ce bon goût de leur patrie,

Qui, loin de ſe perdre en chemin,
Parut, ſortant de chez Barbin,
Plus Arabe qu'en Arabie.



Mais enfin, grâces au bon-ſens,
Cette inondation ſubite
De Califes & de Sultans,
Qui formoit ſa nombreuſe ſuite,
Déſormais en tous lieux proſcrite,
N'endort que les petits enfans.

Ce fut dans cette paix profonde,
Que moi, miſérable pécheur,
Je m'aviſai d'être l'Auteur
D'un fatras qu'on lut par le monde.
Je l'entrepris en badinant,
Et je fourrai dans cet Ouvrage
Ce qu'a de plus impertinent
Des Contes le vain étalage;
Mais je ne fus pas aſſez ſage
Pour m'en tenir à ce fragment,
J'y joignis un ſecond étage.

Pour marquer les absurdités
De ces récits mal inventés,
Un essai peut être excusable;
Mais dans ces essais répétés,
L'Ecrivain lui-même est la Fable
Des Contes qu'il a critiqués.

Vous, qui disposez de ma vie,
Qui la comblez d'heur ou d'ennuis,
Souffrez de grâce, que j'oublie
Les engagemens où je suis.
En vain je fais l'apologie
Du Conte de la Nymphe Alie,
Et de la derniere des nuits,
S'il me faut faire autre folie,
Et coudre un nouveau Suplément
Au dernier Tome de Gallant *.

Je ne connois que trop la honte
De mettre au jour Conte sur Conte;

* Auteur des Mille & une nuits.

Cependant, si vous l'ordonnez,
Je vais, en dépit du scrupule,
Suivre les loix que vous donnez,
Et me livrer au ridicule
Des fatras que j'ai condamnés.

❧

Nons avons laissé le Prince de Trébizonde sur le point de conter ses aventures, par ordre du Sultan son Seigneur. Ce Prince de Trébizonde étoit fait à peindre, vaillant, adroit, grand parleur, & quelque peu Gascon, comme on verra par la suite d'un récit qu'il commença de cette maniere.

Ce n'est point à votre Majesté sublime, & toujours auguste, qu'il faut conter des fables; pour moi, qui fais profession d'une vérité scrupuleuse, je vais, à l'exemple de la Sultane votre épouse, vous conter des aventures aussi véritables qu'el-

les paroîtroient fabuleuſes, ſi tout autre que moi ſe vantoit de les avoir miſes à fin.

Je ne parlerai de ma naiſſance, que pour vous dire que ma mere, la plus ſuperſtitieuſe Princeſſe de ſon tems, s'étoit mi en tête que le bonheur ou le malheur de ma vie dépendoit du nom qu'on me donneroit; & ne voulant point de ceux que mes Ancêtres avoient portés, elle étoit ſur le point d'envoyer à l'Oracle, pour en demander un à ſa fantaiſie, lorſqu'un certain Perroquet dont elle faiſoit grand cas, s'aviſa de répéter deux ou trois fois *Facardin*. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer, & pour m'honorer de ce beau nom. Paſſons aux tems de ma vie qui ſont marqués par les évènemens dont vous me demandez le récit.

J'étois parti de votre Cour quel-

ques jours avant la révolution qui survint au sujet de la premiere Impératrice votre épouse; j'en appris la nouvelle à deux journées de mes Etats; & je prendrai la liberté de vous dire, que j'y désapprouvai votre départ, comme j'ai fait la conduite de votre Hautesse depuis son retour; car encore vaut-il mieux ne se point remarier, que de se précautionner contre les infidélités futures d'une épouse, en ne lui donnant pas le loisir d'être infidelle, c'est-à-dire, en lui faisant couper la tête dès le lendemain de ses noces.

Je ne fis de séjour à Trébizonde qu'autant qu'il en falloit pour contenir mes Vassaux vos Sujets dans leur obéissance; car tout étoit prêt à se soulever contre la cruauté d'un Edit, sur lequel les Peuples s'imaginoient que les autres Souverains alloient se régler. J'assurai fort les

miens que je n'étois pas venu pour en amener la mode. M'étant fait donner la liste des tournois publiés par le monde pour la présente année, avec un état des aventures les plus impraticables qui fussent dans l'Univers, je partis dans le dessein de rendre le nom bisarre qu'on m'avoit donné, aussi célèbre qu'il me paroissoit inoui ; & certes je puis dire, sans me flatter, que je n'y ai pas mal réussi.

Je pris des mesures toutes différentes de celles que prennent d'ordinaire les autres Aventuriers ; car au lieu d'un Ecuyer pour porter mes armes, & pour conter mes Exploits, je pris un Secrétaire pour les écrire ; & jamais pauvre Secrétaire n'eut tant à travailler.

La fortune secondoit par-tout mon audace ; les Beautés cédoient à mon mérite ; & leurs Héros à ma valeur : cependant je m'ennuyois

d'être toujours aimé, sans jamais pouvoir être amoureux; & si je n'avois trouvé chaque jour quelque monstre à combattre, ou quelque enchantement à détruire pour m'amuser, je ne sais ce que je serois devenu.

Mon Secrétaire avoit naturellement du bon-sens, & comme il s'étoit beaucoup formé l'esprit depuis qu'il étoit à mon service, il tâchoit de me consoler, en me faisant voir qu'il y avoit des malheurs encore plus grands dans la vie, que celui dont je me plaignois. Fasse le Ciel, disoit-il, que l'heureux Facardin ne les éprouve jamais, & que la fortune lui soit assez favorable, pour l'éloigner du climat dangereux, & des campagnes fertiles du Royaume d'Astracan! Nous étions au milieu du jour, & dans le milieu d'une Forêt sombre & délicieuse; & j'étois

ſur le point de choiſir l'arbre le plus épais pour m'aſſeoir ſous ſon ombre, & pour apprendre de mon Secrétaire ce que c'étoit que cet Aſtracan, lorſque je vis avancer vers nous deux hommes montés ſur de ſuperbes Chameaux : dès que celui qui marchoit le premier fut auprès de nous, il attira toute mon attention par ſon air, & par l'action que je lui vis faire. Sa taille étoit la plus noble & la plus aiſée qu'on pût voir, & ſon viſage étoit ſi charmant, que mon Secrétaire même, accoutumé à me voir tous les jours, ne put s'empêcher de témoigner la ſurpriſe & l'admiration que lui cauſoit une figure ſi gracieuſe: nous eûmes tout le tems qu'il nous fallut pour l'examiner; car s'étant arrêté vis-à-vis de nous ſans nous voir, il prit ſon caſque des mains de celui qui le ſuivoit, & au-lieu de s'en couvrir, comme

je crus qu'il alloit faire, il poussa quelques soupirs, regarda tendrement un Oiseau tout brillant d'or & de pierreries que je pris pour un Aigle, & qui de ses aîles étendues ombrageoit ce casque. Après avoir quelque tems contemplé cette figure, il la baisa respectueusement; & remettant le Casque à son Ecuyer, il passa fort près de nous, toujours enseveli dans cette profonde rêverie qui l'avoit empêché de nous voir.

Ce fut alors que je fis réflexion à ce que mon Secrétaire venoit de me dire, & je compris qu'un homme bien amoureux ne seroit pas sans inquiétude, s'il trouvoit en son chemin un rival fait comme cet Etranger. Je ne pus vaincre la curiosité d'apprendre ce qu'il étoit; & mon Secrétaire, ayant civilement arrêté son Ecuyer pour s'en informer, revint tout effaré me

dire qu'il s'appeloit FACARDIN.

Facardin ! grands Dieux ! m'écriai-je avec étonnement. A cette exclamation le beau Chevalier, qui crut que je l'appelois, tourna la tête de son Chameau pour m'aborder, & me demanda ce que je souhaitois de lui. Rien, lui dis-je, si ce n'est de savoir de vous s'il est possible que vous vous appeliez Facardin ? Il n'est que trop vrai, me répondit-il ; & plût au Ciel qu'on ne m'eût pas été chercher ce maudit nom si loin pour me rendre malheureux, puisque je puis attribuer une partie des disgrâces qui me sont arrivées, à la fatalité secrette qui semble attachée à ce nom. Oseroit-on, lui dis-je, vous demander quelles sont ces disgrâces ?

Les voici, me dit-il le plus honnêtement du monde. Je serois le plus constant de tous les hommes,

si je n'étois aussi malheureux en amour, que j'y suis sensible depuis quelque tems ; cependant je ne puis me plaindre d'avoir été trahi dans aucun commerce, puisque je n'ai jamais été aimé ; il est vrai que la plus adorable des mortelles, & la seule qui m'ait jamais regardé sans aversion, à paru se radoucir en ma faveur : mais hélas ! ce fût en me mettant à une épreuve dont le souvenir me transit d'horreur. N'en parlons plus, ajouta-t-il ; & pour revenir à ce que je vous disois, il est impossible que mes soins, ma complaisance & mes assiduités, au défaut des autres agrémens que je n'ai pas, pussent être par-tout rebutés, si ce nom bisarre ne me portoit malheur.

Quoi ! dis-je, il seroit possible qu'un homme fait comme vous, eût inutilement offert l'hommage de son cœur ; & qu'un homme

d'autant d'efptit puiffe s'imaginer que le nom que vous avez reçu en foit la caufe! Il n'eft que trop vrai, reprit-il, & pour vous en convaincre, je n'aurois qu'à vous conter l'aventure qui m'eft arrivée en Danemarck: mais un homme comme vous doit avoir bien autre chofe à faire, que de donner fon attention au récit dés affronts que l'Amour m'a faits. Je l'affurai fort que je n'avois rien de mieux à faire pour lors que de l'écouter; & pour lui donner quelque petite efpérance de changement dans fa fortune: Seigneur, lui dis-je, mettez-vous dans la tête qu'un nom eft heureux ou malheureux, felon qu'il eft bien ou mal porté. Je ne fais de quelles régions du monde vous venez, mais il faut que les Beautés qui les habitent, foient des chats fauvages, aux merveilles que vous me dites de leur fierté & de leurs rigueurs.

Je m'appelle Facardin comme vous, & pour vous montrer que le nom n'y fait rien, j'ai trouvé cent Beautés en mon chemin, & quoiqu'il y en eût des plus rares dans ce nombre, pas une de ce nombre ne m'a coûté plus d'un soupir. Mon Secrétaire vous en fera voir la liste, & vous en donnera l'adresse. Allez les voir, & m'en dites des nouvelles quand nous nous reverrons. Hélas ! répondit le bel inconnu, quand vous les auriez trouvé plus douces que des agneaux, elles deviendroient de vraies tigresses pour moi; moi qui n'ai jamais inspiré que de l'aversion à toutes celles que j'ai vues, excepté la Vieille du Mont Atlas, qui auroit elle-même inspiré de l'aversion aux moins délicats, & aux plus susceptibles. C'est ce que je vais vous faire voir, puisque vous voulez bien me donner

quelques momens d'audience.

Nous mîmes pied à terre à ces mots; & tandis que nos gens cueilloient des grenades & quelques azeroles pour rafraîchir nos Chameaux, ayant choisi dans l'épaisseur de la Forêt un endroit commode pour nous asseoir, l'étranger Facardin me tint ce discours.

Comme j'ai fait vœu de ne me point découvrir, tant que je me verrai le cœur indignement susceptible des premieres impressions, & que je serai le misérable rebut des Beautés les plus susceptibles, dispensez-moi de vous parler de ma naissance, & de vous dire les lieux d'où je suis parti pour me signaler par quelque renommée dans le monde: il suffira de vous dire que le premier objet de mes projets errans fut celui qui, selon les apparences, vous met en campagne, aussi-bien que tant d'autres

Aventuriers, je veux dire le dessein de me rendre digne d'aspirer à la conquête de Mousseline la sérieuse, Princesse d'Astracan : mais quoique ce soit, comme vous savez, ou comme la Renommée vous l'aura du moins appris, la plus parfaite de toutes les mortelles, ce fut moins la curiosité de la voir, ou l'espoir de la posséder, qui m'engagea, que les difficultés, ou pour mieux dire, l'impossibilité de l'aventure. Mon cœur dans cet heureux tems ne respiroit que la gloire, & j'étois de la derniere indolence pour l'amour.

Mes voyages jusques ici n'ont eu que deux évènemens qui soient dignes de votre attention. Le premier est l'Aventure de l'Isle des Lions, qui fit naître celle du Mont Atlas ; & voici ce que c'est que l'une & l'autre.

A deux journées de cette mon-

tagne fameuſe, ſur le ſommet de laquelle les Poëtes aſſûrent que le Ciel & tout l'attirail de ſes étoiles ſe repoſe, une vaſte Forêt s'étend juſques au rivage de la Mer. Cette Forêt eſt ſi peuplée de bêtes fauves, que c'eſt une merveille; on les y trouve par troupeaux, & ces troupeaux ſont ſi nombreux, qu'on a de la peine en pluſieurs endroits à ſe frayer un paſſage au travers de leur multitude. Au ſortir de cette Forêt, les habitans du pié de la montagne nous apprirent que les Lions venoient autrefois de tous les déſerts à la ronde, chaſſer dans cette Forêt, & qu'après l'avoir dépeuplée de Cerfs, de Daims & de Chevreuils, ils alloient dépeuplant les campagnes voiſines d'hommes, de femmes & de petits enfans; que le peuple, dans cette extrême miſere, ayant eu recours à l'Enchanteur

Caramouſſal, qui habitoit le haut de la Montagne, il avoit par ſes enchantemens relégué tous les Lions dans une Iſle que je pourrois voir du rivage où la Mer bat le pié du Mont ; que pendant l'exil des Lions, les bêtes fauves étoient revenues, & qu'elles avoient tellement multiplié, que la déſolation étoit preſque auſſi grande que du tems des Lions, parce que ces vaſtes troupeaux que j'avois pu remarquer en paſſant la Forêt, ſe répandoient partout, & ravageoient les blés de la campagne; que, pour rémédier à ce déſordre, on faiſoit tous les ans trois ou quatre chaſſes dans l'Iſle des Lions, moins pour les inquiéter ou pour leur nuire, que pour en prendre le plus qu'on pourroit, & les lâcher dans la Forêt pour faire diverſion. Ils ajouterent que le tems de la premiere de ces chaſſes arrivant dans deux

jours, il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir le divertissemeut.

Pour tout autre que pour un Aventurier, ce n'auroit pas été proposer une partie de plaisir, que d'inviter à la chasse aux Lions: mais pour moi j'y consentis avec joie.

Le rivage opposé à l'Isle des Lions, étoit le rendez-vous des Chasseurs. Cette Isle me parut d'une assez grande étendue, fort sauvage, & toute couverte de bois extrêmement épais. Je fus surpris de l'appareil de cette chasse; je m'étois attendu que je trouverois force chiens, & quantité de Chasseurs armés de dards, de javelots, de flèches & d'épieux: mais au lieu de tout cela je ne trouvai sur le rivage que vingt hommes, & vingt jeunes filles assez bien faites; les hommes menoient chacun un Cerf ou un Daim en lesse; &

chaque fille portoit un Coq sur le poing; il y avoit des filets dans les chaloupes où nous nous embarquâmes. A mesure que nous approchions de l'Isle, nous entendions des rugissemens effroyables, & des hûrlemens si affreux, que mon Ecuyer (qui du reste est brave soldat) en parut en peu décontenancé, sans qu'aucune de nos Nymphes en fût émue.

Le rivage étoit tout bordé de ces honnêtes Lions, qui nous attendoient à la descente. J'étois en peine comment cette descente se feroit en présence d'un détachement si redoutable : mais trois de nos chaloupes abordant avant les autres, lâcherent trois Cerfs, après lesquels tous les Lions s'étant débandés, ils nous laisserent l'accès libre & facile dans leurs terres. Dès que nous y fûmes, nous entrâmes dans la pl[illegible] épais

de la Forêt, où pendant que les Chasseurs tendoient leurs filets, les jeunes filles mirent des chaperons à leurs Coqs, semblables à ceux qu'on met aux Faucons.

A peine les filets furent-ils tendus, derriere lesquels on avoit posé les bêtes fauves, que nos Lions revinrent tête baissée sur nous; ils étoient deux douzaines, tous Lions de grand appétit, à ce qu'il me sembloit : mais comme nous n'en voulions que deux ou trois à la fois, une des Nymphes ôta vîtement le chaperon de son Coq, & lui tira deux ou trois fois une plume de la queue. L'endroit de cette Forêt où nous étions paroissoit si sombre, que le Coq s'imagina voir la petite pointe du jour, & se mit à chanter de toute sa force pour le saluer; les Lions en furent tellement effrayés, qu'ils disparurent tous dans un instant, ex-

cepté

cepté celui qui s'étoit embarrassé dans les filets. On l'embarqua dans une de nos chaloupes avec un des Chasseurs, & avec cette même fille dont le Coq venoit de chanter ; quoique ce Lion fût empêtré dans le filet, de maniere qu'il n'y avoit pas de danger qu'il fit aucun mal, on ne laissa pas d'embarquer un Chevreuil dans la même chaloupe, pour l'amuser pendant le trajet.

Que vous dirai-je, Seigneur ? cette chasse, qui me paroissoit aussi nouvelle qu'elle étoit divertissante, dura jusqu'à ce que chaque Chasseur eût ramené son Lion, sa Demoiselle & son Coq. Je voulus rester le dernier, & me charger du poste d'honneur, parceque c'étoit le plus périlleux, & je me mis à l'arriere-garde. Je fis embarquer mon Ecuyer dans la derniere chaloupe qui partit, ex-

cepté celle qu'on m'avoit laissée.

Comme j'étois étranger on m'avoit aussi laissé le Coq le plus fier, & la fille la plus assurée, de peur d'accident. Cette fille commençoit à me donner des instructions sur notre retraite : mais moi, qui n'en pouvois plus de honte, de voir que les Coqs remportoient toute la gloire de cette expédition, je la priai de ne point faire chanter son Coq, que je ne me fusse éprouvé contre quelqu'un de ces Lions; que s'ils venoient plusieurs sur moi pendant que je serois aux mains avec un de leurs compagnons, je lui dis qu'elle viendroit assez à tems à mon secours pour me dégager d'un combat inégal. Elle ne m'y parut pas fort disposée, je le vis à son air; & sur le point qu'elle m'alloit répondre, les Lions vinrent faire leur derniere charge.

Je m'avançai l'épée à la main, & fis quelques pas pour aller à leur rencontre.

Ils avoient à leur tête le plus formidable de tous les Lions ; ses yeux étoient étincelans, sa criniere toute hérissée ; &, par hazard, ce Lion se trouva sourd comme un pot ; car la jeune fille, effrayée de son énorme grandeur, fit d'abord crier son Coq, & le cri de ce Coq étoit d'un enrouement si hideux & tellement aigu, que j'en eus la tête pénétrée de part en part.

Tous les Lions, à la réserve de celui dont je parle, saisis de terreur panique, se culbutoient l'un par-dessus l'autre en fuyant.

Ma Nymphe & son Coq s'égosilloient à force de chanter & de se désespérer ; & le vacarme qu'ils faisoient me parut encore plus importun que la présence du Lion. Le commencement de notre com-

bat méritoit, sans vanité, des spectateurs plus tranquilles & plus illustres que ceux que nous avions. Je lui avois déja tiré du sang de plusieurs endroits, mais en revanche il m'avoit fait, dès la seconde passade, une égratignure, qui commençant auprès de l'oreille droite, descendoit en écharpe jusques à l'extrêmité du talon gauche. Je n'avois point de bouclier, non plus que mon adversaire : mais il avoit une queue qui se faisoit encore plus sentir que ses griffes. Comme il se faisoit tard, je pris mon épée à deux mains pour mettre fin à la dispute avant la nuit : mon ennemi qui, selon toutes les apparences, avoit le même dessein, se dressa sur ses piés de derriere, & ouvrit une geule hors de toute mesure, de toute regle, de toute vraisemblance. La fille en fut si troublée, qu'elle lâcha son Coq;

le Lion me quitta pour courir après, & je quittai la fille pour courir après le Lion; je l'eus bientôt atteint, mais ce ne fut pas aſſez tôt pour ſauver le pauvre Coq qu'il avoit déja pris, & qu'il avala en notre préſence, comme on avaleroit un grain de cachou.

Cet affront m'anima d'un reſſentiment nouveau; j'en fus ſi tranſporté de colere, que, ſans m'appercevoir de l'état où le Lion s'étoit mis, je lui coupai la patte droite, dont il ſe tuoit de me faire ſigne qu'il vouloit parlementer: la terre fut arroſée d'un ruiſſeau de ſang qui couloit de cette plaie. J'étois toujours en garde, ne doutant pas que ſa fureur ne lui fît redoubler ſes efforts contre moi: mais il ne ſongeoit à rien moins qu'à la vengeance; au contraire, s'appuyant contre un arbre pour ſe ſoutenir, il me regarda triſte-

ment, & me dit : Ah, Facardin !

Je commençois à m'attendrir, & j'étois ſur le point de m'en approcher, pour tâcher de le ſecourir, lorſque les cris de la fille m'appelerent à ſon ſecours. Elle retenoit de toute ſa force le Bateau qu'on nous avoit laiſſé ; la corde s'en étoit détachée pendant notre combat ; & s'en étant apperçue, comme c'étoit notre unique reſſource, elle faiſoit des efforts merveilleux pour l'empêcher de nous échapper. Dès que je fus auprès d'elle, voyant que je rattachois la chaloupe au rivage, au lieu de nous y embarquer, elle penſa ſe déſeſpérer ; je lui dis que je mourrois plutôt que d'abandonner le pauvre Lion qui m'avoit parlé, dans l'état où je l'avois laiſſé ; que je l'allois chercher pour le paſſer en terre ferme, & pour lui donner tout le ſecours dont il pour-

roit avoir besoin. Elle se désespéroit d'une proposition qui lui parut extravagante, & me conjuroit à deux genoux, de ne la pas exposer avec moi, pour un vieux Lion mort, à la fureur de tous les Lions vivans de cette Isle; elle eut beau dire, je fus à l'endroit où je l'avois laissé: mais ce fut inutilement que je le cherchai par-tout à la ronde.

Je me rembarquai donc, assez honteux de ne pouvoir, comme les autres, ramener un Lion: mais l'affliction de celle qui m'accompagnoit, ne se peut exprimer; elle me dit qu'elle étoit déshonorée par la perte de son Coq, que c'étoit un opprobre éternel pour toute sa famille, & qu'elle ne prétendoit pas survivre à cette infamie.

Tandis que je faisois mon possible pour la consoler d'un déses-

poir qui me parut assez bisarre, nous abordâmes au rivage du Mont Atlas.

La nuit étoit presque fermée, je perdois beaucoup de sang, & je mourois de soif. Je m'étois attendu que mon Ecüyer, dont j'avois pris quelque soin en le renvoyant malgré qu'il en eût, auroit à son tour quelque attention pour moi, & qu'il ne manqueroit pas de se trouver au pied du Mont, ou sur le rivage pour me recevoir: mais je n'y trouvai personne. La fille que j'avois ramenée, se désespérant de plus en plus, prit enfin le parti de grimper au haut de la Montagne pour implorer le secours de Caramoussal, ou pour se précipiter, disoit-elle, du lieu le plus convenable à son désespoir, en cas que le Magicien ne lui fût pas favorable. Je la suivis le plus long-tems que je pus, pour la dé-

tourner au moins de ce dernier projet : mais l'ayant perdue dans l'obſcurité, qui m'en déroba la vue dans les ſentiers détournés qu'elle ſuivit, après avoir long-tems erré parmi les pointes de rocher, toujours en montant, je m'aſſis enfin dans le lieu le plus uni que je pus trouver, réſolu d'y paſſer la nuit. Je ne fus pas plutôt en repos, que je crus entendre de loin le bruit agréable de quelque ruiſſeau, qui ſe précipitoit en caſcades le long des rochers de cette ſolitude. Je me ſentois une ſoif ſi preſſante, que, ſans égard à ma foibleſſe & moins encore aux dangers des précipices, je tournai mes pas vers l'endroit d'où venoit ce bruit. Je ſentois bien que j'en approchois, mais il m'eût été difficile d'y parvenir, ſi à force de me tourmenter, & de regarder de tous côtés, je n'euſſe vu au-deſſus de

l'endroit où j'étois, un foible rayon de lumiere; je le pris pour guide, & à mesure que j'en approchois, cette lumiere sembloit augmenter, & je crus entendre comme un bruit de certains rouets dont les femmes se servent pour filer. Je ne me trompois pas, & à la lueur de deux flambeaux fort gros & fort ardens, placés à chaque côté d'une misérable chaumiere, je vis deux bras secs & décharnés, avec deux mains assortissantes, qui, par deux ouvertures pratiquées dans la porte de cette chaumiere, faisoient tourner la roue de cette machine, & filoient avec plus de grâce qu'il ne leur appartenoit. Après avoir quelque tems considéré cette discrette & mystérieuse façon de filer, je poussai la porte sans y frapper, dans le besoin extrême où j'étois de trouver quelque secours. La porte s'ouvrit sans efforts, & je

vis la fileuſe, dont toute la perſonne étoit bien digne du rare échantillon que j'en avois vu; ſon viſage n'étoit qu'un vieux parchemin qui ſembloit collé ſur une tête de mort; elle étoit nue juſques à la ceinture, & la plus ſeche de toutes les carcaſſes ne l'étoit pas tant que cette miſérable nudité: j'en détournai la vue, pour lui demander à boire. Rien ne vous manquera dans ces lieux, me dit-elle, pourvu que la patience ne vous manque pas, & que vous puiſſiez réſiſter à votre envie & vaincre votre averſion. A ces mots, m'embraſſant avant que je puſſe m'en appercevoir, elle me fit aſſeoir auprès d'elle, & voyant mes habits tout ſanglans, elle en treſſaillit; & toute allarmée d'un péril où je ne croyois pas être: vous étiez mort, dit-elle, ſi le ſecours que je vais vous donner, avoit été

différé d'une heure. Elle me déshabilloit en me tenant ce discours, & visitant ma blessure depuis le haut jusques en bas, elle me serroit le plus affectueusement du monde entre ses vilains bras, & me baisoit de tems en tems les endroits qu'elle essuyoit. Elle s'apperçut du dégoût mortel que j'avois de ses tendresses & de ses faveurs; & malgré ces marques d'aversion, n'ayant pas laissé de me frotter d'une essence qui parfumoit toute la cabanne: insensé, me disoit-elle, si tu savois le trésor que tu rebutes, & que je vois bien que tu perdras, quels seroient tes empressemens & ta reconnoissance!

Je me trouvai tellement rafraîchi, tellement remis, & tellement soulagé de ce premier appareil, que je vis bien qu'il ne seroit pas nécessaire d'en attendre un second pour être en parfaite santé. Il ne

manquoit plus à mon bonheur que de pouvoir étancher ma soif, & de m'éloigner d'une telle hotesse : je la conjurai donc d'avoir pitié du premier & du plus pressant de mes besoins, puisque le secours qu'elle venoit de me donner seroit inutile, si elle me laissoit misérablement mourir de soif. Il faut donc vous mettre à une épreuve, me dit-elle, que je vois bien que vous serez incapable de soutenir ; suivez-moi.

Elle eut toutes les peines du monde à se lever tant elle étoit décrépite, & sa figure me donnoit tant d'aversion, que je n'eus pas le courage de la toucher, pour lui aider à se soutenir. Elle étoit toute courbée; & malgré le bâton qui lui servoit d'appui, je crus qu'elle ne pourroit jamais se traîner hors de cette premiere chambre, (la plus pietre, & la plus délabrée qui

ſoit au monde ;) la ſeconde me parut un peu plus raiſonnable ; la troiſieme plus grande encore & fort ornée ; mais la derniere chambre où je la ſuivis, étoit la plus magnifique, & la mieux meublée qui ſoit dans l'univers ; c'étoit plutôt la demeure fabuleuſe de quelque Fée, que l'appartement d'une mortelle. Ce n'étoit par-tout que glaces, que peintures exquiſes, & meubles précieux ; une toilette galante, & garnie de tous les bijoux les plus rares d'un côté, de l'autre un lit en broderie de perles Orientales & d'or de la Chine, ſembloit n'attendre que la Déeſſe qui devoit ſe préſenter à l'une & à l'autre ; car auprès de la toilette je vis un déshabillé qui me parut celui d'une Impératrice de dix huit ans.

Nous avions été long-tems à nous rendre à cet appartement ;

car outre que la malheureuſe vieille alloit fort lentement, elle avoit fermé la porte de chaque chambre avant que de m'y laiſſer entrer, & paſſant ſes deux mains au travers de chaque porte, elle ſe mettoit à filer pendant quelques momens comme elle avoit fait la premiere fois. Ce retardement n'avoit fait qu'irriter ma ſoif; cependant j'en ſuſpendis la violence pour donner toute mon attention aux objets qui s'offrirent dans cette derniere chambre.

La vieille interrompit cette attention, & me prenant par la main: Allons, dit-elle, allons à la fontaine, ce que vous regardez eſt fait pour allumer des feux, & vous ne cherchez que de l'eau pour les éteindre; ſuivez-moi, je vais vous mettre à même. Je ne me le fis pas dire davantage. Cette fontaine n'étoit qu'à cinquante pas

du bel appartement, & c'étoit l'eau de cette fontaine dont j'avois entendu le bruit, & que j'avois inutilement cherchée.

Dès que je me vis à portée de me ſatisfaire, je courus, la bouche ouverte, au plus gros bouillon qui ſortoit des rochers : mais l'importune vieille me retenant par le bras : écoute-moi, dit-elle, pour la derniere fois : ſi, ſans céder au deſir preſſant d'étancher ta ſoif, tu peux te réſoudre à me tenir une heure toute entiere dans tes bras, ſans toucher à la fontaine, je te ramenerai dans le lieu d'où nous venons, & tu ſeras le maître de me voir auprès de toi le reſte de la nuit dans le beau lit que tu viens de voir. A cette propoſition, voulant me regarder tendrement, elle tournoit ſur moi de petits yeux éteints, qui reſſembloient plutôt à ceux de quelque canne morte de

maladie, qu'à ceux d'une créature humaine.

Pour moi, dans l'indifférence où j'étois alors, & dans l'ardeur d'une soif démesurée, j'aurois préféré trois verres d'eau claire aux trois Grâces ; c'est pourquoi, repoussant assez rudement la main dont elle me retenoit, je me précipitai vers la fontaine, & je me mis à avaler avec tant de rapidité, que j'eus peur de voir tarir le rocher avant que d'avoir étanché ma soif.

La vieille, à qui je n'avois pas jugé à propos de sacrifier ce plaisir, s'en étoit retournée pendant que j'avois bu ; & selon les apparences, elle s'en étoit allée de méchante humeur ; ce fut de quoi je ne me mis pas beaucoup en peine. Je me trouvois dans une douce tranquillité, le sommeil s'offrit, & je l'acceptai sans aller plus loin.

Il étoit grand jour quand je m'éveillai, je fus ſurpris de me trouver dans le lieu le plus effrayant qui fût dans l'univers ; je tournois de tous côtés les yeux ſans pouvoir comprendre comment j'avois pû parvenir à ce déſert, ni comment j'en pourrois ſortir ; la fontaine où j'avois bu ſortoit de la pointe d'un rocher qui ſembloit détaché du reſte de la Montagne, & je me trouvois juſtement ſur cette pointe. Je vis le haut de la chaumiere & de ce Palais enchanté que j'avois tant admiré pendant la nuit ; mais un précipice ſi profond le ſéparoit de l'endroit où j'étois, que les cheveux me dreſſoient à la téte, toutes les fois que j'y regardois. Tous les autres côtés étoient ceints de rochers eſcarpés, qui, loin de m'offrir un paſſage, ſembloient ſe pencher en avant pour tomber ſur moi. Com-

me j'étois fort assuré que ce n'étoit point en me transportant au milieu des airs qu'on m'avoit mené dans ce lieu, je m'obstinai dans la recherche périlleuse de quelque issue, j'en trouvai donc une, après en avoir désespéré. C'étoit l'entrée d'une caverne qui me parut fort obscure, fort profonde, & qui paroissoit plutôt la retraite de quelques Ours, que le passage heureux de cette solitude, à des lieux moins épouvantables; je tentai pourtant l'aventure, & mettant l'épée à la main, je descendis longtems dans cette caverne ténébreuse, sans espérance d'y trouver d'autre sortie que celle qui lui servoit d'entrée; mais après mille difficultés, je sentis encore que le terrein s'élevoit, j'apperçus un foible rayon de lumiere, qui me conduisit à l'endroit par où le jour pénétroit dans cette abîme souter-

rain. Cette autre embouchure étoit toute différente de celle par où j'y étois entré; c'étoit une grotte assez spacieuse, embellie de coquillages & de quelques bustes de marbre ; un arc d'acier luisant & poli pendoit d'un côté de cette grotte; de l'autre, je vis un carquois enrichi d'or & de quelques pierreries, avec toutes ses fleches; une grande cage d'ébene, garnie d'ivoire, pendoit du plafond au milieu de cette grotte ; j'étois si pressé de me tirer du mauvais pas où je m'étois engagé la veille, que je ne m'amusai point à faire des réflexions sur ce que je voyois ; je sortis de cette grotte avec précipitation, & je faillis à passer par-dessus quelque chose de brillant qu'on avoit laissé tomber à deux pas de la porte : c'étoit un soulier dont la boucle étoit formée de quatre diamans, les plus parfaits

& les plus brillans que j'eusse jamais vus; mais ce soulier étoit si bien fait, & sembloit si petit, que je ne songeai pas au prix inestimable de sa boucle. Comme j'avois lû dans nos Poëtes que Pallas faisoit trembler la terre, & qu'elle agitoit les forêts, en marchant; & que l'immortelle Junon ne faisoit qu'une enjambée du Mont-Ida jusques à l'Isle de Samos, je me doutois bien que je n'avois pas trouvé le soulier d'une Déesse; mais je résolus, s'il étoit possible, de trouver la mortelle dont le pied pouvoit être digne d'un tel soulièr.

Je l'emportai sans espoir d'en être long-tems en possession, ne doutant pas qu'il n'appartînt à celle dont je venois de voir l'équipage de chasse dans la grotte, ou bien à cette autre Nymphe invisible dont j'avois vu la toilette dans

un des appartemens de la vieille. J'étois en doute si je devois m'y rendre pour la chercher ou si je devois rester auprès de cette grotte jusqu'à ce qu'on y vînt chercher ce que je venois de trouver; lorsque je fus entraîné loin de l'une & de l'autre par des gémissemens, & des lamentations qui sembloient partir d'un endroit beaucoup plus élevé. Comme c'étoient des cris de femmes, j'y grimpai le plus promptement qu'il me fut possible; car depuis la rencontre de ce soulier, je me sentois le cœur merveilleusement attendri pour un sexe que je n'avois jusqu'alors regardé qu'avec indifférence. Celle qui se désespèroit, n'étoit autre que la Nymphe au Coq; dès qu'elle me vit, elle se mit à genoux devant moi, pour me prier de lui passer mon épée au travers du corps. Je n'avois garde de lui accorder cette grâce;

car je me ſentois déja quelque penchant pour elle. Je la relevai reſpectueuſement, & voulant m'aſſeoir à ſes pieds pour l'écouter, après l'avoir aſſurée que j'étois prêt à haſarder ma vie pour la tirer de l'embarras où je la voyois, elle me regarda depuis les pieds juſqu'à la tête, comme ſi jamais elle ne m'eût vù, & ſe tournant de côté: mettez-vous donc plus loin, dit-elle; car vous me paroiſſez ſi déſagréable, que je ne ſaurois vous ſouffrir auprès de moi. J'obéis avec ſoumiſſion, & l'impertinente, détournant la tête pour ne me pas voir pendant qu'elle me parleroit, me parla de cette maniere:

Avant que de vous apprendre le ſujet d'un déſeſpoir qui vous paroît peut-être ridicule, il faut vous apprendre que les Coqs que vous avez vus, ne ſont confiés qu'aux filles d'entre nous, qui,

comme moi, ſont diſtinguées par la naiſſance ou par le mérite ; il ſe fait dans notre Province trois chaſſes ſolemnelles chaque année, ſemblables à cette malheureuſe chaſſe que vous vîtes hier ; & les filles qui, par le chant de leurs Coqs, ont ramené douze Lions en quatre années, ont pour époux l'Amant qui les a ſervies pendant ces quatre années. Elles voient leurs Amans jour & nuit pendant ce tems; mais il y va de la vie de les favoriſer avant la priſe des douze Lions : ſi le Coq s'échappe, c'eſt ſigne qu'il y a eu quelque petite foibleſſe dans notre conduite ; ce qui n'eſt pourtant pas capital, en cas que le Coq ſe retrouve : mais s'il ne ſe retrouve pas au bout de trois jours, c'eſt la preuve convaincante d'un commerce criminel ; &, ſur cette preuve, la fille eſt enterrée toute vive.
Voilà

Voilà le ſujet de mon déſeſpoir : mon Coq ne reviendra plus, puiſque ce maudit Lion l'a dévoré devant mes yeux. Miſérable que je ſuis ! Que ne m'a-t-il auſſi dévorée ? Que ne ſuis-je morte avant que d'avoir connu le plus aimable de tous les hommes ? ou pourquoi tous les hommes que j'ai connus, n'étoient-ils pas auſſi haïſſables que vous ? Un autre ſe ſeroit révolté contre les duretés qu'elle me diſoit en face : mais plus j'en étois maltraité, plus je la trouvois merveilleuſe, & je cherchois des termes pour lui marquer mon déſeſpoir & ma tendreſſe naiſſante, lorſque ſon Amant parut inopinément. Je le reconnus pour un de nos chaſſeurs du jour précédent ; elle le reconnut auſſi, car elle courut à lui les bras ouverts, ravie, lui diſoit-elle, de le voir encore une fois la

lumiere de ses chers yeux, avant qu'elle fut privée de celle du jour. Cet Amant étoit fort camard, son teint étoit couleur d'ardoise, & les chers yeux dont elle parloit, étoient de ces yeux chinois, qui ne savoient ce que c'étoit que de s'ouvrir. Après s'être embrassés le plus tendrement du monde, en ma présence, il lui dit que, s'étant douté de son malheur, il avoit fait provision d'une chaloupe qu'il tenoit toute prête au pied de la Montagne, & qu'il l'enleveroit sans obstacle, pourvu que je voulusse bien (moi qui l'avois réduite à cette extrémité) les garantir, pour une heure seulement, du Sauvage de la vieille. Et qui est le Sauvage de la vieille, lui dis-je? Vous ne le saurez que trop tôt, me dit-il; car il cherche de tous côtés le soulier de sa Dame, que je vous vois. En achevant de parler, il

prit sa bien aimée sous le bras, & se mit à descendre vers la Mer d'une extrême vitesse. J'en eus d'abord quelque espèce de jalousie : mais dès qu'ils eurent le dos tourné, je n'y songeai plus. Il m'étoit arrivé tant de choses en si peu de tems sur cette Montagne, que je croyois rêver ; cependant je n'étois pas encore au bout : car c'est bien vous qui rêvez, dit l'impatiente Dinarzade, en l'interrompant ; on vous demande le récit de vos aventures particulieres, que vous auriez dû conter très-succinctement dans la conjoncture où nous sommes ; &, au lieu de cela, vous nous venez conter celles d'un autre, avec des circonstances aussi frivoles, qu'elles sont ennuyeuses. . . . Et que t'importe, malheureuse que tu es, s'écria le Sultan, quelles aventures il nous conte, pourvu qu'elles me plaisent, &

que le récit en dure autant que sa nuit? Avons-nous quelque chose de mieux à faire, que de leur donner audience? Poursuivez, Facardin, ajoûta-t-il, & n'ayez point d'égard à l'impatience de ces créatures, qui s'ennuient toujours, quand elles ne parlent pas elles-mêmes.

Dinarzade haussa les épaules. La belle Sultane, qui s'étoit mise entre deux draps mille nuits de suite pour des contes à dormir debout, leva les yeux au Ciel, & Facardin de Trébizonde reprit ainsi son discours : J'ai, s'il m'en souvient, été interrompu dans cet endroit du récit de l'Etranger, où il m'assura qu'il avoit cru rêver, en songeant à la diversité des événemens qu'un si petit espace de tems avoit fait naître : je redescendis, poursuivit-il, pour me rendre à l'entrée de la grotte d'où j'étois

ſorti le matin : mais au lieu de prendre le ſentier par où j'étois monté, j'en ſuivis un autre qui me conduiſit par un pénible détour à la cabane de la vieille ; la porte en étoit ouverte, j'y vis les rouëts, mais ils ne tournoient plus : je ne me ſentois plus tant d'averſion pour une vieille dont la figure m'avoit ſi fort dégoûté ; je réſolus d'entrer chez elle pour revoir les merveilles de ce bel appartement. Je tenois ce beau ſoulier dans ma main, & je ne ceſſois de le regarder, ou de le baiſer comme j'aurois fait le portrait d'une Maitreſſe paſſionnément aimée.

Comme j'étois ſur le point d'entrer dans la cabane, il en ſortit une eſpèce de Géant ; armé d'une puiſſante maſſue, & velu depuis les pieds juſqu'à la tête ; ſon abord me ſurprit ; car il avoit beaucoup

moins d'humanité dans le geste, & moins d'affabilité dans le regard, que ce Lion que j'avois combattu le jour précédent. La premiere chose qu'il fit en me voyant, fut de prendre sa massue à deux mains, & de grincer les dents comme un Ours. La seconde fut de louer le Ciel de ce que le voleur des deux souliers de sa Dame tomboit entre ses mains; qu'il falloit bien que j'eusse volé le premier, puisque j'étois encôre saisi de l'autre, & m'assura qu'il auroit déja arrosé la terre du peu de cervelle que les Dieux m'avoient donné, si la vielle, sa Souveraine, ne s'étoit réservé la punition de mes crimes par des tourmens tout nouveaux. Je crus que c'étoit la voix de quelque Taureau qui me faisoit ce compliment : & du même ton il m'ordonna de lui livrer le soulier, & de le suivre.

Je te l'ôterois, me dit-il, avec plus de facilité que je ne te le demande : mais il faut, selon les ordonnances de ma Souveraine, que ce soit la frayeur que tu as de moi qui te le fasse rendre, en te mettant à deux genoux en ma présence.

Si c'est-là l'ordre de ta Souveraine, lui dis-je, va-t'en l'assurer de ma part, que ni toi, ni tous les Loups-garoux de ta race, ne me feroient point rendre un soulier que j'adore, & que je n'ai point volé. A ces mots je mis l'épée à la main, voyant que ce dromadaire de Sauvage levoit sa massue pour m'assommer.

Il étoit d'une force prodigieuse; mais comme il n'étoit pas fort adroit, & que la fureur le transportoit, j'évitois des coups dont les moindres brisoient les rochers, & renversoient les chênes qui se

trouvoient auprès de moi ; cependant je lui tirois du ſang à chaque fois qu'il me manquoit. Je crois que je ſerois ſorti de ce combat ſans en perdre : ſi ma deſtinée n'eût été ſoumiſe aux égratignures dans ces lieux de prodiges ; je ne m'étois pas apperçu que le Monſtre avoit un ongle au gros doigt du pied, qui pouvoit paſſer pour une des défenſes du Sanglier d'Erimanthe : mais je le ſentis à la fin ; car m'étant baiſſé pour éviter un coup de maſſue qu'il fit ſemblant de me porter, il prit ſon tems pour me faire une eſtafilade, qui ne cédoit guère à celle du Lion. Cet affront me mit dans une telle colère, que je lui coupai d'un furieux revers la jambe du pied dont il venoit de me faire cette belle plaie ; il tomba comme une tour, & fit trembler la terre par ſa chûte. Je me jetai ſur lui, dans le

deſſein de lui couper cette vilaine hure, qui m'avoit tant déplu, lorſqu'une voix qui ſortoit de la cabane, me cria : vaillant Chevalier, ne tuez pas mon Sauvage. J'obéis, & le laiſſant là, j'entrai dans le lieu d'où je crus que cette voix étoit ſortie, réſolu de préſenter à la vieille le ſoulier qu'on n'avoit pû m'ôter de force, & de lui faire voir que je ne l'avois pas pris comme un voleur ; je m'imaginai qu'il étoit à ſa fille, ou à quelque nièce dont j'avois vu l'appartement & les habits la nuit précédente.

Mais j'eus beau parcourir toutes les chambres de cette demeure, je n'y trouvai perſonne ; & dans cette belle chambre où j'avois vu la toilette, je ne vis qu'une partie des habits que j'avois vus la premiere fois. Je revins ſur mes pas pour tirer quelque éclairciſſement du Sauvage ſur cet enchantement :

mais je ne le trouvai plus. Quoique je perdisse beaucoup de sang, je n'en étois presque point affoibli ; je me sentois seulement pressé d'une faim égale à la soif qui m'avoit attiré sur cette montagne ; je voulus chercher de quoi la satisfaire où j'avois trouvé de quoi satisfaire ma soif : mais la porte se ferma sur moi, sans que tous mes efforts pussent l'ouvrir ; mon unique ressource étoit la grotte, je la cherchai par mille sentiers rudes & détournés, sans pouvoir la découvrir, & peut-être ne l'aurois-je jamais trouvée, si l'odeur de quelques mets qu'on sembloit y préparer, ne m'y eût conduit. Je ne pouvois suivre de guide plus agréable, dans l'état où j'étois ; j'y parvins donc à la faveur de ce secours, & j'y parvins pour m'y confirmer de plus en plus, que j'étois au milieu d'un songe.

Je fus ébloui de la figure céleste que je vis dans cette grotte ; c'étoit une Nymphe, en habit de chasse, elle étoit à moitié couchée sur un riche canapé ; & dans cette posture, je crus que la Déesse des Amours avoit emprunté les habits de Diane pour suivre quelque nouvel Adonis ; sa gorge étoit découverte d'un côté, & ce côté découvert, valoit à mon gré tous les trésors que la Terre, la Mer, & toutes les beautés de l'Univers peuvent cacher ; sa jupe étoit ouverte & rattachée au-dessus du genou par une agraffe de diamans, pareils à ceux qui formoient la boucle de ce beau soulier ; la jambe que cette ouverture laissoit voir, n'étoit pas la jambe d'une mortelle ; elle me la présenta cette belle jambe, & tournant les yeux sur moi : quoique mon cœur soit partagé, dit-elle, entre l'aversion

que je me ſens pour votre perſonne, & le cas que je fais de votre mérite, je veux vous offrir les moyens d'être heureux, & de contribuer à mon bonheur ; vous tenez mon ſoulier, pourſuivit-elle, & la témérité d'avoir oſé le toucher, eſt en quelque ſorte effacée par la valeur dont vous l'avez defendu ; ſi vous l'aviez livré quand on vous l'a demandé, c'étoit fait de vous, de vos eſpérances & des miennes ; chauſſez-moi, afin que vous ſoyez convaincu que ce ſoulier m'appartient. J'obéis avec un certain reſpect mêlé d'empreſſement ; & pendant ce ſervice que je lui rendois, j'étois ſi tranſporté, que je ne ſavois plus ce que je faiſois. Après lui avoir mis ce ſoulier, avec la plus grande facilité du monde, elle m'ordonna de l'ôter, & me demanda ce que j'étois venu chercher dans cette grot-

te. Ce ne fut qu'alors que je m'en ſouvins, & je lui dis d'un air tendre & paſſionné, que je mourois de faim, comme ſi je lui euſſe dit que je mourois d'amour. Eh! quoi, dit-elle, toujours des beſoins ignobles! Vous entrez hier chez la vieille pour boire, & vous ne venez aujourd'hui chez moi que pour manger! Il n'importe, mais voyons, avant que de paſſer outre, ſi vous méritez le malheur que vous avez eu de boire, & ſi vous êtes digne de la gloire que vous aurez après avoir bien mangé? Voyons enfin ſi vous êtes digne de la fortune que vos deſtins ſemblent vous promettre? Prenez cet Arc, & voyons de quelle maniere vous vous y prendrez pour le tendre : je le pris, ne doutant pas que je n'en vinſſe à bout auſſi facilement que j'avois fait de la chauſſer : mais ce ne fut qu'après

des efforts qui me firent ſuer à groſſes gouttes, que je réuſſis. Dès que j'eus fait, la corde de cet Arc rendit un ſon ſi harmonieux, que rien ne pouvoit l'égaler, que le ſon que fit entendre dans ce moment la belle cage en s'ouvrant, il en ſortit quelque gros oiſeau que je ne vis pas : mais il en ſortit d'un vol ſi bruyant, que j'en treſſaillis; la Nymphe, ſurpriſe de l'aventure que j'avois miſe à fin, me regarda depuis la tête juſqu'aux pieds: mais détournant auſſitôt les yeux comme de quelque objet d'horreur; prenez une des flèches de ce carquois, me dit-elle, ſortez de la grotte, levez les yeux, & tâchez de percer de cette flèche ce que vous verrez en l'air; je ſortis, & crus voir une mouche bien loin au-deſſus de ma tête; comme après avoir bien regardé, je n'y voyois autre choſe, je décochai

la flèche de toute ma force ; je la perdis bientôt de vue, & dans le tems que je la croyois dans la moyenne région des airs, tant elle fut long-tems à redefcendre, je la vis tomber à mes pieds avec un gros Coq qu'elle perçoit de part en part.

La Nymphe accourut, retira fa flèche, & lâcha le Coq, qui, prenant l'effor comme fi de rien n'étoit, fe reperdit dans les airs.

Après cet exploit, la belle chafferefse me regardant avec quelque forte de refpect, quoiqu'avec la même averfion ; oui, dit-elle, vous méritez que je vous charge du foin de ma délivrance : mais s'il faut que je vous la doive, comment pourrai-je me réfoudre à paffer mes jours avec un homme fi peu aimable, & fi digne d'être aimé ? Prenez mon foulier, gardez-le bien ; parcourez toute la terre, &

ne vous rendez auprès de moi que quand vous aurez trouvé un pied à qui vous puissiez le chausser, une femme qui veuille de vous, ou bien un Coq qui vôle aussi haut que celui que vous venez de voir. Quand vous m'aurez amené une de ces trois merveilles, il ne vous restera plus que d'avoir les bonnes graces de la Vieille pour avoir les miennes; sans cette derniere condition, & l'une ou l'autre des premieres, je serai toujours malheureuse, & vous ne serez jamais heureux. Mais avant que de vous éloigner de moi pour chercher ces aventures, il faut tenter la premiere. Il vous souvient je crois, que, quelque priere qu'on vous ait pu faire, la nuit passée, de ne point boire, vous n'avez pas laissé de le faire. C'est pourquoi quelque horreur que vous puissiez avoir de ce qu'on va servir devant

vous, mangez-en ſans que je vous l'ordonne.

Je ne demandois pas mieux, ne croyant pas qu'avec la faim extrême qui me dévoroit, on pût rien ſervir chez une perſonne ſi délicate, ſi propre & ſi charmante, qui pût me dégoûter: mais je penſai m'évanouir, lorſque je vis le plat qu'on me préſenta. Vous ne devineriez jamais, Seigneur Chevalier, le déteſtable ragoût que c'étoit; c'eſt pourquoi, je ferai bien de vous dire, qu'on me ſervit la jambe du Sauvage, ſans oublier le pied, & l'affreux ongle dont il étoit garni.

Les cheveux m'en dreſſerent à la tête, le cœur me ſouleva, & j'allois ſortir pour ne plus voir cet objet odieux; lorſque la Nymphe, ſans me parler, fit un grand ſoupir, & me jeta quelques regards de pitié, mêlés d'indignation; cela

me détermina, je fermai les yeux, j'arrachai à belles mains un morceau de cette chaïr, que je mangeai à belles dents ; je voulus me retirer après cet affront, lui proteſtant que je n'aurois plus beſoin de manger de plus de quatre jours ; elle me parut toute radoucie, ſes regards s'arrêterent ſur les miens, & j'en fus ſi tranſporté que je mangeai encore un morceau ; elle s'approcha de moi, & me dit en s'appuyant contre mon épaule, qu'elle ne me prieroit pas d'achever, mais que je n'avois rien fait ſans cela. Le charme fait ſon effet, diſoit-elle, en me regardant tendrement. Le premier enchantement va ſe diſſiper, je le ſens par mon cœur ; ſi vous perſévérez juſqu'à la fin, vous n'aurez pas loin à aller pour trouver une perſonne qui vous aime : mais ſi vous quittez ce lieu ; ſi votre repas eſt

interrompu, avant que d'être achevé ; vous serez plus désagréable que jamais. Toutes ces paroles m'entroient dans le cœur, & me montoient à la tête, que c'étoit une merveille: elles animoient mon courage, mais elles n'augmentoient point mon appétit ; cependant, quoiqu'il y eût à manger devant moi pour dix personnes affamées, je résolus de n'y rien laisser, puisque telle étoit la condition de cette épreuve, & je me mis en devoir de tout avaler ou de crever noblement aux yeux de ma divinité. Ce fut au fort de cette magnanime résolution, que mon maudit Ecuyer, qui, selon les apparences, me cherchoit depuis long-tems, fit retentir les rochers d'alentour, du nom de Facardin. La Nymphe en pâlit, & voyant que c'étoit moi qu'on cherchoit, elle se jeta dans le passage souter-

rain de la grotte, & me laiſſa plus confondu, plus ſurpris, & plus déſolé que je ne puis vous le dire. Je l'avois vu ſe radoucir pour moi; la bleſſure que le Sauvage m'avoit faite s'étant guérie pendant que je mangeois ſa jambe, la préſence de la plus belle créature de l'Univers, appuyée contre moi, m'avoit ſoutenu contre le dégoût de cette épreuve; les choſes qu'elle m'avoit dites, me rempliſſoient de force & d'eſpérance, & je ne comprenois pas trop comment ſa bonne volonté pour moi s'étoit changée tout-à-coup pour avoir ſeulement entendu mon nom. Je quittai l'horrible repas que j'avois commencé, je courus à l'entrée du paſſage ſouterrain, par lequel elle venoit de ſe ſauver; mais dès que je m'y préſentai pour la ſuivre, un vent impétueux non-ſeulement m'en défendit l'accès, mais

m'accueillit avec tant de violence, qu'il m'enleva de terre, & me porta hors de la grotte ; la porte se ferma d'elle-même, dès-que j'en fus dehors ; cette porte avoit deux trous, comme la porte de la Vieille ; deux bras plus beaux que le jour, & plus blancs que la neige, passérent par ces deux trous ; un rouet d'ébene garni d'or, se plaça vis-à-vis, & la filerie recommença de plus belle. Je ne doutai plus que la divinité que je venois de voir, ne fût la fille de la Vieille, & que l'amusement de filer ne fût extrêmement du goût de cette famille enchantée. Je m'avançois pour m'aller mettre à deux genoux devant la Nymphe dont je ne voyois que les bras, pour la conjurer de m'ouvrir la porte, & de me recevoir à miséricorde, lorsque mon Ecuyer m'ayant enfin découvert, se remit à brailler plus

fort que jamais en m'appelant par mon nom. Les belles mains se retirerent aussi-tôt : le rouet disparut ; & de la grotte dont la porte s'ouvrit avec fureur, le même vent sortit, & nous poussa tous deux en roulant jusqu'à cet endroit de la montagne d'où j'avois vu pendant la nuit la premiere lueur qui m'avoit conduit à la demeure de la Vieille.

Ce fut là qu'après être un peu revenus de notre étourdissement, mon Ecuyer me dit que je l'avois échappé belle, & me conjura de descendre au plus vîte, & de me sauver, tandis que je le pouvois encore. Et comment vous êtes-vous avisé, poursuivit-il, de grimper sur cette maudite Montagne, toute farcie de Sorciers & d'enchantemens, pour vous dérober à la poursuite de tout le Peuple ? Je vous attendis sur le rivage jusques

bien avant dans la nuit, & croyant que vous auriez pu débarquer en quelqu'autre endroit, pendant que je vous attendois inutilement dans celui-là, je gagnai le prochain hameau pour vous y chercher. Ce fut là que j'appris de belles nouvelles; car on me dit que vous aviez séduit ou forcé la fille qu'on vous avoit laissée, que son Coq étoit perdu, qu'on vous avoit vu débarquer ensemble, & que vous aviez tous deux gagné le haut de la Montagne, pour vous dérober aux poursuites de la Justice: mais que tous les habitans de la campagne se mettroient en armes le lendemain pour vous prendre l'un & l'autre, & que vous n'échapperiez pas à leur vengeance. En effet, toute la populace des lieux circonvoisins s'est assemblée à la pointe du jour, le Conseil s'est tenu, les Troupes se sont mises en marche, & se ré-

pandant de tous côtés, une partie de cette multitude s'est mise à investir le pied de la Montagne pour vous boucher le passage, tandis que l'autre montoit en se dispersant par tous les sentiers pour vous prendre. Je vous ai cru perdu, mon cher maître. On m'avoit saisi, de peur que je ne vous fusse donner l'allarme, & l'on m'assuroit fort, qu'on me feroit l'honneur de partager avec vous le supplice qu'on vous destinoit. Je ne pouvois me consoler de voir qu'un homme aussi sage & aussi retenu que vous aviez toujours été sur ces sortes de foiblesses, se fût misérablement perdu pour une maudite Guenon de campagne, & son Coq de pallier. Au milieu de ces douloureuses reflexions, des cris soudains qui s'éleverent au pied de la Montagne du côté de la Mer, acheverent de me désespérer. Car le bruit se

répandit

répandit par-tout, qu'on vous avoit surpris justement comme vous alliez vous embarquer avec votre nouvelle Maitresse pour vous sauver : mais quelle fut ma joie, lorsque je vis la prisonniere ! C'étoit un de nos Chasseurs d'hier qu'on ramenoit avec cette fille ; leur sentence fut prononcée sans autre forme de procès, & quoiqu'ils niassent le fait, l'Amant, qui devoit être l'Exécuteur, fit une fosse, dans laquelle il mit sa Maitresse jusqu'au cou, après s'être tendrement embrassés : cette fosse fut comblée de terre autour d'elle ; & comme on ne lui voyoit plus que la tête (que bien-tôt on ne devoit plus voir), on entendit chanter un Coq au milieu des airs.

Toute la populace leva les yeux ; on entendit un second cri, mais on ne vit rien ; à la fin pourtant, un des plus apparens de cette as-

ſemblée tira de ſa poche une lunette Aſtronomique, & ſoutint que c'étoit un Moucheron qui contrefaiſoit le Coq; l'Amant ſoutint que c'étoit le Coq de ſa Maitreſſe, & jura par le grand Caramouſſal, qu'il le reconnoiſſoit à ſa voix. Pendant cette diſpute, un véritable Coq, qui s'étoit guindé plus haut que jamais oiſeau de ſon eſpece n'avoit fait, deſcendit des Cieux, & vint ſe poſter ſur la tête qu'on alloit enſevelir ſous la terre; les cris redoublés que pouſſoit toute l'Aſſemblée ne l'effrayerent pas: il garda ſon poſte, tandis que tout le peuple ſe tuoit de dire que cette eſpece de prodige étoit une preuve convaincante de l'innocence de l'accuſée; mais comme on s'approcha d'elle pour la déterrer, le Coq allongea le cou, battit des aîles, chanta trois fois, & s'étant élevé comme auroit fait un

Faucon, dans un instant on le perdit de vue. Cela fit juger aux principaux des Spectateurs, qu'il y avoit eu quelque chose à redire à la bonté qu'elle avoit eue pour son Amant : mais comme le Coq, en battant des aîles sur sa tête, lui avoit crevé l'œil gauche, on jugea que c'étoit la punition de quelques tendres indulgences, & on la déclara pleinement justifiée du crime capital. On l'a donc délivrée sur le champ, & de la fosse, & de toutes ses appréhensions ; le peuple l'est allé conduire chez ses parens, & tandis qu'on met le premier appareil à son œil, je viens ici vous conjurer de vous sauver, & de vous éloigner d'un pays où les Montagnes sont pleines d'enchantemens ; les Isles, de Lions ; & le continent, de Coqs & d'Habitens qui ne valent gueres mieux.

Je connus la vérité de son récit

par les choſes qui m'étoient arrivées au haut de la Montagne; je ſuivis donc ſon conſeil, & nous ſortîmes ſans obſtacle de ce lieu de prodiges & d'évenemens incompréhenſibles. Plus je repaſſois dans mon eſprit ce que j'y avois vu, moins je pouvois me perſuader que tout cela fût réel; ce Lion qui m'avoit parlé, cette Vieille qui m'avoit témoigné tant de bonne volonté, cette fille qui m'avoit pris en averſion, la divinité qui m'avoit preſcrit des choſes impoſſibles, l'eau que j'avois bûe ſi avidement, & le repas que j'avois commencé avec tant d'horreur, me paroiſſoient autant d'illuſions: cependant, je me trouvois en poſſeſſion du précieux ſoulier, & c'étoit aſſez pour m'aſſurer que tout le reſte étoit véritable. A la premiere Ville de conſéquence qui s'offrit ſur mon chemin, je fis faire

le casquè que vous voyez; & sur ce casque, le Coq enrichi de pierreries, qui bat des aîles & qui paroît chanter, renferme le soulier merveilleux que je vais vous montrer.

A ces mots, le courtois Étranger ayant ouvert le Coq, en tira cette merveille, qu'il m'avoit tant vantée, & que renfermoit la figure d'un Coq que j'avois d'abord pris pour un Aigle. Je vous avouerai, très-illustre Empereur, que j'en fus saisi d'étonnement; c'est un chef-d'œuvre que ce soulier, pour sa forme, pour sa grâce, & pour sa petitesse; sa vue seule me donna de l'émotion, quoique je fusse persuadé que c'étoit plutôt un ouvrage fait à plaisir, que pour l'usage de qui que ce pût être. Le bel Étranger eut beau protester qu'il l'avoit chaussé à la belle Chasseresse, je n'en crus rien: enfin après

l'avoir tenu long-tems entre mes mains, après l'avoir tourné de tous les côtés, & après l'avoir baisé, avec la permission de celui qui me le montroit, il fut remis dans le cimier du casque ; & Facardin de la Montagne reprenant son histoire ; je ne veux point, Seigneur, dit-il, vous amuser par le récit frivole des aventures qui sont arrivées depuis : ce seroit vous faire un détail ennuyeux des mépris, des insultes & des affronts que j'ai essuyés par-tout où j'ai offert mes vœux. Je ne voyois point de femmes que je ne crusse dignes de ma tendresse, & pas une de ces femmes ne me voyoit sans croire ma tendresse indigne d'elle. Les beautés qui n'étoient plus dans la premiere jeunesse, me préféroient leurs Ecuyers, & les autres me quittoient pour le mien. Cependant, pas une ne refusa l'é-

preuve du soulier, & pas une n'y put mettre le bout du pied. Il ne me restoit donc aucune espérance que dans la rencontre d'un Coq qui s'élevât aussi haut que celui de la belle chasseresse, c'est-à-dire, d'un Coq qui volât comme un Aigle, & c'est ce qui me paroissoit aussi difficile à trouver qu'une femme qui pût m'aimer, ou qu'un pied qui convînt au beau soulier.

J'avois déjà parcouru les Provinces de l'Afrique & de l'Asie dans ces recherches inutiles, & j'étois sur le point de m'embarquer au port de Sydon pour passer en Europe, lorsque les Ambassadeurs de Fortimbras à la grand'-bouche, Roi de Danemark, y débarquerent; ils me dirent qu'ils alloient faire un tour vers la Bactriane, pour y chercher une bouche de la taille de celle du Roi

leur Maître; mais qu'ils croyoient leur voyage inutile, quelque assurance qu'on leur donnât du contraire; & pour m'en convaincre, ils ouvrirent une cassette d'or, dont ils tirerent la mesure de cette bouche royale, & cette mesure étoit la mesure d'un pied géométrique. Je leur dis que j'avois beaucoup voyagé, sans avoir vu de bouche dans tous mes voyages, qui pût en approcher : mais je les suppliai de me dire ce que le Roi leur Maître prétendoit faire d'une autre bouche aussi énorme que la sienne, quand même il seroit possible d'en trouver. Ils me dirent que cette curiosité lui étoit venue par une aventure fort bisarre qu'ils n'avoient pas le tems de me conter; & sur cela le Chef de l'Ambassade, qui me parut un homme de conséquence, poussa deux ou trois grands soupirs, & se mit à

pleurer. Les autres lui tinrent compagnie, & j'avois déjà les larmes aux yeux, aussi-bien que mon Écuyer, (sans savoir pourtant de quoi ces vénérables Ambassadeurs pleuroient) lorsque le premier se mit à dire: Ah, ma chere patrie! je puis bien te dire adieu pour jamais, puisque l'espérance de te revoir nous est interdite, à moins que nous ne puissions retourner vers tes heureux rivages avec deux choses qu'on nous envoie chercher, & que toute la terre ne sauroit nous fournir.

Comme je ne doutai point que la grande bouche ne fût une de ces deux choses, je les priai de m'apprendre ce que c'étoit que l'autre. Ils me dirent que l'invincible Fortimbras leur Maîtte, avoit une fille qui s'appeloit Sapinelle de Jutlande; qu'il aimoit cette fille à la folie, parce que c'étoit la

plus belle Princesse qui fût dans l'Univers; qu'il y avoit deux ans qu'elle étoit devenue presque folle; que le Roi son pere, qui ne lui refusoit rien, avoit, à sa priere, fait pendre tous les Cordonniers de Danemarck, parce que pas un de ces Cordonniers n'avoit pu lui faire des souliers assez petits pour le plus beau de tous les pieds, dont la Nature l'a pourvue; que les Cordonniers des Pays Étrangers, informés de sa méchante humeur, & du sort de leurs Confreres, avoient tous refusé de travailler pour elle; qu'à la fin le Roi, son pere, cédant à la tendresse qu'il a pour elle, avoit fait publier par tous ses États, que quiconque chausseroit la belle Sapinelle sa fille, l'auroit pour sa peine, à condition, toutefois qu'il seroit pendu comme les autres Cordonniers, s'il l'entreprenoit sans en

venir à bout ; & nous, miſérables Miniſtres d'un Maître abſolu, & d'une Maitreſſe viſionnaire, nous avons dans nos inſtructions de trouver ce petit ſoulier avec cette grande bouche, ou de ne jamais remettre le pied dans les plaines fertiles de notre bienheureuſe patrie. Voilà, me dirent-ils, les deux belles commiſſions dont nous ſommes chargés ; jugez ſi c'eſt avec raiſon que nous renonçons à l'eſpoir de revoir notre terre natale.

Le bon Ambaſſadeur pleuroit comme un enfant, en faiſant cette réflexion ; ſon récit m'en fit faire quelques-unes à mon tour ; je rêvai quelque tems aux conditions de l'Édit dont il venoit de parler ; je lui demandai, ſi par haſard, on préſentoit à cette Sapinelle, un ſoulier qui lui fût trop petit, ce qui en arriveroit? Car quoique je m'imagine, lui dis-je, que c'eſt une

plus belle Princesse qui fût dans
l'Univers; qu'il y avoit deux ans
qu'elle étoit devenue presque fol-
le; que le Roi son pere, qui ne
lui refusoit rien, avoit, à sa priere
fait pendre tous les Cordonnier
de Danemarck, parce que pas u
de ces Cordonniers n'avoit pu lu
faire des souliers assez petits pou
le plus beau de tous les pieds
dont la Nature l'a pourvue; qu
les Cordonniers des Pays Étran-
gers, informés de sa méchante hu-
meur, & du sort de leurs Con-
freres, avoient tous refusé de tr-
vailler pour elle; qu'à la fin le R
son pere, cédant à la tendres
qu'il a pour elle, avoit fait publi
par tous ses États, que quiconq
chausseroit la belle Sapinelle
fille, l'auroit pour sa peine,
condition, toutefois qu'il ser
pendu comme les autres Cord
niers, s'il l[illegible] sans

venir à bout ; & nous, misérables Ministres d'un Maître absolu, & d'une Maitresse visionnaire, nous avons dans nos instructions de trouver ce petit soulier avec cette grande bouche, ou de ne jamais remettre le pied dans les plaines fertiles de notre bienheureuse patrie. Voilà, me dirent-ils, les deux belles commissions dont nous sommes chargés ; jugez si c'est avec raison que nous renonçons à l'espoir de revoir notre terre natale.

Le bon Ambassadeur pleuroit comme un enfant, en faisant cette réflexion ; son récit m'en fit faire quelques-unes à mon tour ; je rêvai quelque tems aux conditions de l'Édit dont il venoit de parler ; je lui demandai, si par hasard, on présentoit à cette Sapinelle, un soulier qui lui fût trop petit, ce qui en arriveroit? Car [illegible] je m'imagine [illegible] une

Marionnette pour la taille, on peut aiſément faire un ſoulier ſi petit, qu'une Marionnette n'y mettroit pas le pied. Le Chef de l'Ambaſſade parut indigné de la comparaiſon; & me regardant d'un air de mépris: jeune-homme, me dit-il, quand vous aurez un peu vu le monde, vous apprendrez à ne pas profaner, par le nom de Marionnette, des beautés dont la réputation n'eſt ignorée que de vous & de vos pareils. Si jamais la fortune vous conduit aux pieds de la Princeſſe de Danemarck, vous verrez quels pieds ce ſont, & vous avouerez que ſa taille ne cede au monde, qu'à celle de Mouſſeline la ſérieuſe; ce n'eſt donc pas tant la petiteſſe d'un pied qui paroît proportionné à cette taille avantageuſe, que le tour, la grâce, & la conformation inouie de ce beau pied, qui fait qu'il n'y a point eu,

jusqu'à présent, de soulier qui pût y convenir. Mais supposé, Seigneur Ambassadeur, lui dis-je, qu'ayant trouvé chaussure à la forme, à la figure, aux grâces, & à la conformation infinie de ce pied, on ne voulût pas épouser votre Infante, selon l'Édit du Roi son pere, qu'en arriveroit-il encore? Si par un impossible, répondit mon Danois, il se trouvoit quelqu'un assez stupide, assez bête, assez imbécile d'entendement, & assez dénué de goût, pour renoncer à la possession légitime de Sapinelle de Jutlande; en ce cas, la belle Sapinelle de Jutlande s'est obligée par serment (son honneur sauf, & toutes ses dépendances) d'accorder à celui qui l'aura chaussée à sa fantaisie ce qu'il lui demandera. Vous jugez bien pourquoi je faisois tant de questions: cette derniere réponse me déter-

mina: car mon eſprit s'étoit rempli de difficultés d'abord; la belle chaſſereſſe règnoit toujours dans mon cœur, cependant il ne laiſſoit pas d'être épris de tous les objets qui ſe préſentoient en chemin faiſant : mais je les oubliois au premier moment d'abſence, pour me rendre tout entier au ſouvenir de ſes charmes; la Princeſſe dont on venoit de parler offroit ſa main en récompenſe d'un ſuccès dont elle déſeſpéroit; d'un autre côté, la mort étoit la récompenſe du téméraire qui ne réuſſiroit pas. J'avois cherché par-tout un pied digne du plus beau ſoulier du monde; la Princeſſe de Danemarck ſoupiroit après un ſoulier digne du plus beau pied de l'Univers qu'elle croyoit avoir : ſi d'un côté je craignois que la facilité de mon penchant ne me fît tout oublier auprès d'une Princeſſe qu'on me

peignoit si belle; de l'autre, l'aversion que tout le sexe sembloit avoir pour ma présence, me rassuroit contre ma propre foiblesse. J'avois erré par le monde sans trouver une femme qui voulût de ma tendresse, & sans ne rencontrer que des Coqs de basse-cour, qui ne savoient ce que c'étoit que de s'élever d'un vol rapide au milieu des airs; je résolus donc sur le champ de m'embarquer dans un des vaisseaux de l'Ambassade, de chausser l'Infante Sapinelle, & de la mener en triomphe aux pieds de la Nymphe à l'Arc d'Acier. Les Ambassadeurs, qui étoient les meilleurs gens du monde, firent ce qu'ils purent pour me détourner d'une résolution téméraire, & me mirent devant les yeux l'impossibilité de l'aventure, & tous les inconvéniens qu'il y auroit à me voir pendre à la fleur de mon âge,

comme je ne pouvois manquer de l'être, si je touchois en vain le pied de la divine Sapinelle. Je ne leur avois rien dit du soulier, & le Chef de l'Ambassade qui pleuroit volontiers, avoit les larmes aux yeux en me voyant embarquer.

Je mis à la voile, & le vent me fut si favorable, que le septieme mois après mon embarquement, je mis pied à terre au rivage heureux de Scandinavie. Je traversai ces Provinces immenses & stériles en moins de quatre mois, & je me rendis à la Cour de Fortimbras à la grande bouche; ce fut-là que m'arriverent des aventures beaucoup plus dignes de votre attention, que celles que je viens de vous conter, comme vous allez voir par le récit suivant.

Le bel Étranger en étoit à cet endroit de son histoire, lorsque

la ſuite en fut interrompue par un bruit ſoudain de trompettes, de clairons, de timbales, de fifres, de tambours, de cornemuſes, & de flageolets, dont la Forêt retentit inopinément; nous tournâmes les yeux de toutes parts, & nous les arrêtâmes long-tems ſur l'endroit d'où ce bruit ſembloit venir: mais ce fut inutilement; plus ce concert extraordinaire approchoit, plus notre ſurpriſe augmenta, ne voyant rien par-tout à la ronde qui pût le cauſer; mais mon Secrétaire & l'Ecuyer de l'Inconnu, qui, dans l'étonnement de ce prodige, étoient montés ſur des arbres pour voir de plus loin, accoururent tout effarés, & nous dirent qu'un gros d'Arabes que quelques collines nous avoient d'abord caché, ſembloit s'étendre de toutes parts pour nous envelopper. En achevant de nous

donner cet avis, nous montâmes ſur nos Chameaux qu'ils nous préſenterent, & nous marchâmes aſſez fierement vers les premiers de cette troupe que nous commencions à appercevoir ; mais nous ne fûmes pas long-tems à découvrir que ce n'étoient point des Arabes, & que ceux que nous voyions, ne ſongeoient à rien moins qu'à nous envelopper. Cependant le Spectacle nous ſurprit; car autant que notre vue put s'étendre d'où ces Avant-coureurs étoient venus, nous vîmes un nombreux cortége de Chevaux, d'Eléphans, & de Chameaux chargés de Litieres, de Palanquins & de bagage. Cet attirail étoit eſcorté de Soldats & d'un grand nombre d'Eſclaves tous couverts de toile peinte; & les couleurs de cette toile étoient ſi vives, & ſi variées, que nous crûmes voir un parterre

mouvant, émaillé de toutes les fleurs du Printems le plus fleuri. Nous nous étions arrêtés pour voir paſſer ce merveilleux convoi, dans le milieu duquel un Palanquin, tout brillant d'or & des peintures les plus rares, attira toute notre attention.

Ce Palanquin étoit fermé de tous côtés : quatre Eſclaves d'une taille beaucoup au-deſſus de la taille ordinaire, le portoient ſur leurs épaules ; & quatre Satrapes à Cheval portoient chacun un paraſol pour le garantir de l'ardeur du Soleil ; ces quatre Satrapes, les Eſclaves & les paraſols étoient ornés de toile peinte, mais de toile ſi fine, ſi magnifiquement peinte & ſi richement brodée, que mon Secrétaire, qui s'y connoît mieux qu'homme du monde, m'a juré pluſieurs fois depuis, qu'elle valoit du moins deux talens l'aulne.

Au tour de ce Palanquin étoient tous ceux qui avoient formé le concert que nous avions entendu ſi long-tems avant que de rien voir. Ce concert recommença par malheur, dès que le Palanquin fut vis-à-vis de nous, & nous connûmes, dès qu'il commença, qu'il falloit être accoutumé à l'entendre de près pour y pouvoir durer; cette muſique ſoudaine nous fit treſſaillir l'un & l'autre; mais elle parut ſi effroyable à nos Chameaux, qu'ils nous emporterent après toutes les extravagances qu'une terreur ſoudaine fait faire à leurs ſemblables dans ces occaſions; tous les efforts que nous fîmes, pour les retenir, ne ſervoient qu'à redoubler leurs inquiétudes & l'impétuoſité dont ils nous emportoient: le mien & celui de mon Secrétaire, qui n'avoient pas voulu ſe quitter, tour-

nant le dos au concert, ſe jetèrent comme des forcénés tout au travers de l'arriere-garde qui ſuivoit en biaiſant, & paſſoient ſur le ventre à tout ce qui ſe trouvoit en leur chemin. Le déſordre & les cris de ceux qui ſe voyoient aſſaillis à l'improviſte, augmentoient encore la fureur de ces maudits animaux, qui ne ralentirent jamais la violence de leur courſe juſqu'à la premiere riviere; ils s'y arrêterent un moment pour prendre haleine, mais le ſouvenir de leur allarme étant revenu dans le même inſtant, ils ſe précipiterent au milieu de l'eau, ſans nous donner la moindre connoiſſance de leur projet, & tout ce que nous pûmes faire dans cette ſurpriſe, fut de nous tenir fermes, & de gagner le rivage oppoſé d'une riviere fort rapide & fort profonde: nous étions à plus de quin-

ze ſtades de la Forêt où nous venions de cauſer tant de déſordre : j'aurois bien voulu retourner ſur mes pas, tant pour ſatisfaire la curioſité que m'avoit donné le commencement de cette aventure, que pour ſavoir ce qu'étoit devenu le beau Facaradin, qui ne paroiſſoit point, de quelque côté que nous puiſſions tourner la vue pour le chercher : mais mon Secrétaire m'ayant repréſenté le péril & la difficulté du paſſage de la riviere, l'approche de la nuit, la diſtance des lieux, & le nouveau vacarme que feroient nos Chameaux encore tout éperdus, ſi l'horreur du charivari recommençoit à notre arrivée ; il fallut céder, & me laiſſant conduire vers une habitation ruſtique qui paroiſſoit dans l'éloignement, j'y paſſai la nuit avec impatience, & dès que le jour parut, je me mis en campagne, pour ſa-

voir ce que c'étoit que cette apparition de triomphe, cette décoration de toile peinte, & ſur tout pour retrouver, à quelque prix que ce fût, Facardin & ſon ſoulier, pour être inſtruit du reſte de leurs aventures; mais un Orage épouvantable qui avoit duré pendant toute la nuit, groſiſſant tout-à-coup tous les torrens qui tomboient des Montagnes voiſines, avoit tellement fait déborder la riviere que nous avions traverſée, qu'il fut inutile d'en tenter le paſſage, ou d'attendre que les eaux ſe fuſſent retirées. Les gens chez qui nous avions logé, nous aſſurerent que toutes les plaines d'alentour ſeroient inondées plus d'un mois durant. Voilà l'Aventure qui me ſépara du charmant Etranger, dont je n'ai jamais pu, depuis ce jour, avoir la moindre nouvelle, quelque peine que je me

ſois donnée partout pour en apprendre.

Dinarzade, aprés un ſoupir de ſoulagement, tel qu'on fait d'ordinaire au ſortir d'une grande oppreſſion ou d'un long ennui, joignant ſes deux mains par-deſſus ſa tête : mille grâces, s'écria-t-elle, aux Satrapes couverts de toile peinte, au palanquin doré, aux Gens qui le portoient, aux paraſols qui le défendoient du Soleil, & surtout aux cornemuſes, aux fifres, aux timbales, & aux flageolets, qui, donnant l'épouvante à vos Chameaux, vous ſéparerent de cet autre Facardin ; & que béni ſoït à jamais le débordement de la riviere qui vous empêcha de le rejoindre ; car ſans tout cela vous auriez eu de quoi nous fatiguer autant que vous avez fait par le commencement de ſes aventures, en nous contant encore celles qui lui

lui sont arrivées auprès de Sapinelle de Jutlande.

De bonne-foi, Seigneur Facardin, dites, à-peu-près, combien il vous faudra d'années pour nous faire le récit de vos voyages, ou pour nous dire ce que contient le recueil de votre Secrétaire, puisque depuis le tems que vous abusez de la patience du Sultan, vous n'avez encore parlé que des fortunes d'un autre ?

Le Sultan, qui, par habitude, se faisoit frotter la plante des pieds par son grand Chambellan, pendant tout le commencement de cette histoire, par bonheur n'entendit pas ce que sa belle-sœur venoit de dire, à cause d'un léger assoupissement qui l'avoit saisi ; sans cet assoupissement, il est à croire qu'elle n'en eût pas été quitte pour une simple réprimande ; & Facardin, pour empêcher qu'il

ne s'apperçût qu'on l'avoit interrompu, continua de cette maniere: comme votre Majesté, toujours auguste & victorieuse, sembloit être distraite par quelques réflexions sérieuses & politiques pendant certains endroits de mon récit, je vais répéter ce que j'ai dit pendant ces momens de rêverie, pour vous remettre au fil de l'histoire. Il n'est pas nécessaire, dit le Sultan. Il ne m'en est pas échappé le moindre mot; & pour vous le faire voir, pendant que je méditois sur le repos de mes peuples, & sur la prospérité de mon Etat, vous contiez comme les Eléphans, les brancards, les parasols, & toute la toile peinte, avoient pris le frein aux dents, & s'étoient précipités dans la Mer, d'abord que vous, vos Ecuyers & vos Chameaux commençâtes à jouer de la flûte & de vos cornemuses.

Justement reprit Dinarzade, le Prince de Trébizonde n'a qu'à poursuivre son histoire ; & s'il prend un jour envie à votre Hautesse de lui raconter dans le goût de cet échantillon, ce sera la plus curieuse histoire du monde. Taisez-vous donc ; lui dit le Sultan, afin que j'y donne toute mon attention ; & vous Facardin, poursuivez. J'avois un regrêt extrême, dit Facardin, de n'avoir pu prendre congé de l'Etranger tant pour l'estime que j'avois pour lui, que pour le dessein que j'avois eu de le prier de changer de nom, afin que les exploits dont je prétendois rendre le mien célèbre, ne fussent pas confondus entre les deux seuls Facardins qui fussent dans l'Univers : mais je ne fus pas long-tems à reconnoître que cette précaution m'eût été très-inutile.

Il y a des esprits indolens & spé-

culatifs, qui passeroient des heures entieres sans parler, principalement quand ils sont seuls : mais pour moi, qui n'ai jamais sçu ce que c'étoit que cette ridicule oisiveté d'imagination qui fait rêver à tous les objets qui se présentent en voyageant, sans ouvrir la bouche pour en raisonner, je me parlois à moi-même, quand je n'avois personne à qui parler ; je répétois quelques scènes de comédie ; je chantois, je sifflois ; enfin je mettois en usage tout ce que l'esprit, & les avantages de la naissance fournissent pour se désennuyer ; plutôt que de m'amuser à bâtir des châteaux en l'air, comme font les misérables songe-creux dont je parle. Mon Secrétaire n'étoit pas, à la vérité, de cette espèce de rêveurs ; mais il s'arrêtoit à chaque bout de champ pour des baguenauderies qui ne valoient guère

mieux ; & tirant une grande pancarte, toute griffonnée de ses observations, il alloit crayonnant les Fleuves, les Montagnes, les Rivages, les Châteaux, les Moulins, & jusques aux Colombiers qui se trouvoient sur notre route ; un jour que j'en étois plus impatienté qu'à l'ordinaire : Jasmin, lui dis-je, est il possible qu'avec cette barbe qui vous pend jusqu'à la ceinture, vous soyez éternellement à lanterner avec votre chiffon de journal, au-lieu de vous tenir auprès de moi pour répondre à mes questions ? Serrez moi ce fatras, pour me faire voir, dans l'état que vous avez des aventures périlleuses, l'aventure la plus à portée de nous, afin que je l'aille chercher ; car je suis las d'errer au hasard comme je fais depuis trois semaines. Nous étions auprès d'un pont (qu'il commençoit à dessiner) dans

le tems que je lui tenois ce discours : il eut de la peine à quitter son ouvrage pour m'obéir ; il s'y disposoit pourtant avant que de passer la rivière, quand nos Chameaux se mirent à renifler & à trembler de frayeur. Un moment après, nous entendîmes accorder quelques instrumens, & aussitôt nous vîmes paroître à l'autre bout du pont une demi-douzaine de personnages habillés de toile peinte, qui, nous ayant vus les premiers, accordoient des instrumens de différente espèce pour nous faire honneur. Dès que nous connûmes que c'étoient des Musiciens pareils à ceux de la Forêt, nous leur fîmes signe de ne point commencer la sérénade dont ils vouloient nous honorer. Ils virent bien par le trépignement de nos montures, que c'étoit en leur faveur que nous faisions cette priè-

re; & passant de notre côté en chancelant à chaque pas (car ils étoient tous ivres) l'embarras de nos Chameaux leur parut si divertissant, qu'ils voulurent l'augmenter par un petit prélude. Dès les premiers accords de ce prélude, le Chameau de mon Secrétaire, se souvenant de la maniere dont il s'étoit sauvé la premiere fois, se précipita dans la rivière sans marchander; & tandis que son maître lui tenoit le cou étroitement embrassé pour gagner l'autre bord, les mémoires curieux de nos voyages, qu'il n'avoit pas eu le loisir de serrer, flotterent au milieu de l'eau. Pour mon Chameau, que le chef de ces Musiciens avoit saisi par la bride, & que les autres environnerent de tous côtés de peur qu'il ne suivît son compagnon, voyant qu'il ne pouvoit s'échapper, il se mit à deux genoux trem-

blant comme la feuille, ferma ses yeux, ne pouvant se boucher les oreilles, & poussa des cris si douloureux, que je ne pus m'empêcher d'en rire, principalement quand j'entendis ceux de l'autre Chameau, qui, par amitié pour son compagnon, lui répondoit de l'autre côté de la riviere.

Je mis pied à terre, & celui qui retenoit encore mon Chameau par la bride, ayant fait partir ses compagnons de peur de quelque nouvelle allarme, conduisit mon Chameau de l'autre côté du pont, & me fit beaucoup d'excuses de l'insolence de ces ivrognes. Il me dit qu'ils étoient de la bande de plusieurs autres Musiciens que je n'avois apparemment pas rencontrés, parce que de l'humeur dont il voyoit nos Chameaux, ils seroient morts d'angoisse, s'ils avoient entendu l'autre concert, ayant or-

donné de jouer de tous leurs instrumens, dès qu'ils verroient quelque Etranger. Il ajoûta qu'il étoit resté derriere, pour ramasser ces coquins, qui s'étoient écartés pour boire à tous les cabarets de la route, & qu'il alloit regagner le convoi de la Princesse. Et quelle Princesse, lui dis-je? C'est Mousseline la sérieuse, me dit-il, qui s'en retourne au Royaume de son pere, pour rire. Comment pour rire, lui dis-je! C'est, dit-il, qu'il y a trois mois qu'elle voyage pour rire, & c'est pour rire qu'elle retourne au Royaume d'Astracan: mais je suis bien simple, poursuivit-il, de vous rendre raison d'une chose que vous savez mieux que moi. A ces mots il partit à toutes jambes pour rejoindre ses compagnons; j'eus beau l'appeler pour satisfaire ma curiosité, jamais il ne tourna la tête; & jamais mon Secrétaire ne vou-

lui consentir que je montasse sur mon Chameau pour courir après, protestant qu'il aimoit mieux mourir, que de se trouver à la merci de cette implacable musique. Nous nous en éloignâmes donc en toute diligence, lui, regrettant la perte de ses remarques, & moi celle d'un éclaircissement que je souhaitois sur ce qu'on avoit commencé de me dire de l'Infante d'Astracan. Il n'auroit tenu qu'à moi d'y rêver jusqu'à la nuit; car mon Secrétaire étoit resté bien loin derriere moi pour faire le bel-esprit, ou pour repasser dans sa mémoire l'abrégé du journal qu'il avoit perdu : mais ne pouvant souffrir le silence où sa rêverie me réduisoit, je l'attendis; & dès qu'il fut auprès de moi : Jasmin, lui dis-je, cherchez-moi parmi vos papiers la liste des lieux où l'enchantement & ses périls auront de quoi m'exercer, afin que

je me rende, comme je l'ai déja dit, à ceux qui ſont le plus près d'ici. Cherchez-les vous-même, me dit-il, d'un air aſſez chagrin, puiſque toutes mes liſtes, tous mes journaux, & tous mes papiers ſuivent le courant de la riviere, tandis que je ſuis votre Alteſſe ſur un ſorcier de Chameau qui me fera déſeſpérer ma vie, & ſur lequel il m'eſt du tout impoſſible de faire mon ſalut, tant il me donne occaſion de le maudire, & notre grand Prophète, qui l'a mis au monde : ſuivez donc, Seigneur, ces papiers, qui ne ſont à proprement parler, que des commentaires de nos belles actions ; pour moi je ne ſuis pas aſſez ſot pour me noyer en les repêchant. Mais à quoi bon courir après les aventures dans l'équipage où vous êtes? Ne voyez-vous pas que, quelque brave que vous ſoyez, il ne fau-

droit qu'une vielle pour vous faire fuir jusques au bout du monde sur cette maudite monture ? Laissez donc là, s'il vous plaît, la demangeaison de gloire qui vous tourmente, jusqu'à ce que vous soyez en état d'en acquérir : nous sommes à trois journées du golfe Persique, c'est dans cette Ville enrichie du commerce de cette Mer, que l'on trouve les plus beaux Chevaux du monde, & c'est-là que je conseille votre Altesse, de vous défaire de ces désastreux Chameaux, pour nous monter à la façon des Héros errans, au-lieu de trotter par le monde comme des Marchands Arméniens, ou des Pélerins de la Mecque.

Je suivis son conseil, & le troisieme jour, sans avoir fait aucune mauvaise rencontre, c'est-à-dire sans avoir trouvé de musique en chemin, nous découvrîmes le ri-

vage de la Mer rouge ; le Soleil étoit ſur le point de ſe coucher, & je regardois avec plaiſir la variété brillante dont ſes rayons peignoient la ſurface des flots ; on eût dit que c'étoit quelque tapis de pourpre qu'on avoit étendu deſſus ; car la couleur de cette Mer, & celle de la lumiere qui s'y répandoit, faiſoient un mélange éclatant. Mon Secrétaire, qui ne s'éloignoit plus de moi, me demanda ſi je ſavois pourquoi ce que je regardois s'appeloit la Mer rouge ? Je lui dis que c'êtoit à cauſe de ſa couleur ; au contraire, me dit-il, c'eſt qu'elle n'eſt non plus rouge que vous. Au reſte, il ne faut pas vous imaginer qu'elle ſoit venue au monde faite comme elle eſt ; & puiſque nous avons encore pour une heure de chemin d'ici à la ville de Floriſpahan, capitale de l'Arabie Pétrée, je vais vous conter tout cela.

Vous saurez donc, s'il vous plaît, qu'à cette extrémité de la Mer rouge qui regarde les Indes, on trouve d'un côté les confins de la Bactriane, & de l'autre le Royaume d'Ophir. Les premiers Rois d'Ophir avoient toujours été en guerre avec les premiers Rois de la Bactriane, & celà pour un sujet assez léger; ce qui arrive d'ordinaire à des Princes voisins comme ceux ci, qui ne sont séparés que par un trajet de cinq ou six-cents lieues de Mer: or, après que ces puissans Rois se furent bien désolés depuis quinze-cents ans, de pere en fils, par des guerres continuelles, ceux qui règnent encore de nos jours, se sont avisés de faire la paix par l'alliance de leurs enfans.

Le Roi d'Ophir n'avoit qu'un fils, & celui de Bactriane n'avoit qu'une fille. Cette fille étoit ce

qu'on appelle la beauté même ; & le Prince d'Ophir étoit un chef-d'œuvre d'agrément & de bonne mine, mais froid comme glace à l'égard du beau sexe. Cependant les Plénipotentiaires de part & d'autres, ayant fait leur devoir, le traité fut bientôt conclu ; celui de Bactriane, grand politique d'ailleurs, n'avoit presque point de nez, mais en récompense il avoit la plus épouvantable bouche qu'on verra jamais. Celui d'Ophir .... Non : attendez un peu que je me remette cette circonstance : celui d'Ophir ; oui justement, celui d'Ophir ; car celui de Bactriane, au contraire, avoit une bouche dans laquelle un enfant d'un an eut à peine mis le bout du doigt, lors même qu'il bâilloit ; mais en récompense son nez étoit le plus ample & le plus fertile en bourgeons que jamais Plénipotentiaire ait

porté. Le Ministre Bactrien porta les articles de la paix avec le portrait de l'Infante sa Maitresse à la Cour d'Ophir, mais ce fut inutilement; le Prince ne voulut pas seulement regarder le portrait, & partit secrettement de la Cour environ à minuit & trois quarts; mais ce qui arriva dans l'autre Cour vous fera dresser les cheveux à la tête. Or avant que d'en venir à cette catastrophe il est bon que vous sachiez qu'à deux stades & demi de Fourchymene, capitale de toute la Bactriane, on voit un petit bois fort obscur; que dans ce bois est un temple encore plus obscur (écoutez bien ceci, s'il vous plaît); qu'au haut de ce temple est un pinacle qui s'éleve jusques aux nues, & que tout au haut de ce pinacle est une cage, & dans cette cage un Coq qui rend des oracles; souvenez-vous, s'il vous plaît, de

toutes ces circonſtances. Comme le Miniſtre du Roi d'Ophir n'étoit pas encore arrivé, & que toute la Cour de Bactriane l'attendoit avec impatience à cauſe des feux d'artifice qu'on avoit préparés pour la publication du mariage, la belle Primeroſe, qui, comme une Princeſſe jeune & bien élevée, aimoit fort la figure des hommes jeunes & bien faits, importuna tant la Reine ſa mere, qu'elles furent toutes deux *incognitò* conſulter l'oracle du Coq, pour ſavoir au juſte à quelle heure le Prince d'Ophir arriveroit, ne doutant pas (comme elles avoient appris par les nouvelles à la main) qu'il n'arrivât galamment lui-même, ſous le nom de Plénipotentiaire du Roi ſon pere, pour rendre l'Ambaſſade encore plus touchante. La Princeſſe donc, s'ennuyant d'être toute coëffée, toute friſée & toute par-

fumée, comme elle faisoit depuis trois nuits pour n'être pas surprise, s'étoit rendue à la petite écurie vers l'entrée de la nuit, sans Filles d'honneur, & sans Dames de Palais, lorsqu'on vint avertir la Reine que l'Ambassadeur d'Ophir étoit arrivé dans une chaise de poste. Cette particularité d'impatience amoureuse les confirma dans l'opinion que c'étoit le beau Prince en personne; ainsi le charriot qu'on avoit préparé pour aller à l'Oracle, les ramena au Palais. La Princesse, qui par l'excès de sa beauté prétendoit remercier le Prince de l'excès de son empressement, ne cessoit de se mordre ses lèvres, d'aiguiser ses regards, & de tarabuster ses cheveux, en attendant qu'on le menât à l'Audience; mais elle pensa s'évanouir lorsque le véritable Ambassadeur y parut. Elle avoit si fortement dans

la tête, que c'étoit le Prince déguisé sous le caractere du Ministre, que quand, au lieu de la plus charmante figure du monde, elle vit ce nez de Pélican au-dessus d'une bouche qui sembloit faite par un vilebrequin; elle dit tout haut que le Prince d'Ophir avoit beau faire la petite bouche, que la Princesse des Bactriens n'étoit pas pour son nez. Elle ne se contenta pas de ce transport d'indignation, elle se mit à genoux devant toute l'Assemblée, & levant les yeux au Ciel: Que Mahomet n'ait jamais pitié de mon âme, s'écria-t-elle, & que son Alcoran me serve de poison, si jamais j'épouse le Prince d'Ophir, jusqu'à ce que je sois assez vieille & assez effroyable, pour lui donner autant d'aversion, que j'en ai pour sa figure! Dès qu'elle eut achevé cette imprécation, elle baisa la terre; ce qui chez les Bac-

triens est la confirmation d'un serment solemnel. Le pauvre Ambassadeur, qui n'avoit pas encore commencé sa harangue, fut tellement surpris de l'horreur que l'on témoignoit pour le plus beau Prince du monde, qu'il remit dans sa poche le chalumeau d'or qu'il avoit pris pour mettre dans sa bouche, & pour faire son compliment, & sortit de l'audience, comme il y étoit entré; mais il en sortit si transporté de colere, qu'en montant dans son Palanquin, on crut que son nez ne sortiroit jamais de là Ville sans y mettre le feu, tant il paroissoit enflammé. La Princesse, de son côté, s'étant échappée des bras du Roi son pere & de la Reine sa mere, donna un soufflet à tour de bras à sa gouvernante, qui lui faisoit des remontrances; monta, jambe de-çà, jambe de-là, sur le Cheval d'un Officier des Gardes,

& ne cessa de galopper qu'elle ne se fût rendue dans le bois ; elle y mit pied à terre ; mais comme elle s'alloit jeter dans le Temple.....

J'écoutois avec attention le récit de mon Secrétaire, lorsqu'il fut interrompu par quelque chose de brillant qui parut sur la Mer assez loin de nous : le Soleil se plongeoit au sein des ondes, & ses derniers rayons, se répandant sur cet objet, nous firent croire d'abord que c'étoit un amas d'or qui flottoit vers le rivage où nous étions : mais à mesure qu'il avançoit, nous découvrions des banderoles flottantes ; & nous reconnûmes enfin que c'étoit une chaloupe toute éclatante de l'or dont elle étoit couverte depuis le haut de son mât jusques à la surface de l'eau ; deux Nains fort noirs & fort difformes en étoient les conducteurs. Dès qu'elle eut joint le ri-

vage, une espece de Nymphe plus parée que le Ciel, & plus laide que l'Enfer, en sortit. Tandis que je m'étonnois comment on pouvoit être si jeune & si détestable, elle vint se jeter à mes pieds, & m'ayant embrassé les genoux avant que je pusse m'en défendre : invincible Chevalier, me dit-elle, venez sauver la plus précieuse vie qui fut jamais ; & sans vous arrêter à la difficulté de l'entreprise, jurez moi que, quelles que puissent être les conditions du combat, vous viendrez avec moi vous y exposer pour la délivrance de la Beauté la plus parfaite qui soit dans l'Univers. Elle fit semblant de pleurer à ces mots ; je la relevai pour me sauver de l'horrible grimace qu'elle commençoit à faire, & j'avois la bouche ouverte pour jurer, lorsque le prudent Secrétaire mettant sa main dessus : at-

tendez, Seigneur, me dit-il, que je la questionne un peu avant que de vous engager. Alors ôtant sa calotte, & secouant sa longue barbe: ou je ne m'appelle pas Jasmin, poursuivit-il, ou vous venez de la roche de crystal; n'est-il pas vrai, Demoiselle ma mie? Taisez-vous, petit Amour, lui dit-elle; ce n'est pas vers vous qu'on m'envoie, c'est vers votre Maître; oui, beau Chevalier, c'est vers vous, poursuivit-elle en me regardant. La plus charmante des mortelles vient de se mettre au bain, & ce sera pour la derniere fois, à moins que vous n'ayez la bonté de l'envoir sortir; jurez-moi donc que vous le ferez en dépit de votre Page Jasmin, jurez-le moi, & qu'ainsi la rosée du matin vous soit toujours en aide, que celle du soir vous flatte tendrement les joues, & que les paroles de votre bien-a-

mée ſoient auſſi favorables à votre cœur, que le chant du Coq l'eſt à l'oreille qui ne peut dormir la nuit. Je n'avois garde de refuſer les proſpérités que me promettoient tant d'agréables ſouhaits : ainſi je prêtai le ſerment qu'on me propoſoit, & je jurai, quoi qu'il en pût arriver ; premierement, de voir ſortir la Dame dont on parloit, de ſon bain, & de faire mon poſſible enſuite pour la délivrer. Mon Secrétaire n'eut pas plutôt entendu le ſerment que je venois de faire, qu'il s'arracha les cheveux, ſe chiffonna la barbe, & pouſſant des cris douloureux : Miſérable Prince ! s'écria-t-il, quelle maudite étoile vous a conduit en ces lieux, pour un engagement qui va vous perdre ou vous déshonorer pour jamais! Sachez qu'il n'y a qu'un Satyre, ou le fils de quelque Cantharide, qui oſât ſeulement

lement regarder l'aventure que vous avez témérairement juré d'entreprendre, & que je jurerois bien que vous ne metterez jamais à fin ; mais je sais le moyen de vous dégager du serment que vous venez de faire. A ces mots il tira son poignard, & courut à l'Ambassadrice dans le dessein de lui percer le cœur. Il ne me fut pas difficile de prévenir l'effet de son emportement, ni de trouver des paroles pour lui reprocher ce transport indigne ; tout cela ne l'en fit point repentir, & voyant que je m'embarquois sans lui, (car telle étoit la loi de cette entreprise) voyant, dis-je, que je lui défendois absolument de m'accompagner : Que la Mer, s'écria-t-il, puisse engloutir le bateau doré, les deux Nains qui le gouvernent, la Guenon pretintaillée qui s'y met, & le malheureux Facardin qui la suit !

La Nymphe n'eut pas plutôt entendu mon nom, qu'elle me regarda deux ou trois fois avec beaucoup d'étonnement, & me demanda s'il étoit bien vrai que je fusse Facardin. Pourquoi non ? lui dis-je. A cette réponse se tournant vers mon Secrétaire qui pleuroit encore sur le rivage : vénérable Jasmin, lui dit-elle, ne mentez point, est-ce-là véritablement Facardin ? il le jura, dans l'espérance que c'étoit pour mon bien qu'elle le demandoit. Voguons donc, s'écria-t-elle, puisque nous avons l'invincible Facardin : mais si c'est lui, qu'a-t-il fait de la moitié de sa personne ?

Comme je n'entendois rien à tout cela, je n'y fis aucune réponse, & la Chaloupe dorée voguant d'une vitesse incroyable, nous perdîmes de vue le rivage où l'inconsolable Jasmin se désespéroit, &

quinze minutes après nous en découvrîmes un autre.

C'étoit un rocher d'une vaste étendue, qui s'élevoit au milieu de la mer, il me parut transparent; dès que nous y fûmes débarqués, je connus qu'il étoit tout de crystal. Une femme plus âgée, plus magnifiquement habillée, & beaucoup plus laide que celle du bateau, nous vint recevoir; dès que notre Demoiselle la vit: réjouissez-vous, s'écria-t-elle, je vous amene ce que notre divine Maîtresse cherche depuis long-tems; je vous amene le grand Facardin. Le grand diable! répondit l'autre. Il faut que tu sois folle, ma pauvre Harpiane, pour croire que ce marmouset soit l'indomptable Facardin; mais il n'importe, nous verrons de quoi ce jeune téméraire est capable, & puisqu'il n'a pas l'air de suffire aux seules apparci

ches de l'aventure, nous aurons la consolation de le voir écorcher, tandis qu'on brûlera l'infortunée Crystalline. A-t-il juré? Oui, lui dit la premiere Chouette, & même de si bonne grâce, que j'ai quelque regret à sa destinée. Qu'on le désarme donc, dit l'autre, tandis que j'irai l'annoncer à la charmante Crystalline. Doucement, s'il vous plaît, Mesdames les laidrons, leur dis-je; sachez que je vous aurai plutôt fendu le grouin à toutes deux, que vous n'aurez le tems de prononcer encore une fois le mot de désarmer.

Je mis l'épée à la main à ces mots, & les voyant tout éperdues d'un procédé si brusque; qu'on me conduise, leur dis je, vers cette Crystalline que j'ai sottement juré de secourir, afin que je ne perde point de tems à la délivrer d'un péril qui paroît si pres-

ſant; il ſeroit vraiment fort à propos de me laiſſer déſarmer dans le tems qu'on m'envoie chercher pour combattre.

Chevalier, mes amours, dit celle qui nous étoit venue recevoir, faites ce qu'on vous dit: auſſi bien ſeroit-il inutile de réſiſter; laiſſez ici vos armes, & je vous jure par le grand Haly, fondateur des Turbans verds, que, s'il ſe préſente un ſeul ennemi qui ſoit armé contre vous, on vous rendra vos armes. Je me laiſſai perſuader, & ne retenant que mon épée, dont je ne voulus jamais me défaire, je ſuivis ces deux créatures. Nous rencontrâmes en chemin une infinité de figures qui me parurent fort étonnantes. C'étoient des hommes habillés & coëffés en Demoiſelles, qui, portant chacun une quenouille avec ſon fuſeau, filoient de toute leur force en nous voyant

passer. Je demandai ce que c'étoit que cette indigne mascarade de tant de visages guerriers travestis en fileuses. Elles me dirent que j'étois bien malheureux de ne pouvoir plus espérer d'en être ; que tous ces hommes étoient autant d'aventuriers, qui, ayant juré comme moi, de tenter la même aventure, avoient mieux aimé passer leur vie dans cet état, que de l'entreprendre au hasard d'être écorchés tout vifs, s'ils ne la mettoient pas à fin ; mais que, comme nous étions au dernier jour de l'année qu'on avoit donnée pour cela, le dernier qui s'offriroit après avoir juré n'avoit plus de choix à faire que celui d'entreprendre la délivrance de leur Souveraine, ou d'être écorché tout vif, en cas qu'il la refusât, ou qu'il ne pût la mettre à fin après s'y être engagé.

Ne peut-on pas savoir, leur dis-

je, de quelle nature eſt cette aven-ture périlleuſe ? C'eſt à notre belle Maîtreſſe à vous en informer, ré-pondirent-elles, en vous préſen-tant. Il eût été difficile de ſe ſou-tenir, ou du moins de marcher dans une Iſle toute de cryſtal, ſi l'on n'a-voit répandu de la poudre de dia-mans ſur toutes les routes ; & comme la nuit étoit entierement fermée, je n'aurois pu diſtinguer les objets, ſi l'on n'avoit, par un travail infini, creuſé le rocher en cent-mille endroits pour y mettre des caiſſes d'où ſortoient de gros orangers, aux branches deſquels pendoient de vaſtes chandeliers de cryſtal, & un million de bougies allumées qui éclairoient tout le rocher comme en plein jour.

Nous étions ſous la Zone-Torride, à quatre doigts tout au plus de la ligne Equinoctiale. Le Soleil avoit dardé ſes rayons à plomb

durant toute la journée sur ce prodigieux amas de cryſtal; l'air en étoit échauffé comme vous pouvez croire, les vents ſembloient s'être tous couchés avec le crépuſcule; ainſi je n'eus pas grande peine de me trouver tout en eau, lorſque nous parvînmes à l'extrémité du rocher; ſur le penchant de cette extrémité, je vis un pavillon quarré: mes deux guides me convierent de m'y repoſer; je le trouvai garni de toutes ſortes de rafraîchiſſemens: je pris celui du bain le premier, à la ſollicitation de ces conductrices, qui m'aidèrent à me déshabiller, mais qui ne purent me perſuader de leur confier mon épée comme je fis mes habits. Elles ſe tuoient de me dire qu'on ne s'étoit jamais baigné l'épée à la main; tout cela ne ſervit de rien, non-ſeulement je m'y mis, mais j'en ſortis dans cette

posture. On me jeta sur les épaules une robe-de-chambre magnifique ; & tandis que je mangeois ce qu'on avoit servi devant moi, & que je buvois d'un vin frais & délicieux, on emporta mes habits, & le jour parut.

On me pria tout de nouveau de me défaire de ce grand vilain Cimeterre, qui ne convenoit point aux lieux où je devois m'éprouver, & sans me vouloir rendre mes habits, on me dit qu'il étoit tems de partir. Il ne me faudroit plus, leur dis-je, qu'un battant-l'œil, une quenouille au-lieu de mon épée, & un peignoir sur les épaules, pour être dans l'équipage des misérables que je viens de rencontrer. Enfin voyant que je n'entendois pas raison sur l'épée qu'elles avoient tant d'envie de m'ôter, elles me conduisirent dans l'état où j'étois jusques au bout du pont,

fur lequel on traverfoit de la roche de cryftal à la plus délicieufe prairie qu'on pût voir.

Ce fut-là que les deux Demoifelles me quitterent. Dès que j'eus paffé le pont, deux petits Mores plus défigurés que ceux de la Chaloupe, le fermerent d'une barriere de bronze, & m'ayant fait la révérence, me demanderent mon épée, je leur dis que j'étois tellement importuné de cette propofition, que je les pourfendrois depuis la tête jufques au nombril, s'ils m'en parloient encore; ils furent fi troublés de cette menace, qu'ils fe mirent à courir comme des chevres au travers de la prairie; je les fuivis au petit pas, jufques auprès d'un Palais qui ne pouvoit manquer d'être tranfparent, puifqu'il étoit formé des plus fines & des plus magnifiques glaces de miroir qui foient dans

le reste du monde. A côté de ce Palais, on avoit tendu, par le moyen d'un nombre infini de chevilles d'or & de cordons de pourpre, le plus superbe des pavillons; car j'ai su depuis, que c'étoit celui de l'infortuné Darius, dont j'ai l'honneur de descendre en droite ligne.

Ce pavillon, ouvert par devant, me laissa voir un lit plus magnifique & plus galant, s'il est possible, que celui dans lequel reposent à présent les appas de la divine Scheherazade votre épouse. Ces objets ne m'auroient pas donné la moindre idée d'une aventure périlleuse, si je ne les avois pas trouvé vilainement situés; car à la droite du Palais transparent, se présentoit un bucher, auquel il ne manquoit que d'être allumé pour y brûler quelque criminel; & l'on voyoit à la gauche du pavillon une

espece d'Autel, aux quatre coins duquel on avoit mis des anneaux pour attacher la victime, & des couteaux pour l'égorger. Quoique je ne me sois jamais seulement figuré ce que c'étoit que la peur, j'avoue qu'une légere idée d'inquiétude me passa par la tête comme une vapeur, lorsque je me souvins de ce que l'on m'avoit dit au rocher de crystal; cependant comme je ne voyois personne dans le pavillon, quoique le lit y fût tout prêt à recevoir quelqu'un, je m'approchai du petit Palais, & ce fut là que j'eus la premiere connoissance de la bisarre entreprise où je m'étois engagé. L'endroit où le hasard me conduisit d'abord, étoit justement l'appartement des bains. Je n'eus que faire d'en chercher la porte, je vis aussi distinctement ce qui s'y passoit, & quatre Moresses plus noires, plus camar-

des & plus déshabillées qu'elles ne le sont au fin fond de la Guinée, étoient rangées autour de la cuve où, selon toutes les apparences, leur Maitresse n'attendoit que mon arrivée pour commencer l'aventure; car dès qu'on m'eut apperçu, ces quatre Dames d'Atours se mirent en haie du côté où j'étois, & la merveilleuse Crystalline sortit du bain presque aussi nue qu'on peut l'être, sans l'être tout-à-fait. Elle fut quelque-tems dans cet état au milieu de ces quatre vieilles taupes, avant qu'on pût lui donner de quoi se couvrir. Je connus l'artifice, mais quoique je fusse persuadé de l'avantage que son éclat recevoit par l'opposition de ces figures affreuses, j'avoue que je fus frappé de la blancheur dont toute sa personne m'éblouit, & je ne comptai pour rien le péril de l'entreprise, dans l'espoir qu'u-

ne Beauté si rare auroit quelque reconnoissance pour le service que je prétendois lui rendre.

Je ne sais de quelle maniere elle & ses suivantes disparurent pendant que je faisois ce beau raisonnement : mais quelques momens après, une de ces Moresses vint dire que la céleste Crystalline sa Maitresse, cette divinité que j'avois eu le bonheur de voir au sortir de son bain, m'attendoit dans son lit, où elle venoit de se mettre, dans l'espérance que je voudrois bien lui sauver la vie par cette généreuse complaisance. Je ne savois comment me persuader qu'on ne se moquoit pas de moi par une proposition si cavaliere & si flateuse en même tems : finisse l'aventure comme elle pourra ; disois-je en moi-même, pourvu qu'elle commence comme cette honnête Messagere veut me le

faire entendre. Je la suivis avec empressement, car elle marchoit à grands pas, je me doutai bien qu'on me menoit au pavillon de Darius ; & dès que j'y fus introduit, je le vis environné d'une troupe de gens armés qui se posterent tout autour. Cela fait, la Nymphe Crystalline me pria de m'asseoir un moment au chevet de son lit ; dès que j'y fus, elle prit une sonnette d'or, & dès qu'elle eut sonné, parut un vieillard dont la barbe étoit d'environ trois pieds plus longue que celle de mon Secrétaire ; dans sa gauche il tenoit une faulx, & dans sa droite une pendule qu'il posa sur une table de l'autre côté du chevet ; & se retira. Dès qu'il fut sorti, parurent deux autres figures encore plus extraordinaires : l'une étoit une espece de Grand-Prêtre vénérable par son habillement, mais de l'as-

pect le plus féroce qu'on ait jamais vu, & qui, parmi ses vêtemens sacerdotaux, avoit un grand couteau de Boucher passé dans sa ceinture, sans compter une barbe plus longue encore que la premiere; l'autre étoit un Serrurier, autant que je le pus juger par un marteau, des cloux & une lime dont il étoit muni. Il portoit de plus une sorte de clavier, qui, au lieu de clefs, étoit tout farci de bagues de différentes especes; il passa ce clavier dans un anneau qui sortoit du milieu d'une plaque d'or enfoncée dans la terre. La Déesse du lit que je n'avois pas eu le tems de regarder à cause de toute cette momerie, me pria de faire la premiere épreuve, c'est-à-dire, de lui apporter une de ces bagues; que cela fait, l'aventure étoit finie, elle libre, & moi maître de sa personne & de tous ses trésors. Ce fut

A ces mots que je tournai les yeux sur elle : mais j'en étois trop près pour la trouver aussi merveilleuse que la premiere fois ; malgré tout l'art qui soutenoit quelques restes de beauté, son visage me parut fort flétri. Je ne sais si elle crut que ma surprise venoit de ce que je la croyois fardée ; car elle affecta de se laisser voir la gorge & les bras, pour me prouver qu'elle ne l'étoit pas ; & ce fut justement ce qui me persuada qu'elle l'étoit depuis la tête jusques aux pieds, & dès ce moment je fus aussi dégoûté de ses charmes, que j'en avois été surpris en la voyant sortir du bain. Cependant comme il étoit question de tenter l'aventure, & qu'elle ne consistoit qu'à lui mettre une bague au doigt, je me levais pour aller vers le clavier, lorsque cet Archiprêtre à longue barbe me voyant armé : Mon petit ami, me

dit-il en langue Arabesque, où avez-vous appris à paroître devant des Dames couchées, l'épée à la main? Qu'on se mette tout à l'heure à deux genoux, & qu'on me rende cette inutile flamberge. Il seroit impossible, magnanime Empereur, de vous faire comprendre la fureur où cette insolence me mit. Cependant comme je la voulus modérer, de peur de quelque indécence: Monsieur l'Abbé, lui dis je, quoique ce que vous venez de dire soit le refrain de toute la canaille dont ces lieux sont habités, je vous avertis que, s'il sort du buisson qui vous couvre toute la face, une autre parole comme celles que vous venez de proférer, votre tête ne servira plus qu'à balayer les ordures de ces lieux. Après ce compliment je lui fis siffler deux ou trois fois mon épée au tour des oreilles, & je vis bien que tout ce

qui me parloit dans ces Isles, n'ayant qu'un même langage, prenoit le même parti lorsque j'y répondois; car mon Grand-Prêtre s'enfuit après avoir fait le plongeon chaque fois que mon épée lui passoit par-dessus la tête, & le Serrurier le suivit de fort près.

Dès que je me vis seul, je voulus finir l'aventure en portant une bague à la Fée Crystalline; car je croyois qu'il n'y avoit qu'à se baisser, comme on dit, pour en prendre. Mais j'eus beau m'évertuer & les tirer l'une après l'autre d'une force que les Dieux n'ont accordée qu'à peu d'hommes, jamais je n'en pus ébranler une seule. Le dépit d'une résistance où je ne m'étois pas attendu, me fit redoubler mes efforts à plusieurs reprises; mais toujours inutilement.

Cette aventure me fit souvenir d'Alexandre au sujet du Nœud

Gordien, & je sortois pour ramener le Serrurier, ou pour lui prendre une de ses limes, lorsque la Nymphe me pria de me remettre auprès d'elle ; & dès que j'y fus, ce ne sont pas de pareils efforts, me dit-elle, d'où dépendent mon salut & le vôtre. Vous voyez que toute la puissance de l'Univers ne peut dégager une de ces bagues du clavier, de la maniere que vous l'avez voulu faire ; cependant il en est une qui les fera sortir l'une après l'autre avec autant de facilité, que si le clavier étoit ouvert : reprenez haleine avant que je vous en instruise, & tandis que vous respirerez, remarquez bien ce que vous verrez dans ce pavillon.

Je tournai les yeux de toutes parts, & j'y vis, outre la pendule & le clavier, une armoire de crystal & deux rouets à filer : alors la Dame du lit, voyant que je lui prê-

tois attention, me parla de cette maniere.

Je suis née avec tous les sentimens de sagesse & de vertu qu'on a besoin d'inspirer aux autres, mais avec une curiosité qu'il ne m'a jamais été possible de vaincre: une mere, qui me vouloit conserver dans toute la pureté de mon innocence, ne laissoit point approcher d'homme des lieux où j'étois élevée; ma curiosité naturelle n'eut plus pour objet que la présence d'une créature dont je ne connoissois que le nom; on eut beau me peindre cette créature comme un monstre affreux qui me dévoreroit dès la premiere vûe, ma curiosité n'en fit qu'augmenter; & je n'eus pas plutôt atteint l'âge de douze ans, qu'elle devint si vive, que je resolus de m'échapper, & de voir un homme à quelque prix que ce fût. Je sortis du lit, lorsque

je crus toute la maison ensevelie dans un profond sommeil, je sautai de la fenêtre dans le jardin, du jardin je grimpai sur la muraille, je la franchis au hasard de me tuer, & tout cela pour chercher une bête qui devoit me dévorer. Je courois au travers des champs comme une folle, de peur qu'on ne courût après moi pour me ramener, & dès que je me crus assez loin, je m'assis auprès d'un buisson pour m'y reposer en attendant le jour.

Sous ce même buisson un jeune Pelerin, que la nuit avoit apparemment surpris, s'étoit aussi refugié.

Je ne m'en apperçus que quand l'aube du jour me fit distinguer les objets; il s'éveilla dans le même tems, & parut aussi surpris, que je le fus d'abord de voir quelqu'un si près de moi. J'étois alors d'une innocence si parfaite, malgré toute

ma curiosité, que je crus que c'étoit une fille de mon âge, mais de quelque pays Etranger, à cause qu'elle étoit coëffée tout differemment, & que ses habits étoient beaucoup plus courts que les miens; du reste, quoique je fusse alors tout aussi belle que vous me voyez, son visage me parut encore plus beau que le mien. Nous fûmes quelque tems à nous regarder sans rien dire: à la fin prenant la parole: bel Etranger, me dit il, si vous entendez la langue que je vous parle, je vous prie de m'enseigner où je pourrai trouver une femme; mon pere qui demeure dans le lieu de toute la Province le plus desert, & le plus rempli de bêtes sauvages, m'ayant élevé dès mon enfance dans l'exercice de la chasse, me permettoit de les poursuivre toutes, & de combattre les loups, les sangliers

& les ours, mais il me défendoit de m'éprouver contre la plus dangereuse de toutes les bêtes, qu'on appelle la femme, qu'il m'assuroit être pleine de venin, & contre laquelle il étoit impossible de se défendre. Je lui demandai comment cette bête étoit faite, afin de pouvoir l'éviter; il ne voulut pas me le dire. Je le priai d'en faire venir une toute jeune pour tâcher de l'apprivoiser dans la maison; mais il n'en voulut rien faire; & tant de refus ayant augmenté le desir extrême que j'avois de voir un de ces dragons, il y a bien un mois que je me suis dérobé de chez mon pere, & que je parcours en vain les bois les plus sombres, & les déserts les plus affreux pour trouver une de ces bêtes; ainsi comme je vois par votre habillement que vous êtes d'un autre pays, si par hasard il s'y trouve des femmes, je vous conjure

conjure encore une fois de m'en montrer quelqu'une. Et n'en êtes-vous pas une vous-même ? lui dis-je toute étonnée. Non, dit-il, n'ayez point peur; & quand même il en viendroit quelqu'une ici, vous voyez cet arc & ces flèches, je sais si bien m'en servir, que je vous en garantirois; mais si vous n'êtes pas une femme, lui dis-je, que pouvez-vous être ? Je suis un homme comme vous, répondit-il. Que vous dirai-je, Seigneur Chevalier? Après beaucoup d'étonnement & de questions de part & d'autre, nous nous rapprochâmes, nos premieres allarmes cesserent, nous trouvâmes ce que nous cherchions; & sans qu'il me dévorât, ou que je l'empoisonnasse de mon venin, notre curiosité fut satisfaite.

Nous fûmes si contens de cette découverte, & si choqués de la

ſupercherie de nos parens, que nous réſolûmes de ne plus nous quitter pour retourner chez eux. Nous nous cachâmes pendant quelques jours dans l'épaiſſeur des forêts, perſuadés que l'on ne manqueroit pas de me chercher partout à la ronde, car nous ne craignions rien tant que d'être ſéparés; & je comptai pour rien pendant les premiers jours, de ne vivre que de la chaſſe de celui qui m'accompagnoit, & de n'avoir point d'autre retraite pendant la nuit que les arbres & les rochers.

Mais comme mon penchant à la curioſité n'étoit point éteint pour avoir ſatisfait la premiere, elle ſe réveilla dans cette ſolitude; l'ennui me prit, je m'imaginai que tous les hommes n'étoient pas renfermés dans le premier que j'avois rencontré; que, quoiqu'il fût beau comme le jour, il s'en pourroit

trouver par le monde qui feroient encore plus mon fait que celui-là; & dès que je me le fus mis dans la tête, je résolus d'en avoir le cœur net; je lui proposai donc de sortir des bois, pour voir un peu ce qui se passoit ailleurs; il ne demandoit pas mieux, & nous marchâmes tant, que nous arrivâmes au bord de la mer. Il n'avoit jamais vu ce vaste élément non plus que moi; vous savez que c'est un objet qui surprend toujours la premiere fois qu'il s'offre, & nous étions tous deux fort attentifs à le considérer, lorsque la surface en fut troublée par une espece de bouillonnement qui parut aussi loin que la vue pouvoit s'étendre de l'endroit où nous étions; il en sortit une vapeur épaisse qui, s'élevant d'abord jusqu'au Ciel, s'épaissit encore en redescendant, & formant un nuage obscur, fut pouf-

sée par un vent subit droit à l'endroit d'où nous le regardions ; j'en fus enveloppée comme d'un manteau, qui, me serrant de plus en plus, m'enleva de terre au milieu des cris de mon Amant qu'on laissa là. Je sentis qu'on me transportoit d'un mouvement rapide : mais c'étoit la moindre de mes inquiétudes ; je suis naturellement hardie, & je n'étois en peine que du brouillard qui me cachoit (à ce que je croyois) mille choses dignes de ma curiosité. Dans ce moment il se dissipa ; la mer s'entrouvrit, & j'en fus engloutie sans autre mal que celui de me trouver au milieu d'une grotte spacieuse, ornée de tous les différens coquillages que la mer produit, & qui paroissoit enrichie de tout le corail & des plus belles perles qui soient dans son sein. A peine eus-je le tems de me reconnoître &

de revenir de ma ſurpriſe, que je vis auprès de moi la fidèle Harpiane, qui eſt cette fille qui vous eſt allée chercher dans la chaloupe d'or, & qui des rives de Floriſpahan vous a conduit au rocher de cryſtal.

Elle étoit à-peu-près vétue comme les ſuivantes de Thétys, c'eſt-à-dire, preſque point: cela ne lui étoit pas trop avantageux; car elle étoit encore plus laide que vous ne la voyez à préſent: elle me dit, après une grande révérence, que j'étois la bien venue, & que le Souverain de cet Empire l'avoit envoyée pour me ſervir, pour me faire voir les merveilles de l'abîme, & pour me conduire enſuite dans les lieux où j'étois attendue. Elle me conduiſit en diſant cela par une grande galerie deCryſtal, dont la voûte étoit ſoutenue d'un rang de colonnes revétues de na-

cre de perles & de branches de corail. Quand nous fûmes au bout, elle me demanda si je ne voulois pas voir le magasin des naufrages avant que de monter. Je ne savois ce que cela vouloit dire; elle s'en apperçut, & me dit que nous étions sur la mer rouge; que cette mer étant le canal par où les trésors des Indes se communiquent par une navigation continuelle au reste de l'Univers, il arrivoit souvent que ceux qui par de longs travaux s'étoient enrichis des dépouilles de la terre, en portoient le tribut au fond de la mer, où l'on recueilloit avec soin (en les rangeant avec ordre) les divers présens que les tempêtes faisoient au plus avide de tous les élémens.

Je n'eus garde de refuser cette proposition, moi qui ne pouvois rien refuser à ma curiosité. Nous entrâmes donc dans une salle où

je ne vis que monceaux d'or, d'argent & de pierreries : mais cette ſalle me parut d'une ſi vaſte étendue, que je ne comprenois pas comment la terre avoit pu fournir les tréſors immenſes dont elle étoit remplie. Après avoir admiré toutes ces choſes, on me conduiſit dans un magaſin encore plus digne de ma curioſité. C'étoit une ſalle moins large, mais plus longue que la premiere; on y voyoit d'un côté des ſtatues d'or, d'argent, de bronze & de marbre, avec des emmeublemens de toutes façons, & des armes de toutes les eſpeces, toutes enrichies ou préciuſes par leur ouvrage; de l'autre côté de cette ſalle on voyoit une rangée d'armoires à perte de vue; ſur chacune de ces armoires étoit le portrait d'un homme & d'une femme, avec une inſcription au-deſſous. Les coëffures, les ha-

billemens, & les draperies de ces portraits étoient de différentes nations : j'examinois les premiers avec tant d'attention, que la Nymphe Harpiane me dit que l'impatience qu'on avoit de me voir ailleurs ne me permettoit pas de faire là tant de séjour qu'il en auroit fallu pour l'examen du reste : elle ajouta que dans chaque armoire étoient les habits de ceux dont on avoit mis les portraits & l'histoire au dehors; que c'étoient tous les personnages illustres de l'un & l'autre sexe, que différens naufrages avoient fait périr; qu'on avoit fait peindre les plus distingués de tant de malheureux; qu'on en avoit ranimé les uns, & pris les portraits des autres après leur mort : par exemple, ajoûta-t-elle, il y a vingt-deux ans que je me noyai à la suite de la Sultane Fatime, favorite du Grand Seigneur,

qui portoit de riches offrandes à la Mecque; qu'en arriva-t-il? On nous ranima toutes deux, elle pour son extrême beauté, moi pour la servir. Le Souverain de ces lieux en étoit passionnément amoureux; cependant tout son art & toute sa puissance ne la purent sauver; elle mourut au bout de six mois de la petite vérole (qui est le seul mal dont on ne guérit point à sa Cour:) tenez, voilà son portrait, ajouta-t-elle, & dans cette même armoire sont ses habits; elle l'ouvrit pour me les montrer; il n'y avoit rien de plus magnifique ni de plus galant, & tandis que je les regardois avec attention, m'ayant examinée à son tour; c'est justement votre fait, me dit-elle; les habits que vous portez ne sont pas dignes d'une taille comme la vôtre, ceux de la Sultane y conviendront beaucoup mieux, on diroit même

qu'ils sont faits pour vous; je viens de prendre la mesure de votre personne d'un seul regard, & je ne m'y trompe jamais.

Je consentis à la proposition, & dès que je fus travestie, ma nouvelle Dame d'Atour me trouva si charmante, qu'elle me pressa de monter dans des lieux dont je me verrois bien-tôt après la Maitresse, & dont j'allois être enchantée.

Vous y verrez le Génie des Génies, poursuit-elle, & vous l'y verrez à vos pieds. N'y verrai-je point quelqu'homme, lui dis-je en l'interrompant? Cette question la surprit, mais elle n'eut pas le tems d'y répondre; celui dont elle venoit de me parler, ce Génie des Génies vint lui-même y satisfaire. L'impatience qu'il avoit de voir sa nouvelle proie, le transporta je ne sais de quelle maniere dans l'endroit où nous étions, au-lieu de

nous attendre comme il convenoit à sa dignité; sa présence me surprit sans m'effrayer. Quoiqu'il fût tout autrement fait que le Pélerin du buisson, je connus que c'étoit un homme; il s'en falloit bien qu'il ne fût aussi beau que le premier : mais en récompense il s'en falloit plus de la moitié que le premier ne fût aussi grand; ainsi considérant en moi-même que l'homme dont on m'avoit fait si peur, étant un animal si excellent de lui-même, plus il étoit élevé, plus il devoit être merveilleux; après les premiers complimens, je consentis à la proposition qu'il me fit d'être à lui, tant j'étois simple comme je vous ai dit, sur l'apparence des choses.

Après cette cérémonie, (l'unique de notre mariage,) il me donna la main ou plutôt la patte, car elle étoit velue jusques au bout des

doigts : nous montâmes par un magnifique degré, & nous montâmes tant que nous nous trouvâmes au milieu du rocher de cryſtal, ce même rocher que vous avez traverſé pour venir ici ; de ce rocher je fus conduite à cette Iſle, & ce fut ſous le pavillon où nous ſommes que notre mariage s'accomplit ; j'en fus bien-tôt dégoûtée : car la nation des Génies eſt fort biſarre, cruelle, & mal bâtie ; du reſte ſorciere à toute outrance ; quoique le mien fût auſſi volage naturellement, qu'il étoit naturellement amoureux, il devint ſi conſtant pour moi, que j'en penſai mourir de chagrin ; à cette conſtance ſe joignit une jalouſie démeſurée, mais en même tems d'une eſpece toute nouvelle. Il vouloit qu'on me regardât pour m'admirer : mais il étoit furieux lorſqu'il ſoupçonnoit qu'on avoit

pris du goût pour moi. J'étois un trésor qu'il vouloit garder pour lui seul ; cependant il n'étoit pas content qu'il n'y eût que lui seul qui connût combien le trésor qu'il possédoit étoit rare. Je passai fort tristement plusieurs années avec un animal qui me contraignoit par ses visions, & qui me dégoûtoit par ses empressemens. Harpiane étoit ma seule consolation ; elle me conseilla de bien cacher une aversion dont son Seigneur & le mien pourroit s'appercevoir, tout grossier qu'il étoit, & me dit qu'il falloit plutôt par un redoublement de complaisance, lui laisser croire que j'étois folle de sa personne & de ses agrémens, pour le mieux tromper quand l'occasion s'en présenteroit. Je suivis son conseil, & je m'établis si parfaitement dans la confiance du Génie mon époux, qu'il me réveloit insensiblement

tous ses secrets; entre lesquels il me dit qu'il n'y avoit que trois Génies dans l'Univers qui fussent aussi puissans que lui; qu'ils étoient tous trois ses ennemis, & qu'ils avoient chacun un rouet qu'il falloit mettre entre les mains des trois plus belles Princesses du monde, pour les rendre ses esclaves, & que les ayant en sa puissance d'abord qu'elles auroient assez long-tems filé pour faire une corde qui pût atteindre du sommet de la montagne la plus haute jusqu'à la mer, il auroit gagné son procès; mais que jusqu'alors il couroit risque de perdre ce qui faisoit la force de tous ses enchantemens, quoique ce mystere fût si bien caché, que personne au monde n'en avoit la moindre connoissance. Dès qu'il m'en eut parlé, je le flattai tant, & lui fis tant de caresses, que je fus maitresse d'un

ſecret qu'il avoit ſi bien caché juſqu'alors. Il fit ſortir du petit doigt d'un de ſes pieds un ongle effroyacle qu'il ſavoit cacher quand il vouloit comme font les lions, & me dit que, tant que cet ongle ne ſeroit pas ſeparé de ſon corps, il ſeroit invincible; & que, quand même on pourroit l'en ſéparer, il ſauroit l'y rejoindre, à moins qu'on n'avalât la partie ſéparée juſqu'à cet ongle, avant qu'il y pût mettre ordre : il me dit de plus (car il étoit en train de tout dire, tant il fut charmé de mes careſſes) il me dit donc qu'il avoit l'art de ſe rendre ſi néceſſaire que ceux chez qui il s'inſinuoit, ne pouvoient ſe paſſer de ſes ſervices, que par ce moyen il s'étoit emparé de deux des rouets dont il étoit queſtion, mais que ce n'étoit rien faire à moins que de ſe mettre en poſſeſſion du troiſieme qui étoit le plus

difficile de tous à conquérir. Je lui marquai tant de reconnoiſſance après cette découverte, qu'il ne ſavoit quelle fête me faire; mais voyant que l'air ſe troubloit, & que les vents commençoient à ſiffler, il me fit tranſporter avec lui tout au haut de la roche de cryſtal, pour me donner le divertiſſement de quelque naufrage qu'il jugea que l'orage prochain devoit cauſer. Il me dit que c'étoit de ce poſte élevé qu'il m'avoit vue la premiere fois, & qu'il m'avoit fait enlever du bord de la mer; & me mit en main une lunette d'approche qui n'étoit gueres plus longue que le doigt, & cependant elle étoit ſi merveilleuſe, qu'on voyoit à cinquante lieues les moindres objets comme s'ils étoient préſens. Dès que j'y mis l'œil, je vis un Navire en pleine mer, dont tout l'équipage paroiſſoit effrayé de

la tempête qui le menaçoit, à la réſerve d'un ſeul homme; le viſage de cet homme étoit auſſi beau que celui de mon petit Pelerin, & ſa taille preſque auſſi avantageuſe que celle de mon grand benêt de Génie. L'orage devint tout-à-coup ſi violent, que le vaiſſeau fut englouti par les flots conjurés avec les vents, ſans qu'un ſeul homme s'en ſauvât, excepté celui que j'avois remarqué, qui par des efforts incroyables diſputoit ſa vie contre la fureur des vagues ennemies. J'en ſentis je ne ſais quelle compaſſion qui me mit toute hors de moi; le Génie crut que c'étoit l'excès du divertiſſement que j'avois eu qui me tranſportoit, & m'en ſut bon gré; il me dit que je n'avois encore rien vu, & qu'il m'alloit bien autrement réjouir; cela dit, il me fit mettre auprès de lui dans une roulette qui parut

tout-à-coup. Ce ne fut pas sans inquiétude que je vis ébranler cette machine pour se précipiter avec nous d'un lieu que je crus le plus élevé de la terre, dans un abîme que je n'osois regarder. Je n'eus pas le tems d'y faire de longues réflexions; car dans un instant je me trouvai dans la galerie de crystal, où nous entrâmes par l'endroit qu'il m'y avoit jetée la premiere fois. De cette galerie on voyoit distinctement tout ce qui se passoit jusques à la surface de la mer lorsqu'elle n'étoit point agitée, mais il me fut impossible d'y rien démêler alors; quelque tems après on nous vint dire que cette tempête n'avoit rien produit qu'un Vaisseau de transport avec dix ou douze Matelots, quelques vivres en fond de cal, avec un beau cheval. Le Génie mon époux ayant vu ces misérables, dit que ce n'é-

toit pas la peine de ranimer des coquins comme cela, me demanda pardon d'un ſpectacle ſi chétif, & pour m'en dédommager me fit voir en détail ce que je n'avois vu qu'en gros la premiere fois. C'étoit ce qu'il falloit à ma curioſité naturelle, & je pris un plaiſir extrême à lire les hiſtoires, après avoir examiné les portraits & les différens habits de ceux dont on avoit renfermé les dépouilles dans ces armoires. Le Génie, charmé de l'attention avec laquelle j'examinois toutes ces choſes, eût voulu multiplier ſes tréſors & ſes raretés pour mon amuſement; car, quoiqu'il fût jaloux à toute outrance: il n'étoit point contraignant; au contraire c'étoit le Génie du monde le plus commode dans tout ce qui n'intéreſſoit point ſa tendreſſe.

Il m'avoit laiſſé la fidèle Har-

piane pour expliquer les faits qui pourroient en avoir besoin, & j'étois bien aise de prolonger la revue des armoires & de leur friperie pendant son absence ; c'étoit rarement qu'il me quittoit de vue, & ce n'étoit que pour me préparer quelque divertissement de galanterie qui me surprenoit quelquefois, mais qui ne me plaisoit jamais.

Je mourois d'envie que la mer nous envoyât mort ou vif ce malheureux, qui seul étoit sauvé du naufrage pour quelques momens, & j'avois un desir extrême de voir de près un homme qui m'avoit paru si charmant de loin ; car je vous ai dit à quel point je suis curieuse : mais c'étoit inutilement que je levois à chaque instant la vue vers la surface des ondes ; le calme qui les avoit applanies, ne m'y laissa rien voir, & ceux qui

parcouroient par-tout à la ronde les abîmes où nous étions, n'y trouverent rien que les misérables débris du Vaisseau qui venoit de périr.

La fête que le Génie me donna dans ces lieux, nous y retint toute la nuit. Le lendemain il me donna le divertissement d'une pêche aux Dauphins, sur les bords de l'Isle de crystal : rien n'étoit plus agréable à voir que cette pêche.

On embarqua dans la Chaloupe dorée le plus excellent concert de voix & d'instrumens qui soit peut-être dans l'Univers; dès que tout cela fut en pleine mer, ce concert harmonieux se fit entendre; les dauphins, qui sont les poissons du monde les plus curieux, s'assemblerent de toutes parts autour de la brillante Chaloupe, pour la considérer de près, & comme ils ont encore plus de

goût pour la musique que pour les objets d'éclat, ils suivoient le concert dans un merveilleux silence, sans s'appercevoir, tant ils étoient attentifs, que la Chaloupe les conduisoit insensiblement dans une vaste enceinte de filets qu'on avoit tendus le long du rivage.

Cependant l'aventure ne leur fut pas extrêmement fatale, puisqu'il n'en coûta que la liberté aux plus beaux, que le Génie faisoit mettre dans de superbes réservoirs, dans lesquels il se plaisoit à faire élever ces illustres poissons.

Au troisieme voyage que fit la Chaloupe, un des pecheurs nous vint dire, qu'il croyoit qu'on avoit pris le roi des dauphins (de la pesanteur dont ils sentoient les filets, & de l'agréable variété dont ses écailles brilloient au travers des flots:) mais quelle fut ma surprise, quand au lieu de ce magnifique

poiſſon, je vis tirer du milieu des filets ce même homme que j'avois vu dans le Navire avant la tempête, & que j'avois vu nager ſi long-tems après! Les armes dont il étoit encore couvert, étoient émaillées d'or, d'azur, & d'un nombre infini de pierreries de différentes couleurs.

Le Génie mon époux, qui ne ſavoit ce que c'étoit que la généroſité, commanda d'abord aux pêcheurs de le dépouiller de ſes belles armes & de le rejetter dans la mer. Je cherchai par-tout des yeux ma confidente Harpiane, pour la conjurer de détourner l'exécution de cet ordre par le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit du Génie: mais je ne la vis point; & comme j'allois en parler moi-même, on nous avertit que cet homme avoit encore quelques reſtes de vie, & le Génie qui vouloit apprendre ſon

hiſtoire pour la faire écrire ſur l'armoire, dans laquelle on mettroit ſon équipage, ordonna de le ſecourir: c'étoit me donner la vie que de lui ſauver la ſienne, tant la pitié m'intéreſſoit pour lui. Le ſecours qu'on lui donna fut ſi prompt, qu'il ouvrit les yeux, reprit ſes eſprits, & fut debout en moins d'une heure.

Il parut ſurpris de la figure du Génie: mais il n'en parut point effrayé; il comprit d'abord que tout ce qu'il voyoit dans ces lieux enchantés étoit au pouvoir de cette figure Il tourna les yeux ſur moi: mais il ne les y tint qu'un moment, jugeant bien que nous étions l'un & l'autre en la puiſſance de celui qui nous éclairoit de ſi près; je ne ſais comment il ſe trouva de ce regard: mais je m'en trouvai tout-à-fait gâtée; il fit un compliment à mon époux ſur le ſecours qu'il en avoit

avoit reçu, qui ſans avoir rien de bas ou de ſervile, étoit plein de reconnoiſſance & d'inſinuation. Il en parut tout radouci; pour moi j'y trouvai tant d'eſprit, que j'en penſai tomber à la renverſe. Après cela, ſans attendre qu'on l'interrogeât, il nous dit que le deſir de s'éprouver dans une aventure fameuſe, que perſonne n'ignoroit, l'avoit obligé de s'embarquer au Port de Floriſpahan, pour ſe rendre auprès de Mouſſeline-la-Sérieuſe, moins pour ſes beaux yeux, que pour la gloire que cette aventure offroit au milieu de tant de périls; que le quatrieme jour de ſa navigation, une tempête effroyable avoit fait périr ſon Navire avec tous ſes gens, ſans pouvoir s'imaginer de quelle maniere les flots l'avoient mis aſſez près de ces rives hoſpitalieres pour y pouvoir être ſecouru; qu'au reſte il n'au-

roit aucun regret d'avoir fait naufrage, puiſque ce petit malheur l'avoit jeté dans les Etats du Prince le plus magnifique & le mieux fait de l'Univers, ſi ce n'étoit qu'il y voyoit une femme (qui étoit la choſe du monde pour laquelle il avoit le plus d'averſion). Ce diſcours & ſes manieres ne pouvoient manquer de plaire à mon Génie, qui étoit l'animal du monde le plus avide de louanges, & le plus ſuſceptible de jalouſie; & dès ce moment il prit tant de goût à ſa converſation, qu'il ne pouvoit plus ſe paſſer de lui. Il affectoit de m'éviter par-tout, & bien loin de me regarder, lorſque le Génie, qui ne me quittoit que rarement, le faiſoit venir où j'étois, il me tournoit toujours le dos, ſans jamais m'adreſſer la parole. Cela me mettoit au déſeſpoir; car plus je m'étois imaginée par toutes ces im-

politesses, qu'il me haïssoit, plus je voulois lui plaire. Le Génie mouroit de rire, voyant la contrainte où ma présence le mettoit; il lui faisoit même la guerre de son aversion pour un sexe qui faisoit tout le bonheur des hommes, & se tuoit de lui dire que, s'il vouloit seulement me regarder un moment entre deux yeux, il étoit persuadé que son aversion s'apprivoiseroit. Il n'en falloit pas davantage pour le faire sortir des lieux où j'étois, comme si on lui eût proposé quelque chose d'horrible. A la fin on l'importuna tant qu'il voulut bien me regarder, à la charge qu'on ne lui en parleroit plus. Je faisois des façons aussi de mon côté, tant pour marquer un véritable dépit à l'étranger, que pour me parer d'une feinte délicatesse en présence de mon époux; si bien qu'il fut obligé de se met-

tre derriere moi pour me tenir la tête à deux mains, de peur que je n'évitasse les regards de son nouveau Favori. O que j'y aurois perdu, si je les avois évités! car tandis que ce baudet de Génie se tourmentoit le corps & l'âme pour faire lorgner sa femme, les yeux du charmant étranger faisoient leur devoir, ils m'apprirent qu'on mouroit d'amour pour moi, & que toutes ces marques d'aversion n'étoient qu'un jeu joué. Cette prémiere scene finie, celui qui l'avoit imaginée triomphoit, & demandoit à l'étranger comment il s'en trouvoit? Si mal, dit-il, que si cela m'arrivoit plus souvent j'en deviendrois fou, & peut-être même que mes emportemens n'épargneroient pas la Déesse votre épouse dans ces premiers transports. Je crus entendre ces menaces, & dès ce moment je me

ſentis un deſir violent de me voir la proie des emportemens dont on m'avoit menacée, & tout cela par curioſité. Cependant le Génie fort étonné que l'inſenſibilité de ſon cœur, au-lieu de céder à cette épreuve, n'eût fait que ſe changer en fureur, lui dit qu'il n'en vouloit pas avoir le démenti, qu'il étoit réſolu de lui faire voir qu'une femme faite comme j'étois, n'étoit pas une créature contre laquelle il fût permis de ſe gendarmer; & que, puiſque les charmes de mon viſage n'y avoient rien fait, il falloit que ceux de ma perſonne depuis les pieds juſqu'à la tête en vinſſent à bout. Jugez, Seigneur, ſi l'extravagance d'un jaloux peut aller plus loin. Notre charmant Hôte fit ſemblant de changer de couleur à cette propoſition, & ne manqua pas de demander ſon congé, plutôt que de

ſe voir expoſé chaque jour à des complaiſances dont il ſe connoiſſoit incapable; le ſot Génie, dans le deſſein de le tromper, l'aſſura qu'on le laiſſeroit en repos, & qu'il ne ſeroit plus queſtion de moi ni de mes appas, puiſque ſa prétention lui donnoit tant d'horreur pour une choſe dont il n'auroit prié que lui ſeul dans l'Univers. Mais tout cela, comme j'ai dit, n'étoit que pour le tromper plus finement, & voici comme il s'y prit.

Il fit faire une armoire de cryſtal ſemblable à celle que vous voyez; il la plaça dans le magaſin des naufrages parmi les autres, après l'avoir couverte d'un rideau de taffetas verd en broderie d'or; cela fait il me communiqua ſon deſſein, qui étoit de m'y renfermer toute nue; de maniere pourtant qu'il n'y eût que lui ſeul qui

pût l'ouvrir de peur d'accident. Je mourois d'envie de communiquer ce beau projet à l'étranger : mais jamais je n'en pus venir à bout, toujours obsédée comme j'étois par mon éternel Génie : mais comme l'étranger avoit plus d'esprit & de pénétration que tous les étrangers du monde, je ne doute pas qu'il n'eût deviné quelque chose de ce qu'on avoit prémédité pour le surprendre ; & vous l'allez voir.

Tout étant disposé pour cette nouvelle scene, le Génie s'avisa (pour l'amener plus naturellement) de demander à son illustre Hôte, s'il n'avoit point fait provision d'armes pour son expédition, selon l'usage des autres aventuriers ; l'autre lui dit qu'il se souvenoit bien qu'il étoit armé le jour de son naufrage ; mais qu'il ne savoit ce que ses armes étoient de-

venues, à la reſerve de ſon épée, qu'on avoit eu la bonté de lui laiſſer. Eh bien, dit le Génie, je vous ferai demain voir le ſeul endroit que vous n'ayez pas encore vu depuis que vous êtes ici, peut-être aurez-vous des nouvelles de vos armes dans ce lieu, du moins y verrez-vous quelque choſe d'aſſez digne de votre attention; je vous y laiſſerai ſeul, de peur que ma préſence ne vous obligeât à précipiter l'examen de pluſieurs raretés qu'il eſt bon de viſiter à loiſir; car je gage que vous n'avez jamais rien vu de plus curieux que ce que renferment les armoires de ceux dont vous verrez les portraits & les noms au dehors. Et moi, dit l'étranger, je gage que de tous ces noms il n'y en a pas un qui ſoit ſi curieux que le mien; & qu'a-t-il, dit mon Génie, pour être ſi curieux? La grâce de la nou-

veauté, répondit-il, puiſque je m'appelle *Facardin*, & qu'il n'y a pas un autre nom de cette eſpece dans l'Univers. Oh! pour celui-là, je vous l'accorde, dit le Génie, mais mon ami Facardin, puiſque Facardin y a, vous tomberez d'accord du reſte.

Le lendemain mon jaloux m'enferma lui-même dans l'armoire de cryſtal, dans l'état où je vous ai dit, après m'avoir bien exagéré la ſurpriſe où ſeroit l'étranger & le plaiſir que j'aurois de voir ſon étonnement. Mais je fus au déſeſpoir de voir que cette armoire étoit inutilement tranſparente, puiſqu'elle ne ſe pouvoit ouvrir, ni par dedans, ni par dehors, le rideau fut tiré par-deſſus, & le Génie ſe preſſa de faire conduire ſon Hôte dans la ſalle où j'étois renfermée, après en être fidelement ſorti lui-même ſelon ſa promeſſe.

Le cœur me battoit d'impatience, malgré la douleur où j'étois de me voir renfermée sans ressource, principalement quand je songeois que le beau Facardin pourroit bien oublier mon armoire, en examinant les autres, ou ne se pas aviser de tirer le rideau qui la cachoit : mais je ne fus pas trop longt-tems dans cette inquiétude; il y vint tout d'abord, & pour ne pas perdre le tems que mon animal s'imagina qu'il donnoit à la visite du reste, il tira mon rideau, & parut si charmé de la maniere dont on m'exposoit à ses yeux, qu'après quelques légers efforts pour me délivrer plus paisiblement, il mit cette prison fragile en mille morceaux de deux coups d'épée.

Comme il ne prétendoit pas m'avoir rendu ce service en vain, & que j'avois le cœur rempli d'une

honnête reconnoiſſance ; toute ſa curioſité ſe borna à la viſite des merveilles dont on avoit à toute force voulu lui donner la connoiſſance ; & la mienne en fut ſi ſatiſfaite, que je crus que le mérite de tous les Pélerins & de tous les Génies de la terre, étoit renfermé dans le ſeul Facardin qui fût au monde. Nous convînmes des rôles que nous devions jouer pour rendre raiſon de la ruine de mon armoire, & pour la conduite que nous devions tenir enſuite : mais cette derniere précaution fut bien inutile, comme vous allez voir. Le charmant étranger tira ſes belles armes de l'endroit où je lui dis qu'elles étoient, & s'en étant couvert, je crus voir le Dieu Mars qui ſortant de chez la belle Vénus, emportoit tous les charmes de ſon fils ; il étoit preſque auſſi grand que le Génie, comme je vous ai

dit, mais cette taille avantageuſe ne gâtoit rien dans une figure toute gracieuſe. Il ſortit de la ſalle des armoires l'épée à la main; le Génie qui revenoit fut ſurpris de le voir tout armé : mais il le fut encore plus, lorſque ſe plaignant à lui de la ſupercherie qu'on lui avoit faite, il lui dit qu'après avoir tiré le rideau verd, il avoit été tellement indigné de voir une ſtatue de femme ſans habits, que dans les premiers mouvemens de ſa colere il avoit mis ſa niche en piéces, & qu'il croyoit même cette ſtatue fort endommagée du coup d'épée qu'il venoit de lui donner. Il n'en fallut pas davantage pour allarmer mon amoureux Génie, qui, ſans lui répondre, courut à mon ſecours. J'étois toute plate à terre, où je faiſois ſemblant d'être évanouie lorſqu'il arriva : mais voyant que je n'avois aucune

blessure, ses allarmes cesserent; & lorsque j'eus la bonté de revenir de mon évanouïssement, il se tenoit les côtés de rire, au récit que je lui fis de la fureur où s'étoit mis l'étranger, & de l'horrible frayeur où m'avoit mis un emportement si brutal; il ne fut pourtant pas content de ce qu'il ne s'étoit pas donné le tems d'examiner tous les charmes dont j'étois pourvue avant que de casser mon armoire; car la grande folie de mon époux étoit que tout le monde connût le prix d'un trésor dont lui seul étoit en possession, & je connus à sa mine qu'il étoit résolu de nous remettre ensemble par quelque nouveau stratagême: mais la fortune en disposa tout autrement: le charmant Facardin ne se trouva plus depuis ce jour ni dans l'Isle où nous sommes, ni dans le rocher de crystal, quoiqu'on les parcourût un mois

duran,tl'un & l'autre pour le chercher.

J'en tombai dans un chagrin ſi violent, que je n'en étois pas connoiſſable ; le mérite de celui dont je regrettois l'abſence étoit bien capable de produire cet effet ; cependant la curioſité me parut y avoir encore plus de part, & je ne pouvois me conſoler de n'avoir pu ſatisfaire l'envie que j'avois de ſavoir ſi cet étranger ſeroit auſſi charmant dans une ſeconde entrevue, qu'il m'avoit paru dans la premiere. Comme la complaiſance de mon Génie ne s'épuiſoit point pour moi, l'ennui dont j'étois lui fit de la peine ; il ſe mit donc en tête qu'il falloit changer d'air pour me remettre, & voyager pour me divertir ; je fus charmée du projet : mais je ne fus pas contente des précautions qu'il prit pour l'exécuter ; car il fit faire une

armoire de cryſtal ſemblable à la premiere, & c'eſt juſtement celle que vous voyez ; il m'y renferma toute habillée, me chargea ſur ſon dos, & commença ſes voyages par le fond de la mer : nous en ſortions pour nous repoſer & pour nous rafraîchir dans les endroits les plus délicieux de ſon rivage. Il ne manquoit pas de me tirer de mon étui dans ces occaſions, & de s'endormir la tête ſur mes genoux d'un ſommeil ſi profond, que j'avois toutes les peines du monde à le reveiller, quand il étoit queſtion de partir. J'avois eſpéré que pendant mes voyages la fortune pourroit me donner des nouvelles de l'excellent Facardin: mais comme rien ne l'offroit à mon impatience, & que j'étois outrée de ſervir partout de chevet à ce mâtin de Génie qui ne faiſoit que ronfler ; ma curioſité naturelle

vint à mon ſecours ; elle me demanda commént je pourrois faire pour tromper un jaloux qui me portoit ſur ſon dos bien empaquetée, quand il ne dormoit pas, & qui ne dormoit jamais que ſur moi. Je lui répondis qu'il falloit voir; pour cet effet je m'exerçai d'abord à me tirer de deſſous lui ſans l'éveiller, & voyant qu'il n'y avoit rien de plus facile, & que je me promenois des heures entieres ſans qu'il ſongeât à remuer de l'endroit où je poſois ſa vilaine tête; je fis l'autre épreuve à la premiere occaſion qui s'en préſenta; je trouvai cela ſi plaiſant, tant pour la rareté du fait que pour la vengeance, que ma curioſité toujours fertile en nouvelles idées, me perſuada de ne point ceſſer que je n'euſſe porté ces innocentes épreuves juſqu'à la centieme infidélité; m'aſſurant que je me

divertirois extrêmement aux différentes excuſes, & aux indignes frayeurs de tous ceux que la préſence du Génie épouvanteroit. J'avois ſur moi ce clavier que vous voyez ſi chargé de bagues, & ce ſont celles des perſonnes qui m'ont aſſiſtée dans mes infidélités, & dont aucun ne s'y eſt porté que de la plus mauvaiſe grâce du monde; mais ſur-tout les deux derniers, qui me parurent les coquins les plus lâches, & les plus effrayés qui fuſſent dans l'Univers.

Comment dites-vous cela, Trébizonde mon ami? dit le Sultan en l'interrompant; Seigneur, pourſuivit l'autre, je diſois que la vertueuſe Cryſtalline ayant mené ſes aventures juſqu'à la quatre-vingt-dix-huitieme, me conta que les deux qui fournirent les deux dernieres bagues, étoient des miſérables qui mouroient de peur; elle

en a menti, dit le Sultan: mais pourſuivez votre hiſtoire, nous en parlerons une autre fois.

Le Prince de Trébizonde, pour obéir à ſon Souverain, dit que la Nymphe du rocher pourſuivit ainſi:

Mon clavier ayant le nombre accompli de bagues que j'avois réſolu d'y mettre, je m'ennuyai de tromper un jaloux ſi ſtupide, & je réſolus de donner quelqu'autre amuſement à ma curioſité: mais la fortune qui m'avoit favoriſée juſqu'alors, me tourna le dos lorſque j'y ſongeois le moins.

Nous étions de retour depuis quatre mois & quelques minutes; je ne fus pas fâchée de me voir dans une priſon moins étroite que celle que j'avois eue pendant mes voyages. Le rocher d'argent, le pavillon où nous ſommes, & le Palais des naufrages, étoient des lieux

qui dans leur variété m'offroient par-tout des agrémens ſinguliers: mais de toutes ces habitations, la ſalle des armoires étoit celle que le ſouvenir du merveilleux Facardin me rendoit la plus agréable. Je m'y étois un jour renfermée avec Harpiane pour en parler: cette fille ne l'avoit jamais vu: mais comme elle étoit dans mes intérêts, elle mouroit d'impatience de le voir, aux merveilles que je lui contois, & de ſa taille, & de la gentilleſſe de ſon procédé.

Nous ne ſavions comment faire pour en avoir des nouvelles; car quelque eſprit qu'elle eût, & quelques expédiens que me fournît ma curioſité, nous ne pûmes jamais en venir à bout, environnées comme nous étions de la mer.

Si vous aviez une épée, me diſoit-elle, je vous l'irois chercher

moi-même ; & pourquoi faut-il une épée ? lui dis-je. C'eſt, me répondit-elle, que la chaloupe dorée eſt le ſeul bâtiment qui ſoit en ces lieux, & que cette chaloupe eſt immobile, excepté lorſque le Génie la touche lui-même, ou lorſqu'on y peut entrer l'épée à la main ; comme nous n'avions ni l'un ni l'autre de ces moyens, nous n'y ſongeâmes plus.

Je ne ſais ce que j'avois prétendu faire des bagues dont j'avois fait un ſi beau recueil : mais je les avois toujours ſur moi ſans avoir jamais ſongé à les examiner. Cette malheureuſe curioſité me prit un jour, & le Génie me ſurprit au milieu de cette occupation.

J'en fus toute troublée ; cet embarras lui fut ſuſpect, il fut étonné de ce grand nombre de bagues, & me demanda où je les avois priſes. Comme je le vis tout changé

en me faiſant cette queſtion, je vis bien que c'étoit la jalouſie en propre perſonne qui m'interrogeoit par ſa bouche, & comme il n'y a pas au monde de bête ſi vilaine & ſi terrible en même tems, qu'un jaloux quand il interroge, je me jetai toute plate à ſes genoux, pour lui demander pardon d'un crime que je n'avois pas commis, afin de cacher celui dont j'étois coupable; je lui dis donc que j'avois volé ces bagues dans les armoires des noyés. Ce fut ce qui redoubla ſes ſoupçons; car il avoit lui-même recueilli toutes ces bagues qu'il avoit renfermées ailleurs, & le nombre de ces bagues ne montoit pas à plus de quinze ou vingt, au-lieu qu'il en trouva cent bien comptées au clavier qu'il m'arracha. Il les examina toutes l'une après l'autre, ſans trouver celle qu'il ſembloit chercher,

& voyant que je ne savois plus c que je disois pour m'excuser après ce premier mensonge; il devina si bien toutes les circonstances de mes transgressions, qu'il prononça ma sentence sur le champ ; il me condamna donc à être brûlée toute vive au bout d'un an, si je ne trouvois avant ce terme quelque Aventurier qui pût dans une seule nuit retirer de mon clavier toutes les bagues que j'y avois mises pendant l'année de nos voyages ; que tous les efforts humains ne les en pouvoient faire sortir que l'une après l'autre, & que ce n'étoit que la maniere dont je les avois acquises, qui pût les ébranler de l'endroit où l'on prendroit soin de les attacher avant ces épreuves.

Voilà l'Arrêt du Monstre, ses Ministres furent chargés de l'exécution ; il disparut depuis ce jour pour je ne sais quelle expédition

dont il ne me souvient plus ; & depuis ce jour, la plupart de ceux que la chaloupe dorée a conduits ici, ont lâchement refusé de tenter une aventure où par un léger service, il est question de me sauver la vie. J'avois toujours espéré que parmi ceux dont Harpiane alloit partout implorer le secours, l'invincible Facardin pourroit se trouver, persuadée qu'il mettroit à fin cette aventure : mais c'est inutilement que je m'en suis flattée, la fortune le refuse à tous mes vœux ; elle ne m'a jusqu'à ce jour présenté que des malheureux qui ont mieux aimé choisir l'habillement & l'occupation où vous les avez vus pour le reste de leur vie, que de regarder seulement l'aventure dont il est question, après m'avoir vue sortir du bain. On vous a sans doute instruit du reste des conditions, & de tout ce qui peut y

avoir quelque rapport; le tems presse, vous savez en quoi consiste cette aventure; il ne reste plus qu'à voir ce que le cœur vous en dit, afin de faire mettre la pendule sur la minute que vous vous mettrez au lit; douze heures qu'on vous donne sont autant qu'il en faut, pour me sauver la vie, à un homme fait comme vous. Tel fut le récit des aventures de la modeste Crystalline: telle fut la proposition qu'elle me fit en finissant son histoire; & voici ma réponse mot pour mot: J'ai juré de faire mon possible pour vous délivrer, ou pour vous secourir: mais je n'ai pas juré de faire l'amour, au-lieu de faire la guerre; il me seroit aussi facile, sans vanité, de mettre fin à l'aventure, de la maniere qu'on propose, que par la voie des armes: mais comme la gloire m'invite à l'une, & que votre personne,

ſonne, toute merveilleuſe que vous la croyez, ne m'invite point du tout à l'autre; je vais me frayer un paſſage, les armes à la main, au travers de votre Ecorcheur, de votre Horloger, de votre Serrurier, & de vos femmes Mores, de votre entremetteuſe Harpiane, de ſon autre compagne, & finalement au travers de toute la canaille qui file dans ces lieux. Voyez donc le parti qu'il vous plaira de prendre : ſi c'eſt celui de me ſuivre, je vous garantirai du ſupplice qu'on vous prépare, au péril de ma vie; ſi c'eſt, au contraire, celui de reſter ici, pour me trahir, je vous déclare que vous ſerez la première à qui je couperai la tête, ſi l'on m'attaque. La Dame couchée parut plus morte que vive à cette menace; elle ſauta de ſon lit à terre, m'embraſſa les genoux, & me dit qu'elle ne demandoit pas mieux

que de me ſuivre par tout le monde: mais elle me conjura d'écouter l'avis qu'elle avoit à me donner pour faciliter mon entrepriſe. A ces mots elle prit une robe-de-chambre, ſe remit au lit, & me dit qu'elle alloit ſonner trois fois, à trois différentes repriſes; qu'à la première, celui qui régloit la pendule, ne manqueroit pas de venir pour la mettre ſur l'heure où devoit commencer l'épreuve; que, la ſeconde fois qu'elle ſonneroit, le Serrurier viendroit voir combien on avoit ôté de bagues du clavier; qu'à la troiſième je verrois accourir le Sacrificateur à la grande barbe, pour me délivrer, ſi je m'en étois rendu digne par l'accompliſſement des épreuves, ou pour me livrer entre les mains de ſes Miniſtres, en attendant qu'il m'écorchât, au cas que j'euſſe entrepris l'Aventure ſans l'achever; que ces trois per-

sonnages étoient les principaux, les plus dangereux, les plus cruels de tous ceux que le Génie son époux avoit laissés pour la garder & pour exécuter ses ordres ; que les ayant attirés dans l'endroit où nous étions, l'un après l'autre, comme elle venoit de dire, j'en disposerois à ma volonté : cependant, poursuivit-elle, comme vous avez suffisamment éprouvé que le clavier enchanté ne se peut ouvrir par la force, peut-être pourriez-vous douter qu'on en pût venir à bout par les voies de la douceur ; c'est pourquoi votre curiosité peut se satisfaire sur ce point avant que d'en venir à l'autre extrémité. Sonnez, sonnez, Madame Crystalline, lui dis-je : je ne suis pas né si curieux que vous.

O que c'étoit bien parler ! dit le Sultan, je crois que j'aurois fait tout comme vous ; car plus les

femmes sont curieuses, plus il leur faut faire voir qu'on est exempt de cette foiblesse : mais poursuivez ; car ce récit me paroit si divertissant, que je passerois ma vie à vous écouter. Vous étiez donc en robe-de-chambre, en bonnet de nuit, en mules, & l'épée à la main au chevet de la Nymphe de crystal, quand vous lui dites de sonner ; car vous voyez que je me souviens de tout: eh bien, après? Après, dit le Prince de Trébizonde, je me levai dans l'équipage que votre prudente Altesse vient de dire, & m'étant posté justement auprès de la porte du pavillon, de maniere que ces Messieurs ne pouvoient me voir qu'ils ne fussent entrés, la Dame curieuse sonna, l'homme à la pendule ne manqua pas d'entrer, & je ne manquai pas de lui couper la tête ; j'en fis autant au Serrurier ; & comme je faisois signe à la Nym-

phe de ſonner le Sacrificateur, elle leva la main droite, & me parlant des doigts de cette même main, elle me dit que les deux Officiers que je venois d'expédier, devoient ſelon les fonctions de leurs charges, entrer l'un après l'autre en peu de tems, l'un pour régler l'heure, l'autre pour compter les bagues qui ſortiroient du clavier, & qu'ils avoient le privilége de reſter dans le pavillon depuis le commencement de l'épreuve jusqu'à la fin : mais que c'étoit une moquerie de ſonner le troiſième ſi-tôt, puiſqu'il n'y avoit point d'apparence qu'il pût croire qu'on eût mis fin à l'Aventure en ſi peu de tems, & encore moins, qu'on ſe preſsât de le faire venir, ne l'ayant pas achevée; qu'elle me conſeilloit donc d'attendre encore trois ou quatre heures, pendant leſquelles nous aurions tout

le tems qu'il nous faudroit pour faire une ouverture au derriere du pavillon, par laquelle il nous feroit moins difficile de nous sauver pendant l'obscurité de la nuit, que par la porte toujours environnée d'une infinité de gens armés. Après ce discours elle baissa la main dont elle venoit de m'entretenir.

Comme je tenois mon épée de la main droite, je lui fis réponse de la gauche, (car je parle aussi facilement de l'une que de l'autre) je lui répondis donc, que Facardin de Trébizonde n'avoit pas coutume de sortir par la porte de derriere pour éviter le péril; que je n'avois que faire de son ouverture pour me tirer d'affaire; & que si elle n'avoit la bonté de sonner tout à-l'heure pour faire venir son bourreau de Pontife, j'étois résolu de l'aller chercher pour l'envoyer après ses deux compagnons.

Je n'eus pas plutôt cessé de parler, c'est-à-dire de remuer les doigts, que les siens reprirent la parole, pour me dire que, puisque telle étoit ma résolution, elle me conjuroit au moins de prendre un de ces rouets, & de le mettre à mon bras gauche pour me servir de bouclier, d'autant que les Satellites qui s'opposeroient à mon passage, avoient tant de vénération pour ces machines, qu'ils perdroient plutôt la vie que de se hasarder à les briser, tant elles étoient précieuses au Génie leur souverain Maître. Ce conseil ne me déplut pas tant que les deux premiers; & dès que je me fus saisi du premier rouet, la vertueuse Crystalline sauta du lit à terre, prit l'autre, & me conseilla de sortir, au-lieu d'attendre l'ennemi, parce que nous pourrions le prendre au dépourvu, ne son-

geant à rien moins qu'à cette téméraire ſortie.

Elle n'en fut pas dédite ; nous ſortîmes à l'improviſte du pavillon de Darius ; l'étonnement des gens armées qui l'environnoient fut tel, que j'en tuai cinq ou ſix avant qu'ils euſſent le tems de ſe reconnoître ; le reſte ſe mit en fuite avec des hurlemens épouvantables : je les pourſuivis un peu trop chaudement ; car le Sacrificateur que j'avois laiſſé derriere, tandis que je le cherchois en avant, quitta l'Autel qu'il m'avoit fait préparer, & me ſuivit avec une douzaine de ſes Miniſtres, qui portoient chacun une groſſe chaîne pour m'enchaîner. Cryſtalline m'en avertit par un grand cri, qui me fit retourner ; on n'oſoit approcher d'elle à cauſe qu'elle ſe couvroit du repectable rouet, & que par-deſſus cette protection elle

filoit, lorſqu'elle étoit trop preſſée; ce que les plus déterminés de nos ennemis n'oſoient regarder ſans ſe proſterner le viſage contre terre; ce fut dans une de ces humiliations que je coupai la tête au maudit Grand-Pretre, ſans reſpecter ni ſa longue barbe ni ſon caractere. Après cet exploit le reſte fut plutôt une déroute qu'un combat; je tuai tout ce que je pus joindre ſans m'amuſer à faire des priſonniers; & traverſant le rocher de cryſtal ſans le moindre obſtacle, je fis entrer l'épouſe du Génie dans la chaloupe dorée; je m'y mis après elle, & dès que j'y fus, la chaloupe ſe mit à voguer comme une folle ſans nous demander où nous voulions aller. Je ne celerai point à votre hauteſſe, que ma joie fut ſi grande d'avoir mis fin à cette Aventure, que je ne me ſouvins de mes armes, que

lorsque nous fûmes en pleine Mer. Ce m'étoit une espece de reproche de les laisser dans ce lieu par une retraite précipitée & ne voulant pas que le Génie, à son retour, les érigeât en Trophée, je voulus faire retourner la chaloupe d'où nous étions partis : mais la chaloupe n'en voulut rien faire; & malgré tous mes efforts nous abordâmes à un rivage où nous trouvâmes bonne compagnie, comme vous verrez dans la suite de ce récit.

Je vous ai dit le désespoir où j'avois été de ne pouvoir retourner au rocher de crystal pour y reprendre mes armes ; ce fut toute autre chose, lorsque je vis que la chaloupe voguoit tout droit à ce rivage; il étoit bordé d'un nombre infini de peuple ; des gens à cheval superbement armés s'y promenoient, & je voyois en éloigne-

ment des tentes & des pavillons tendus au milieu d'une prairie bordée tout au tour de grands arbres dont le feuillage sembloit y former une ombre délicieuse.

Ce peuple & ces Chevaliers, surpris du spectacle que nous leur offrions, étoient accourus jusques au bord de la Mer, d'où nous contemplant avec des lunettes d'approche, ils marquoient leur étonnement à mesure que nous approchions du rivage; j'étois tellement outré de me voir contraint de débarquer au milieu de cette assemblée, avec une Demoiselle presque en chemise, moi l'épée à la main en robe de chambre, en mules, & n'ayant pour tout équipage dans notre vaisseau que deux rouets à filer, que je fus tenté de me jeter de cette maudite chaloupe au beau milieu de la Mer, pour ne pas aborder en cet

état. Il fallut pourtant aborder; j'étois dans une confusion à faire pitié; j'avois la tête baissée, je n'osois lever les yeux, & je ne savois où me cacher: mais la Dame Crystalline n'étoit pas si décontenancée; elle ne fut pas plutôt débarquée avec son rouet, qu'elle se mit à filer, & quoi qu'on ne portât pas le même respect à cette filerie qu'on avoit fait dans l'Isle du Pavillon; tout ce qui nous avoit vu débarquer, ne laissa pas de s'assembler autour d'elle.

Je m'étois attendu qu'on nous recevroit avec des éclats de rire, & force huées de moquerie: mais voyant tout le contraire, je pris courage; je levai les yeux, & je fus surpris de voir que tous les hommes de distinction étoient dans un équipage pour le moins aussi ridicule, & tout aussi bisarre que le mien, quoique ce fût de différentes manieres.

Trois de ceux que j'avois vus à cheval mirent pié à terre pour me recevoir ; & deux de ces trois firent pousser un cri d'étonnement à Crystalline, & bien-tôt après la jeterent dans des éclats de rire à n'en pouvoir plus. Je lui tins compagnie: celui qui m'aborda le premier, me dit civilement, que ce n'étoit rien faire que de ne pas filer moi-même:c'étoit l'homme le plus grand & le mieux fait que j'eusse jamais vu. Il portoit une marmite de cuisine sur la tête au lieu de casque, & une grande broche lui pendoit au côté en guise d'épée; du reste ses armes étoient toutes brillantes d'or, d'azur & de pierreries. Cet habillement & le sérieux dont il me parla, auroient fait rire un criminel sur la roue. Je ne vous demande point, dit-il, d'où vous venez; la chaloupe dorée,

la Princesse que voilà, & vôtre épée teinte encore du sang d'un ennemi redoutable, me font assez connoître qu'il faut que vous soyez un des plus vaillans hommes du monde en guerre comme en amour; je vous en fais mon compliment: mais dans l'Avanture que vous venez tenter, ce n'est pas assez d'être Héros, il faut être plaisant. Ainsi je vous conseille de prendre le rouet des mains de vôtre compagne, & de filer un peu vous-même devant nous. Je ne savois de quelle maniere prendre cette raillerie, lorsque celle qu'il appeloit ma compagne courut à lui les bras ouverts, en lui disant: Ah! mon cher & bien aimé Facardin! la fortune enfin vous rend à toute l'impatience de ma premiere curiosité. Crystaline la curieuse, dit-il, en la repoussant, d'autres tems, d'autres soins; il n'est pas à

présent question de vous : quel climat du monde n'est pas instruit des conditions d'un enchantement que ce redoutable Chevalier vient de rompre, & quelle curiosité dans l'Univers n'en seroit pas satisfaite ?

La bonne Crystalline parut un peu mortifiée de cette réception : mais elle n'en perdit pas courage; elle courut avec le même empressement vers l'autre : mais ce fut avec le même succès ; il ne daigna pas seulement la regarder, & la repoussant encore plus rudement que n'avoit fait le premier, il se tourna vers moi pour me parler ; il étoit plus beau que le jour, & voici comme il s'étoit mis.

Son front étoit ceint d'une lisiere de cuir en forme de diadême, de cette lisiere s'élevoit un nombre infini de plumes flotantes ; il portoit une cuirasse d'acier

luisant, dessous cette cuirasse un tablier de cuir assez crasseux : il tenoit d'une main une alène, de l'autre la forme d'un soulier, & au bout d'une espece de chaîne, composée d'un petit cordon tout poissé, pendoit un chausse-pie tout des plus vulgaires. Dans le tems qu'il ouvroit la bouche pour me parler, le troisième vint me faire la révérence. Je vis bien que ce troisième n'étoit pas de la connoissance de la Nymphe Crystalline ; car sa curiosité n'eut rien à lui dire : cependant sa figure & son habillement étoient assez dignes de la curiosité de tout autre.

Il étoit d'une taille très-médiocre, pour ne pas dire très-petite ; il portoit un casque qui représentoit parfaitement la tête d'un coq, dont la crête lui servoit de cimier ; à chaque bras il avoit une espece de bouclier couvert de plumes,

& croisant ces deux boucliers sur son dos, on eût juré que c'étoient les aîles d'un coq ; sa cuirasse, couverte aussi des mêmes plumes, formoit l'estomac de l'oiseau ; une touffe épaisse de longues plumes retroussées sembloit s'élever de son échine, & chaque jambe étoit armée d'un éperon doré, au-dessus de la cheville du pied;& pour que rien ne manquât à la ressemblance de ce qu'il vouloit représenter, il battit trois fois de ces boucliers déguisés en aîles, & trois fois imita si parfaitement le chant du coq, qu'il n'y a point de poule au monde qui ne s'y fût méprise.

Comme je ne pouvois m'imaginer ce que tout cela vouloit dire, je prévins les questions qu'ils étoient sur le point de me faire, pour les supplier de me dire en quel endroit de la terre nous

étions ? Ce que tant de figures si différemment travesties pouvoient signifier ? Et pourquoi il leur avoit pris en fantaisie, à eux trois particulierement, de s'habiller en emblêmes ?

Il n'est pas vrai-semblable, me dit le grand Facardin, que vous en ignoriez le sujet, puisque de la maniere que vous voilà mis vous-même, vous ne vous rendez ici que pour le même dessein ; nous étions les derniers venus avant votre arrivée, c'est à nous à vous demander si vous voulez vous engager dans l'Aventure, soit que vous la sachiez ou qu'elle vous soit inconnue : si vous y consentez, vous serez des nôtres ; sinon, vous aurez tout ce qui peut vous être nécessaire pour continuer votre route ailleurs. Je leur dis que je ne demandois pas mieux que de me signaler avec eux dans quelque en-

treprise que ce pût être, & je leur en donnai ma parole. Puisque cela est, dit celui qui portoit le chausse-pié en médaille, c'est à moi comme au dernier venu des trois, à vous recevoir, à vous conduire, à vous informer de quoi il est question dans ces lieux, & à commencer à vous rendre compte le premier des aventures qui m'ont conduit ici : mais ce ne sera, s'il vous plaît, qu'après vous avoir conduit à l'un des Pavillons que vous voyez sous ces arbres, pour vous rafraîchir, & pour vous reposer : peu de gens ignorent l'enchantement du Rocher de crystal, vous avez mis à fin l'Aventure du Clavier en délivrant Madame que voilà ; venez vous remettre de vos fatigues, & tandis qu'elle filera auprès de vous, je lui dirai des nouvelles du Génie son époux, qui ne laisseront pas de la surprendre.

Ce compliment fini, Meſſieurs les trois Chevaliers demanderent leurs chevaux, & m'en firent préſenter un richement enharnaché. Le Coq monta le premier, & je penſai mourir de rire, quand je le vis à cheval ſous cette figure, & qu'après avoir battu des aîles, il ſe remit à chanter; car ſon cheval, tout éperdu de ces deux actions, fit des ſauts, des bonds & des trépignemens ſi merveilleux, que la Nymphe Cryſtalline, qu'on avoit miſe en croupe derriere moi, ſuivant la rubrique de ces lieux, en eut des vapeurs ſi conſidérables à force de rire, que nous eûmes toutes les peines du monde à la faire revenir. Dès qu'elle eut repris connoiſſance : belle Dame, lui dit le Coq, je vous ſuis infiniment obligé : mais j'ai bien peur que tout cela ne réuſſiſſe pas, quand il en ſera queſtion. Pour vous, va-

leureux Chevalier, me dit-il, je vous conſeille de prendre le rouet de ſes mains, & de filer à votre ordinaire. A mon ordinaire, lui dis-je : tenez-moi pour un traître & pour un infâme, ſi de ma vie j'ai filé. Il n'importe, dit celui qui devoit être mon maître de cérémonies & qui portoit le tablier de cuir, il eſt bon de s'exercer.

Cela dit, il ordonna qu'on fît venir le reſte de mon équipage ; c'eſt à dire, l'autre rouet, & que l'on conduisît la chaloupe dorée par l'embouchure du fleuve prochain, juſques aux bords où l'on avoit tendu les Pavillons.

Dès que nous commençâmes à marcher, nous recommençâmes à nous examiner les étrangers & moi, depuis les piés juſques à la tête. J'avois la bouche ouverte pour leur demander tout de nouveau parquel haſard ils portoient

encore leur déguisement du dernier carnaval, lorsque le Chevalier de l'alêne, devinant ma pensée : je vois bien, dit-il, que ce n'est point un dessein prémédité qui vous a fait débarquer ici dans l'équipage où vous êtes : il n'en est pas de même à notre égard : & puisque vous paroissez surpris de nos armes & de nos habillemens, vous ignorez apparemment l'Aventure à laquelle vous venez de vous engager ; je vais vous en informer, vous instruire de toutes ses particularités, & mettre devant vos yeux les périls & la récompense qu'elle promet.

Le Roi d'Astracan, un des plus puissans Prince de l'Asie, soit pour l'étendue de ses États, soit pour les mines d'or & d'argent qu'ils contiennent, soit enfin pour les Manufactures de toile peinte qui le rendent fameux, se croyoit le

plus malheureux de tous les hommes, au milieu de tant de grandeurs & de prospérités, parce qu'il n'avoit point d'enfans pour hériter de lui. La Reine sa femme étoit belle, jeune & bien faite, d'une taille avantageuse, & d'une santé si vive, qu'on auroit juré qu'elle n'étoit point cause de l'affliction du Roi; comme elle en étoit éperdûment aimée, il n'eut garde de s'en prendre à elle, ou de s'offenser de ce quelle rioit depuis le matin jusques au soir de son inquiétude, & de toutes les peines qu'il prenoit pour se donner un successeur: car tous les Temples & tous leurs Ministres n'en pouvoient plus à force d'offrir des vœux & des sacrifices pour une bénédiction si ardemment desirée. Le Roi même, qui se croyoit seul coupable de son malheur, ne cessoit de se baigner, de se purger,

d'aller aux eaux, & enfin de faire tout ce qu'on preſcrit aux femmes pour attirer la fécondité : la Reine en mouroit de rire, comme des vœux, des offrandes & des ſacrifices que l'on prodiguoit par-tout inutilement ; cependant on ne trouvoit point mauvais que dans une conſternation ſi générale elle fût la ſeule qui parût inſulter à la douleur publique. La pauvre Princeſſe ne le faiſoit point par malice, & le ſeul défaut qu'elle eût, étoit d'être la plus grande ricaneuſe du ſiècle : tout la faiſoit rire, & rien ne la divertiſſoit. Le Roi ſon époux avoit eu pluſieurs guerres avec les Princes voiſins ſur ce ſujet ; car dès qu'ils envoyoient faire part de quelque nouvelle funeſte, comme de la mort d'un fils unique, elle répondoit aux Ambaſſadeurs avec leurs manteaux traînans, par des éclats de rire dont ils

ils étoient si scandalisés, qu'ils sortoient de l'audience pour faire de grandes dépêches à leurs maîtres, toutes remplies de plaintes & d'indignation de ce que le droit des gens & la majesté des Souverains étoient violés en leurs personnes. Cette maladie ne faisant que croître & embellir, le Roi résolut par l'avis de son Conseil, qu'elle iroit en pélerinage à l'Oracle fameux du Coq, mais qu'elle partiroit, comme on fait dans ces occasions, avec une suite très-médiocre ; & d'autant que le Temple de cet Oracle est aux portes de Fourchimene, capitale du Royaume de Bactriane, elle s'y rendit en déguisant son nom & sa qualité, pour éviter les cérémonies & la magnificence des réceptions.

Le Roi, qui la suivoit *incognitò*, voulut lui-même exposer le sujet du voyage à la Prêtresse du Tem-

ple ; & tandis qu'il la consultoit sur les nécessités de la Reine, elle se tenoit lès côtés de rire. La Prêtresse en fut indignée : cependant après quelques gambades & quelques contorsions, voici l'Oracle qu'elle prononça de la part du Coq :

Ce que le Pélerin desire ;
Au Pélerin arrivera :
La Pélerine accouchera ;
Mais rira bien dans la saison de rire,
Celui pour qui l'enfant rira.

Le commencement de cette réponse n'étoit point obscur, mais la fin embarrassoit un peu les conjectures & les raisonnemens des spéculatifs. Cependant l'Oracle tint parole ; & la tint si bien, que la Reine au bout de neuf mois, mit au monde un fils & une fille plus beau l'un que l'autre, & tous

deux plus beaux que tous les enfans du monde ne le sont en naissant : mais il en coûta la vie à la pauvre Reine, qui mourut de rire en accouchant. Le Roi ne s'en consola que par les enfans qu'elle lui laissoit, & par la douceur de pouvoir respirer dans son Palais sans être éternellement étourdi par des éclats de rire immoderés. Mais son destin n'étoit pas de jouir longtems d'un bonheur tranquille ; au bout de six mois le feu prit au milieu de la nuit à l'appartement de ses cheres espérances. Il y courut à la premiere alarme, & quoique tout s'empressât à son exemple, & que l'on courût au travers des flâmes pour sauver ses enfans, l'embrâsement fut si prompt & si terrible, qu'on ne put jamais en retirer que sa fille : la plupart des Officiers de sa maison, qui, pour marquer leur zele, étoient restés

jusques à l'extrémité dans les feux & la fumée, revinrent à moitié grillés sans avoir pu sauver le petit Prince.

Cette perte mit tout l'État dans une désolation extrême, & le Roi refusoit absolument de s'en consoler; mais le tems, qui console de tout, effaçoit insensiblement sa douleur, en augmentant les attraits de la Princesse sa fille; c'étoit la vivante image de la Reine sa mere, hors qu'elle étoit plus grande, mieux prise dans sa taille, plus blanche, plus blonde, que ses yeux étoient mille fois plus brillans, & qu'elle est à présent, s'il en faut croire ceux qui l'ont vûe, mille fois plus belle que toutes les beautés de l'Univers; mais hélas! poursuivit-il avec un grand soupir, il s'en faut bien que ceux qui en parlent de cette maniere, n'aient vu toutes les beautés de la terre. Après

cette réflexion, il resta quelques momens enseveli dans une profonde rêverie, dont il sortit enfin pour reprendre ainsi son discours.

Le Roi, plus ébloui de ses charmes que tout son peuple & toute sa Cour, ne cessoit de se mirer dans son ouvrage; & la jugeant digne de toutes les couronnes du monde, n'eut garde de songer à de secondes nôces pour lui ôter la sienne: mais comme son étoile ne permettoit pas qu'il jouît d'un bonheur parfait dans sa famille, cette Princesse si merveilleuse, dont les regards étoient armés de traits & de feu, dont toute la personne & les moindres mouvemens étoient accompagnés d'une grâce toute vive & toute animée, n'avoit jamais ouvert la bouche pour rire ou pour parler; & ce n'étoit que lorsqu'elle bâilloit (ce qui lui arrivoit assez souvent) qu'on

voyoit les gencives les plus vermeilles & les dents les plus blanches qu'on verra jamais. Le bon Roi, qui, pendant l'enfance de sa fille, n'avoit cessé de louer le ciel de ce qu'elle n'avoit pas le défaut de sa mere, eût donné la moitié de son Royaume, lorsqu'elle fut devenue grande, pour la voir rire tout le jour & toute la nuit, tant il étoit ennuyé d'un sérieux qui lui paroissoit encore plus insupportable. On n'épargna rien pour lui faire rompre un silence qui désoloit tout le monde, & pour la tirer d'un sérieux qui sembloit la désesperer elle-même : car on voyoit bien par ses manieres, qu'elle se divertissoit de tout, sans que rien la fît rire ; tous les Philosophes, tous les Chymistes, tous les siffleurs de sansonnets, tous les Maîtres de langue & les Précepteurs de tous les Perroquets à qui

l'on enſeignoit à parler, perdoient leur tems auprès d'elle ; il en étoit de même à l'égard de ſon ſérieux ; on avoit raſſemblé tous les bouffons & tous les plaiſans, tant bons que mauvais du Royaume : on avoit même fait venir la plus excellente troupe des Comédiens de la Chine, qui ſont les meilleurs de l'Univers pour la farce, ſans que tout cela l'eût ſeulement fait ſourire.

Cependant comme les malheurs qui paroiſſent ſans remede ſont quelquefois ſuivis d'un déſaſtre encore plus funeſte, il ſurvint un accident, qui rendit bientôt le Roi, la Cour, & toute la province, du moins auſſi ſérieux qu'étoit la belle Princeſſe ; elle aimoit toutes ſortes de divertiſſemens, & ſur tout celui de la chaſſe ; une ſuperbe maiſon ſituée dans le milieu d'une forêt délicieuſe, & diſtante

d'une petite journée de la capitale, étoit le séjour qu'elle avoit choisi pour cet exercice: elle étoit plus ferme à cheval qu'une Amazone, plus belle en habit de chasse que Diane elle-même, & sans comparaison plus adroite.

Un jour que l'ardeur de la chasse l'avoit emportée plus loin qu'à l'ordinaire, & qu'elle étoit fatiguée à force de tuer ou de poursuivre les hôtes des bois, elle se trouva sur le bord d'un fleuve qui passe au travers de la forêt, & justement le même par l'embouchure duquel votre Chaloupe doit nous joindre au rivage où nous allons. Les eaux de ce fleuve sont pour le moins aussi claires que celles de la riviere où le Grand Alexandre pensa perdre la vie: mais il s'en faut bien qu'elles soient aussi dangereuses. Comme on en connoissoit les qualités, on ne s'op-

poſa point à l'envie que la Princeſſe eut de ſe rafraîchir : elle s'y jeta donc encore toute couverte de ſueur & de pouſſiere, ſans attendre qu'on y eût tendu le magnifique Pavillon de toile peinte brodée d'or & d'argent qu'on avoit coutume d'y dreſſer dans ces occaſions. Tous les hommes de ſa ſuite s'étoient retirés bien loin avant qu'elle fût déshabillée; mais deux Dames & quatre filles d'honneur, qui, par ordre du Roi ſon pere, ne la quittoient jamais, parceque c'étoient les plus éternelles parleuſes du Royaume, s'étant jetées dans le fleuve, & s'étant rangées auprès d'elle, les bords de la riviere, les bois & les rochers d'alentour, furent bien-tôt étourdis du caquet le plus immoderé qui fut jamais. Pour moi je ſuis perſuadé qu'au-lieu d'apprendre à parler, à force de les en-

tendre, ſelon l'intention du Roi, la pauvre Princeſſe, excédée de leur flux de bouche, avoit fait vœu d'être muette toute ſa vie pour ne leur pas reſſembler; quoi qu'il en ſoit, il fallut bien-tôt lui refaire un nouveau train; car tandis que la divine Princeſſe rafraîchiſſoit le plus beau corps du monde dans l'eau la plus claire & la plus délicieuſe qui fut jamais, ces babillardes ſe mirent à la louer en parlant toutes à la fois; l'une diſoit qu'il falloit que le Dieu de ce fleuve fût le plus ſot poiſſon du monde de voir la beauté la plus parfaite de l'Univers dans ſon lit, ſans donner le moindre ſigne de vie; une autre s'écrioit que le bon Jupiter étoit apparemment bien vieilli, puiſqu'il ne ſe ſervoit d'aucune métamorphoſe pour rendre ſes hommages à une mortelle plus charmante que toutes les Déeſſes;

lui qui s'étoit transformé en Cygne & en Taureau pour des créatures qui n'auroient paru que comme des ſervantes de cuiſine, auprès d'une beauté qui brilloit de cent-mille appas au travers de la ſimple mouſſeline dont elle étoit couverte. On ne ſait ſi ce fut le Dieu du fleuve, étourdi de leur caquet, ou ceux de l'Olympe indignés de leur inſolence, qui voulurent les en punir : mais, quoi qu'il en ſoit, elles virent que les flots ſe ſoulevoient tout à coup, & comme elles tâchoient à gagner le rivage de peur de ſe noyer, elles virent derriere elles un monſtre dont l'énorme grandeur rempliſſoit tout l'eſpace qu'il y avoit entre l'une & l'autre rive ; ce fut en vain qu'elles s'efforçoient de grimper ſur les bords de la riviere, quoique l'eau commençât à les égaler : elles furent entraînées par

la rapidité du courant, & bientôt englouties comme des grenouilles dans la vaste gueule du Crocodile qui les suivoit de près.

La Princesse, qui avoit vu la fin tragique de ses Dames & de ses filles d'honneur, eut moins envie de rire que jamais ; d'autant que le Monstre, après s'être amusé à se faire curer les dents par un certain poisson qui le suit par-tout pour cela, venoit tout droit à elle. Son premier dessein fut de franchir les bords du fleuve à la faveur des flots qui les avoient déjà franchis, & de prendre son arc & ses fleches pour se défendre, & pour attaquer le Crocodile: mais voyant que tous les hommes qui s'étoient retirés par respect avant qu'elle se mît dans l'eau, s'étoient rassemblés aux cris des malheureuses quand elle en voulut sortir, sa pudeur ne jugea pas à propos de s'ex-

poser à leurs regards couverte d'une gaze mouillée. Dans cette extrémité s'étant défaite de cette chemise qui l'auroit empêchée de nâger avec liberté, elle fit tous ses efforts pour se sauver du Crocodile : mais comme il n'étoit qu'à dix pas d'elle, elle n'espéroit pas lui pouvoir échaper, lors qu'ayant apperçu sa chemise qui flottoit sur l'eau, il s'en saisit, & comme s'il eût été content de cette précieuse dépouille, il cessa de poursuivre la belle Princesse, & disparut aussi subitement qu'on l'avoit vu paroître.

La riviere qui s'étoit débordée pendant qu'il l'occupoit, rentra dans son lit; cela fit juger qu'il n'y reviendroit plus, du moins pour cette fois. La Princesse, qui se trouvoit nue, ne laissoit voir que sa tête au-dessus de l'eau; tout ce qui lui restoit de sa suite, n'étoit com-

posé que de ces hommes accourus aux cris des pauves Dames que le Crocodile avoit dévorées ; elle leur fit signe de dresser un de ces superbes pavillons à quelque distance du fleuve ; dès que cela fut fait, elle leur fit encore signe de se retirer, pour lui laisser la liberté de sortir de l'eau. Elle eut bien-tôt gagné le pavillon, & s'étant couverte de tous ses habits, à la réserve de sa chemise, elle prit ses armes, & ayant joint sa suite, qui s'étoit retirée par ses ordres, elle monta à cheval, & tandis que'lle se rendoit au magnifique Palais d'où elle étoit partie le matin, plusieurs couriers furent dépêchés à la Cour pour informer le Roi de son aventure. Il n'attendit pas le lendemain pour partir, toute sa Cour le suivit, & dès la pointe du jour il se rendit auprès d'une fille qu'il aimoit plus que sa

vie, & que le danger où elle s'étoit trouvée sembloit lui rendre plus chere que jamais. Il pleuroit de joie en l'embrassant, ensuite il s'évanouissoit de frayeur au récit qu'on lui faisoit du Crocodile: il ramena la Pricesse le jour même, de peur qu'il ne s'avisât de faire une seconde visite, & qu'il ne trouvât moyen de sortir de l'eau, pour faire le même ravage sur la terre. Les réjouissances que l'on fit dans la Ville pour le retour de la Princesse, & pour sa délivrance, ne furent pas universelles; ceux que l'intérêt du sang, ou celui de la tendresse animoit pour les beautés que le Monstre avoit dévorées, étoient inconsolables de leur perte; & sur-tout les amans, qui ne cessoient de demander au Roi la permission de parcourir les bords & les environs du fleuve jusqu'à son embouchure

re, pour venger la mort de leurs divinités, par celle de ce maudit Crocodile. Il y consentit enfin, dès qu'il eut résolu d'envoyer des Ingénieurs à l'embouchure de la riviere pour la fermer par quelque ouvrage aux approches du Monstre, avec ordre pourtant de suivre toujours les rives du fleuve en descendant vers la Mer, afin de ne l'y pas enfermer, au-lieu de lui en défendre l'entrée. Les aventuriers servant d'escorte aux Ingénieurs, s'étant séparés en deux troupes, marcherent sur les deux bords de la riviere depuis l'endroit où le Crocodile avoit paru la premiere fois, & maudissoient la fortune de ce qu'ils étoient déjà parvenus à la moitié du cours de la riviere, sans avoir de nouvelles de ce qu'ils cherchoient, lorsque ceux qui suivoient la rive droite rencontrerent un marais qui les obli-

geoit à prendre un aſſez grand détour. Tandis qu'ils s'y diſpoſoient, ils virent ceux qui marchoient ſur le rivage oppoſé, ſe précipiter au milieu du fleuve, ils virent flotter un linge, & ne doutant pas que leurs compagnons n'euſſent vu le Monſtre, ils ſe jeterent auſſitôt dans la riviere après eux, & le perfide Crocodile, qui s'étoit mis en embuſcade dans les roſeaux du marais, ſe jeta ſur eux, & les traita tous comme il avoit fait leurs parentes, ou leurs Maitreſſes.

Les Ingénieurs avec leurs ouvriers, de qui l'affaire n'étoit pas de ſe ſignaler par des actions de valeur ou de témérité, revinrent ſur leurs pas; & ſans eux on n'auroit jamais rien appris de la deſtinée des pauvres Aventuriers.

Pendant qu'on déploroit leur perte, comme ils avoient fait celle de leurs défuntes Maitreſſes, on

apprit que ce maudit Crocodile ne gardoit plus aucune mesure dans les ravages qu'il faisoit ; il avoit désolé l'une & l'autre rive de la riviere, en dévorant le bétail & les pasteurs, qui, n'ayant rien su de l'Aventure, y conduisoient leurs troupeaux pour les y abreuver à l'ordinaire. Bien-tôt après, on vit diminuer dans la Ville cette abondance de vivres, & cette profusion des choses les plus rares & les plus singulieres qui servent au luxe & à la magnificence des capitales, & que la riviere y conduisoit de toutes les régions du monde; le Monstre caché, comme on a dit, dans l'épaisseur des roseaux où il s'étoit posté, d'un seul saut du marais dans la riviere, abîmoit tous les bâtimens qui la remontoient avec leurs marchandises ; & les misérables qui les conduisoient devenoient sa proie. On ne sçait

s'il avoit entendu dire que les femmes ſont naturellement plus tendres que les hommes : mais il eſt conſtant qu'il avoit toute une autre avidité pour le beau ſexe qu'il n'avoit pour le nôtre.

Le Roi d'Aſtracan étoit tellement accablé de tant de malheurs annoncés coup ſur coup, qu'il ne ſavoit plus ce qu'il faiſoit ; cependant il ne ſavoit pas encore tous ſes malheurs.

La belle Princeſſe, qui, à ſon retour, de trois-cent-ſoixante-quatorze douzaines de chemiſes, que ſa feue Dame d'atour avoit eues en garde, n'en trouva point, ne put jamais en faire faire une ſeule qui lui convînt. Après avoir épuiſé les magaſins de la ville & des environs, de mouſſeline, de toute ſorte de toile & de linge, elle fût réduite à ſe paſſer de chemiſe, ce qui étoit la choſe du monde qui lui

faisoit le plus de peine; toutes les chemises neuves qu'elle avoit essayées paroissoient comme ensorcelées; car celles qu'elle avoit portées le jour, lui avoient ôté toute envie de boire ou de manger, & celles qu'elle avoit mises la nuit, toute envie de dormir.

Le Roi, plus touché du chagrin de sa fille, que de tous ses autres malheurs, crut qu'elle n'avoit rien de mieux à faire dans cette extrémité, que d'envoyer de riches présens par les grands Officiers de la Couronne, vers l'Oracle du Coq.

Ils furent bien reçus de la Prêtresse du Temple, & leurs présens encore mieux : mais elle leur dit qu'il y avoit déjà quelque tems que le Coq étoit allé rendre visite au grand Caramoussal; & que c'étoit aux environs du Mont-Atlas qu'ils auroient satisfaction sur

ce qu'ils étoient venus chercher aux environs de Fourchimene.

Quoique le Roi leur Maître fût affligé de ce retardement, il ne perdit pas courage, & ne donnant que le tems qu'il falloit pour les préparatifs; il dépêcha les mêmes Ambassadeurs avec trois-cens Eléphans chargés de la plus magnifique toile peinte, & des plus beaux linges qui fussent dans tous ses Etats; & pour rendre la chose encore plus touchante aux yeux de l'enchanteur Caramoussal, il y joignit sa musique de campagne; quoique cette musique (au rapport de ceux qui l'ont entendue) soit beaucoup plus propre à faire devenir fou, qu'à divertir ceux qui n'y sont pas accoutumés.

Le Prince de Trébizonde alloit lui dire qu'il en savoit quelque chose: mais l'autre ne lui en donna pas le tems, & poursuivant son récit:

Les Satrapes d'Aſtracan, s'étant, dit-il, mis en chemin avec leur toile peinte & leurs Guenons, après avoir côtoyé la Cherſoneſe Taurique, & traverſé l'une & l'autre Arménie, ſe rendirent enfin à une forêt où ils penſerent perdre une partie des préſens dont ils étoient chargés ; je vous ai dit que trois-cens Eléphans portoient chacun un vaſte balot de la plus riche toile peinte qui fut dans l'Univers, & qu'au haut de chacun de ces balots on avoit mis un Singe : je ne ſais ce que le Roi leur Maître prétendoit que le ſage Caramouſſal fît de trois-cens Singes : mais quoi qu'il en ſoit, il leur avoit recommandé ſur toutes choſes de n'en pas perdre un ſeul.

La Forêt qu'il falloit traverſer pour ſe rendre où ils vouloient aller, étoit ſi farcie de toutes ſortes de bêtes fauves, qu'il fallut

avoir recours à leur musique pour s'y faire un passage ; dès qu'elle se fit entendre, on les vit fuir tout éperdues, & disparoître en un moment plus effrayées que si toutes les meutes & tous les piqueurs du monde eussent été à leurs trousses : cependant cet heureux succès pensa leur être funeste quelque tems après ; car ils ne furent pas plutôt au milieu de ce bois, formé de pommiers, de noyers & d'amandiers, que tous leurs Singes, qui du haut de leurs Eléphans n'avoient qu'un saut à faire pour se percher au haut des arbres, le firent dans un moment, à la réserve d'un seul.

Ce Singe étoit le plus beau, le plus noble en ses manieres, & le mieux fait de tous les Singes : mais si triste, que ses Satrapes pleurerent plus d'une fois pendant le voyage, de la douleur qui sembloit l'ac-

cabler; car bien loin de gambader, & de faire toutes les bouffonneries que faisoient ses compagnons, il passoit la plus grande partie du tems à lire; & quand il étoit interrompu par quelque accident, on le voyoit tantôt, la tête appuyée sur une de ses mains, s'ensevelir dans une profonde rêverie, & tantôt, les bras croisés, lever les yeux au ciel, pousser de longs soupirs, & répandre des larmes en si grande abondance, qu'il étoit impossible à ceux qui l'observoient, de ne lui pas tenir compagnie.

Il s'étoit donc remis à lire sur son Eléphant, tandis que les autres déchaînés par la Forêt faisoient un tintamarre & un vacarme à désespérer tous les environs: la caravanne des Ambassadeurs fut obligée de s'arrêter trois jours entiers dans ce bois avant que de pouvoir les rassembler: car ils ne quitterent

quitterent les arbres pour rejoindre la compagnie, que lorſqu'ils furent excédés de toutes ſortes de fruits : encore n'en revinrent-ils pas tous; car à quelques jours delà, il en mourut trois d'une indigeſtion d'amandes, & trois autres d'un dévoiement, cauſé par les pommes vertes dont ils s'étoient crevés. Tout ce que purent faire les Envoyés du Roi, fut de les écorcher, & d'en remplir les peaux de paille, pour qu'il ne manquât rien au nombre, lorſqu'ils auroient l'honneur de les préſenter au célebre Caramouſſal.

Dès qu'ils furent au pié de la montagne, ils envoyerent donner avis de leur arrivée par un courier, & ſavoir en même tems de l'Enchanteur, ſi ſon plaiſir étoit qu'ils ſe miſſent en chemin avec tout leur équipage, pour ſe rendre à ſa demeure, ou bien s'il ai-

moit mieux qu'ils fissent camper leur caravanne aux environs, en attendant qu'il ordonnât de quelle maniere il vouloit qu'ils lui fissent voir les présens dont ils étoient chargés.

Le Courier revint au bout de trois jours, & leur dit que Caramoussal n'étoit plus à l'endroit qu'il habitoit d'ordinaire; que s'étant retiré tout au sommet du Mont-Atlas, il n'y avoit que leurs Singes qui pussent grimper jusques-là; qu'il avoit cru devoir les en avertir, afin qu'ils prissent leur parti.

Celui qu'ils prirent à cette nouvelle, fut de laisser leurs présens & leur suite sous sûre garde au pié de la montagne, & de gagner du mieux qu'ils pourroient l'endroit où l'on venoit d'apprendre qu'il s'étoit retiré.

Ils marcherent quinze jours du-

rant, toujours en montant par la route la plus pénible qui fut jamais, sans rien trouver que des rochers & des précipices. Enfin, après avoir maudit plus d'une fois le Crocódile qui leur donnoit tant de peine, & la préférence dont on les avoit honorés pour cet illustre emploi; les objets qui s'offrirent à leurs yeux, & la route même, leur parurent moins effroyables; quoiqu'ils montassent toujours; ils trouverent de petits vallons arrosés de ruisseaux agréables, dont les bords étaient embellis de fleurs champêtres; ils virent des oiseaux d'une espece toute nouvelle, à mesure qu'ils montoient, & de petits pavillons répandus par-ci-par-là; ce fut à six-cens stades plus haut qu'ils n'eurent plus à monter, & qu'ils ne virent que le Ciel au-dessus d'eux, qu'ils rencontrerent le fameux Caramoussal.

Il sortit d'un pavillon plus grand que ceux qu'ils avoient vus en montant, qui d'un côté étoit ombragé d'un nombre infini d'orangers, & de l'autre environné de plusieurs machines qui soutenoient des astrolabes, des télescopes, & tous les instrumens dont on se sert pour observer le cours des astres. Lorsqu'il sortit de ce pavillon il étoit accompagné d'un homme qui portoit le bras en écharpe ; comme ils étoient en peine lequel des deux étoit celui qu'ils cherchoient, il s'avança vers eux, & leur demanda civilement ce que les Satrapes du grand Roi d'Astracan souhaitoient de Caramoussal. A ces mots ils se prosternerent devant lui comme ils auroient fait devant quelque Divinité ; car sa présence leur inspira tout un autre respect, que cette vénération que sa renom-

mée par-tout répandue, sembloit exiger: ils s'étoient attendus à voir la figure hideuse d'un Enchanteur, ou tout au moins quelque vieillard à longue barbe, tout courbé par son extrême décrépitude: mais ils furent bien étonnés de voir un grand homme, qui, quoique sur le retour de son âge, avoit l'air auguste, le port majestueux, & qui êtoit vétu le plus noblement du monde.

Il les releva d'abord; ils exposerent leur commission, les circonstances des malheurs sur lesquels ils venoient le consulter, & lui firent le dénombrement des présens qu'ils lui apportoient.

Après les avoir paisiblement écoutés, il les conduisit, avant que de leur répondre, vers un endroit de la montagne dont on découvroit toute la mer, & dont on auroit pu découvrir toute la terre,

lui fileroient une chemise plus fine que celle qu'elle a perdue, sans qu'elle lui ôtât l'appétit pendant le jour, ni le repos pendant la nuit : mais comme il est impossible que le Roi d'Astracan soit jamais en possession de ces Rouets enchantés tous trois ensemble ; voici ce que je lui conseillerois, de faire pour sauver ses Etats d'une entiere désolation, & pour donner à la plus belle Princesse de l'Univers ce qui lui manque pour être la plus heureuse & la plus accomplie : qu'il fasse publier par toutes les régions de la terre, que quiconque fera rire la Princesse, ou vaincra le Crocodile en combat singulier, n'aura qu'à choisir pour sa récompense, ou l'adorable Mousseline avec tous les Etats du Roi son pere, ou bien toutes les forces & toute la puissance du même Roi, pour l'assister dans telle au-

tre conquête qu'il pourroit méditer. Qu'il ſoit permis aux Aventuriers de combattre le Monſtre, quand ils n'auroient pas réuſſi dans l'autre entrepriſe; car il eſt indifférent qu'on commence par le Monſtre, ou par la Princeſſe; qu'elle ſoit acceſſible à tous ceux qui demanderont à la voir, de quelque figure & de quelque condition qu'ils puiſſent être, & enfin qu'elle ne manque pas de faire un voyage de deux mois chaque année, pour expoſer ſes appas divins dans les différentes Provinces qui joignent les Etats du Roi ſon pere. Allez, illuſtres Satrapes, pourſuivit-il, rendez au Prince qui vous envoie, les magnifiques préſens dont il a voulu m'honorer; Caramouſſal ne veut pour récompenſe des ſervices qu'il rend, que le plaiſir de les avoir rendus. Et ſi l'arc & les flèches,

dit celui qui portoit le bras en écharpe, se trouvoient parmi leurs présens, ou leur équipage ? Les Ambassadeurs, qui ne s'étoient pas avisés de le regarder avec attention avant ce discours; tournerent les yeux sur lui, & penserent tomber de leur haut, de lui voir une bouche si prodigieusement grande, qu'elle n'en devoit rien à l'énormité de celle du Roi Fortimbras. Caramoussal, sans être surpris de leur étonnement, prévint les protestations que les Ambassadeurs alloient faire, qu'ils n'avoient ni arc ni flèches, & s'adressant à celui qui portoit le bras en écharpe : ce n'est pas, lui dit-il, si près de ces lieux qu'il faut espérer de retrouver les armes dont vous parlez. Ensuite ayant congédié Messieurs de l'Ambassade, ceux-ci rejoignirent leur caravanne en moins de tems, & avec beaucoup

moins de peine qu'ils n'en avoient eu à se rendre auprès du grand Caramoussal.

Comme ils avoient été longtems absens, ils firent la revue de leurs Eléphans, de leurs ballots de toile peinte, & de leurs Singes; le compte se trouva juste à la réserve du Singe affligé qui depuis huit jours avoit disparu, sans que ceux qu'on avoit laissés à la garde de l'équipage, pussent dire de quelle maniere, & sans qu'on en eût pu savoir des nouvelles, quelque recherche qu'on eût faite par-tout à la ronde.

Les Satrapes, affligés de sa perte, & de n'avoir pu du moins trouver son corps pour le bourrer de paille, comme ils avoient fait ceux des six autres, se mirent en chemin pour se rendre auprès du Roi leur Maître.

A la sixième journée de chemin,

après avoir fait un long détour, pour éviter le bois si funeste à leurs Singes, il leur arriva une aventure qui les embarrassa d'abord, quoique la fin leur donnât beaucoup de joie ; ils apperçurent de loin des Chameaux escortés d'une troupe de géns armés ; comme les chefs de cette troupe paroissoient être de quelque conséquence, & que les Chameaux si soigneusement gardés, leur parurent chargés de quelque chose de rare ou de précieux, ils ordonnerent à leur musique de jouer aussi-tôt qu'ils furent en état de se faire entendre : à ce concert infernal, il n'y eut ni bête ni homme, parmi ceux qu'ils avoient prétendu honorer, qui fût capable de résister ; mais sur-tout les Chameaux faisoient rage de regimber, de se cabrer, & de mettre le désordre par-tout : dans la frayeur épouvantable dont ils

étoient saisis, ils jeterent à terre les charges qu'ils portoient, & ces charges en tombant firent ouvrir certaines cages de fer, d'où sortirent certains Tigres & certains Lions, qui ne plurent pas aux musiciens de la sérénade ; car ils vinrent droit sur eux, & il en coûta la vie à quelques-uns des moins diligens à se sauver.

Cependant les Eléphans faisoient bonne contenance, & les Singes fort mauvaise ; car tandis que les premiers tenoient ces bêtes carnacieres en respect avec leurs trompes, les Singes remplissoient l'air de cris effroyables, & gâtoient toute la magnifique toile peinte sur laquelle ils étoient perchés ; ce fut dans ce moment que la gloire de tous les Singes de l'Univers, sortant de derriere une pointe de rocher dont il s'étoit couvert, parut au grand étonnement des Sa-

trapes : il étoit armé d'un arc & d'un carquois garni de flèches, il en choisit une pour chaque Tigre, & une pour chacun des Lions, & d'une atteinte infaillible, leur en perça le cœur l'un après l'autre : quand il les vit par terre, il fut de sang-froid retirer ses flèches de leur corps, salua les Satrapes ses conducteurs, & disparut parmi les rochers qui bordoient la plaine, aussi subitement qu'il s'étoit offert à leurs yeux.

Je ne sais de quelle maniere les Ambassadeurs & l'escorte des Lions & des Tigres se séparerent après cette aventure : mais on sait que les premiers (de retour à la Cour d'Astracan) ayant informé le Roi leur Maître de la réponse & des conseils du grand Caramoussaf, qu'ils avoient apportés par écrit ; le Roi, de l'avis de son Conseil, & du consentement de la

Princeſſe ſa fille, avoit envoyé publier par tout l'Univers, les conditions auxquelles il étoit permis à tous Aventuriers, d'entrer en lice, & d'aſpirer à la poſſeſſion de la plus belle Princeſſe qui fût ſous le Ciel, & de l'un des plus puiſſans Empires de la terre.

Comme depuis cette publication la Renommée avoit porté le bruit de ſa beauté de la Princeſſe encore plus loin que n'avoit fait le péril effroyable, ou la ſingularité des deux aventures qu'on devoit éprouver; la Princeſſe n'a pas manqué de ſe promener par toutes les Provinces à la ronde pendant deux ou trois mois de chaque année; tous ceux qui l'ont vue, ſoit dans ſes voyages, ſoit à la Cour du Roi ſon pere, ont trouvé ſa beauté infiniment au-deſſus de ce qu'on en publioit, & la plupart, ſéduits par tant d'éclat

& par des espérances si brillantes, ont succombé dans l'épreuve des Aventures.

Voilà, Seigneur, me dit le Chevalier de l'Alêne, ce qui nous rassemble ici, & voilà l'aventure que votre parole vous engage de tenter. En finissant ce récit, nous nous trouvâmes au bord du fleuve, où mes yeux furent surpris du plus rare & du plus magnifique spectacle qu'on puisse voir.

Mais je crois qu'il est bon de remettre le reste du récit que faisoit le Prince de Trébisonde, à la seconde Partie de ces Mémoires.

FIN.



ŒUVRES
MELÉES
EN PROSE ET EN VERS.

DE L'USAGE DE LA VIE DANS LA VIEILLESSE.

SOIXANTE & dix ans, dit David,
Eſt de l'homme l'âge ordinaire,
A quatre-vingts l'on ne va guere;
Qui vit plus, tout le tems qu'il vit
N'eſt que douleur & que miſére.

Pour moi, j'ai déformais atteint
Sept fois dix ans à compter juste ;
Et pour aller à quatre-vingt,
Je suis peut-être assez robuste ;
Mais qu'un peu plutôt, ou plus tard,
Le moment arrive, où la vie
Doit pour toujours m'être ravie,
Je n'y puis long-tems avoir part ;
Quel emploi donc, & quel usage
Dois-je en faire dans mon déclin ?
J'en dois envisager la fin,
Comme celle d'un long voyage,
Ou comme la derniere main
Qu'un Artisan habile & sage
Doit bientôt mettre à son ouvrage.
Je dois, entrant dans son dessein,
Me faire un devoir de le suivre ;
Et je dois, pour y concourir,
Après avoir su long-tems vivre,
Essayer d'apprendre à mourir.
Ce n'est pas une vaine étude,
Qui puisse être à compter pour rien,

Ni qui ſe faſſe jamais bien,
Quand on n'en a pas l'habitude ;
On ne peut trop tôt y penſer ;
Il n'eſt pas tems de commencer
A ſe la rendre familiere,
Quand le corps vient à s'affaiſſer,
Que l'eſprit commence à baiſſer,
Et qu'enfin la machine entiere,
Prête à manquer à tout moment,
Partout s'arrête & ſe dément.
C'eſt une étude mal aiſée ;
Il eſt tard de s'y prendre alors ;
Il faut, ſain d'eſprit & de corps,
La faire à tête repoſée ;
Il faut, pour s'en bien acquitter,
S'accoutumer à méditer
Ce qu'on eſt, & ce qu'on doit être ;
Il faut de bonne heure apprêter
Le compte qu'on doit à ſon Maître ;
Il faut, enfin, ſe ſouvenir
Qu'il reſte un rôle à ſoutenir,
Dont on doit compte au monde même.

J'ai vu bien des gens parvenir
Jusques à la vieillesse extrême :
Peu savoient, sagement finir.
Ils savoient avant leur vieillesse,
(Bons Acteurs & judicieux)
Par leur esprit, par leur sagesse,
Bien représenter en tous lieux.
Faut-il faire le personnage
Du dernier rôle de leur âge:
Ils ne savent pas être vieux ;
Et lors qu'amis de la retraite
Ils ne devroient plus s'occuper
Que de l'heure qui va frapper,
Ils traînent par-tout leur squélette,
Et ne font que se dissiper ;
Avec eux-mêmes ils s'ennuient,
Et cherchent le monde & le bruit.
Lassés d'eux-mêmes ils se fuient ;
Mais c'est en vain : l'ennui les suit,
Le monde qu'ils cherchent les fuit ;
Et quand, de visite en visite,
Ils l'ont suffisamment instruit

Qu'ils furvivent à leur mérite,
L'ennui chez eux les reconduit.

A jamais pour moi refpectable,
Le Vieillard fage & vénérable,
Qui, verd encore & vigoureux,
Sait terminer fes jours heureux
Par une retraite honorable!
Il me femble encore le voir
A Paris chez lui, vers le foir,
Se prêter quelque tems au monde,
Vivre à lui le refte du jour,
Et jouir d'une paix profonde,
Par fon choix banni de la Cour.
C'eft ainfi que tranquille & ferme,
Et fans jamais fe démentir,
Prêt à tous momens à partir,
Il attendit fon dernier terme.
C'eft ainfi qu'il fut de fes jours
Couronner dignement le cours.

Pour vivre & mourir, quel modele!

On ne peut assez respecter
Sa vie & si sage & si belle ;
On ne peut assez l'imiter.

SUR L'AGONIE
DU FEU ROI D'ANGLETERRE.

Dans cette triste conjoncture,
Où tout mortel subit les loix
Que nous a prescrit la Nature ;
Dieu ! quelle touchante peinture,
De voir à ses derniers abois
Un des plus saints, jadis des plus grands Rois,
N'emporter dans la sépulture
Que son innocence & ses droits !

De voir sa Reine désolée
Dans ces déplorables momens,
Aux allarmes des accidens
Mille fois le jour immolée,

Offrir sans cesse au Ciel des vœux attendrissans :
Ici, leurs augustes Enfans ;
Là, de leurs mornes Courtisans
La fidélité signalée,
S'épuiser en gémissemens !

Pour obtenir quelques journées,
Et reculer encor sa fin,
Ils fatiguoient le Ciel en vain ;
L'arbitre de nos destinées,
Celui des Têtes couronnées,
Pour un plus glorieux destin,
Bornoit le cours de ses années.

O toi ! dont le Ciel a fait choix
Pour être protecteur des Rois :
Dans cet accablement funeste,
Tu viens sauver ce qui nous reste
Du sang des Monarques Anglois ;
Toujours leur Ange tutelaire,
En couronnant le Fils, tu ranimas le Pere :

Il t'entendit ; & ses regards mourans
Te firent les remercîmens
Qu'avoient fait les pleurs de la mere.

Grand Roi, dont la puissante main
Fait regner ton sang en Espagne,
Et qui de la Grande Bretagne
Sais proteger le Souverain ;
Daigne le Ciel, pour récompense
De tant de précieux bienfaits,
Égaler par-tout les succès
A ta sagesse, à ta puissance !

Ainsi, quand on verra ton nom,
Par des faits immortels, célébré dans l'Histoire,
On n'y verra point d'action
Qui n'ait eu pour objet la justice ou la gloire,
Jamais l'avide ambition.

LA

LA PYRAMIDE ET LE CHEVAL D'OR.

CONTE.

A MADEMOISELLE O-BRIENNE DE CLARE.

M'AYANT permis de vous écrire
En partant pour certain Palais,
(Plus beau que facile à décrire)
J'écrivis, pour vous faire rire,
Plus que pour louer vos attraits.
Je mis pourtant dans cette Lettre
Un petit brin de vos appas :
Un petit brin; car d'y tout mettre,
La chose ne se pouvoit pas.

Dans cet Ecrit, les Filles de Mémoire,
(Qu'on nomme Muſes autrement)
Avoient peu fait pour votre gloire,
En mêlant, je ne ſais comment,
Deſcription de bâtiment
A cet incarnat, cette ivoire
Qui vous parent inceſſamment;
Parlant enfin confuſément,
De plus d'objets, que dans la Foire
On n'en voit ordinairement,
Et le tout ſans enchantement.
Mais voici bien une autre hiſtoire:
Ecoutez donc ce qu'elle dit
Pour en faire votre profit;
Et n'allez pas prendre pour guide
La Nymphe de la pyramide,
Qui, bien loin d'aimer ſon prochain,
Fit mille maux par ſon dédain.
Elle étoit charmante, à vrai dire,
La divine Infante Saphire;
Sa figure avoit mille attraits,
Mais ſon cœur étoit des plus laids.

Or toute beauté meurtriere,
(Fût-elle un Ange de lumiere)
Qui n'aime qu'à tuer les gens,
N'eſt pas digne de notre encens :
Elle étoit pourtant (la cruelle!)
Comme vous, fraîche, jeune & belle;
C'étoit votre taille à-peu-près,
Et ce teint fait pour vous exprès;
D'Hébé l'immortelle jeuneſſe,
Et l'éclat d'Hélene de Grece
Accompagnoient partout ſes pas;
Mais les Amours n'en étoient pas:
Car en dépit d'eux, l'Inhumaine
Traînoit mille cœurs dans ſa chaîne,
Et du plus parfait des Amans
Triomphoit de voir les tourmens.
Croyez-moi, ſoyez ſatisfaite
D'imiter ſa grace parfaite;
Contentez-vous de ſa beauté,
Et laiſſez là ſa cruauté;
Car dites-nous, belle ô Brienne,
Ce que vous croyez que devienne

Berger qu'on ne regarde pas;
Tandis qu'il meurt d'amour tout
bas;
Tendre Berger, qui de ſa chance
Va faire aux échos confidence,
Et, n'ôſant vous la découvrir
Par reſpect, ſe laiſſe mourir.
Car Berger ne ſauroit plus faire
Que de mourir pour ſa Bergere:
Cependant ne vous trompez pas
A cette ſorte de trépas;
Car ce n'eſt pas ceſſer de vivre;
Mais mourir comme dans un livre,
Et comme on voit à tous momens
Mourir d'amour dans les Romans,
Où l'on voit trépaſſés fidèles;
Vivre auſſi long-tems que leurs be-
les,
Et cependant mourir d'amour,
Pour elles tout le long du jour.
Il eſt bien vrai que l'aventure
De tous ces mourans en peinture,

N'eſt pas trop faite pour toucher
Des Nymphes à cœur de rocher :
Et crois qu'à voir un Amant tendre
Se précipiter ou ſe pendre ;
Mais je dis pendre tout de bon,
Comme en Greve on pend un larron ;
Ou bien, la tête la premiere,
S'aller jeter dans la riviere ;
Ou bien humblement à genoux
Se couper la gorge pour vous,
En s'écriant, divine Laure,
Mon dernier ſoupir vous adore ;
Cela pourroit vous divertir
Beaucoup plus que vous attendrir ;
Et qu'un tel cas ſous votre empire
Auroit de quoi vous faire rire ;
Que ce tragique évenement
Pourroit vous paroître amuſant ;
Surtout dans ces ſiecles biſarres,
Où les martyrs d'amour ſont rares ;
Où l'aventure de Didon
Se traite de vieille chanſon ;

Où l'on ſe moque de pyrame,
Qui pour ſa Thisbé rendit l'âme,
Et de Thisbé pareillement,
Qui ſe tua pour ſon Amant;
Où toutes ces morts qu'on raconte
Paſſent chacune pour un conte;
Enfin, où ces tendres Héros,
Quoi qu'il en ſoit, ſemblent fort ſots.
Plus d'une Nymphe feroit gloire
D'en orner pourtant ſon hiſtoire,
Et, pour la rareté du fait,
De tuer quelque Amant parfait,
Quelque Amant ſincere & fidèle,
Qui ſe ſeroit pendu pour elle.
Cependant l'inhumanité
D'une rigoureuſe beauté,
Souvent de cent remords ſuivie,
A fait le malheur de ſa vie.
Saphire en pourroit faire foi;
Car il ne tient encor qu'à moi
De la rendre auſſi miſérable
Que ſon orgueil fut implacable.

Mais comme à ſon air, entre nous,
On l'auroit pu prendre pour vous,
Et qu'avec ſon humeur farouche
Elle avoit vos traits, votre bou-
che,
Et tous ces tréſors du Printems,
En vous ſans ceſſe renaiſſans;
Quoiqu'inhumaine & dédaigneuſe,
Loin de la rendre malheureuſe,
Je lui pardonne; & ſon deſtin
Sera ſi brillant à la fin,
Que cette Hiſtoire véritable
Pourroit paſſer pour une fable,
N'étoit qu'à vous autres beautés
On ne dit que des vérités.



CHANT PREMIER.

DANS un certain Pays, passablement sauvage,
Où pour se divertir on n'alloit pas souvent,
Habitoit un homme savant,
Et respectable par son âge;
Mais qu'on n'auroit pas cru fort sage
D'être, dans ce lieu déplaisant,
Presque l'unique résident;
Quoiqu'en un petit Hermitage,
Sur un rocher près du rivage,
Il vécut heureux & content:
Les chagrins & l'inquiétude,
Les soins dévorans, & l'ennui
Respectoient trop sa solitude
Pour se présenter devant lui.

Or dans cette Isle solitaire,
Les Tigres, les Lions, les Ours,
Ne faisoient pas trop bonne chere;
De faim y mouroient les Vautours,
Car Troupeaux n'y paroissoient
guere;
Point de Berger, point de Bergere
N'y passoient, en chantant, les jours;
Et quant à Messieurs les Amours,
Ils n'avoient garde de s'y plaire;
Garde n'auroit eu Cupidon
De venir là chercher sa proie.
On n'y connoissoit pas son nom,
Ni ce flambeau dont d'Ilion
Il avoit fait un feu de joie,
Quand pour Pallas & pour Junon
Il se declara contre Troie.

Un jour que les Vents mutinés,
Sortant de la Grotte profonde,
Où leur Roi les tient enchaînés,
Souffloient en vrais déterminés,

En menaçant la Terre & l'Onde,
Et tous les habitans du Monde,
D'être par eux exterminés,
Notre Hermite étoit d'aventure
A méditer ſur ſon rocher,
Lorſqu'il entendit approcher
L'effroyable & ſoudain murmure
Des Vents qu'on venoit de lâcher.
Il jugea d'abord qu'un orage,
Mêlé de tourbillons affreux,
De quelque Vaiſſeau malheureux
Cauſeroit bientôt le naufrage.
Certes il ne ſe trompoit pas;
Car il vit de loin un Navire
Tout prêt à tomber dans le cas;
Il n'avoit ni voile, ni mats.
Et, les Vents, déployant leur ire,
(Sans que le Vaiſſeau pût ſuffire
A réſiſter à leur fracas)
Des flots l'impitoyable empire,
Pour l'engloutir ouvrit ſes bras.

Cela veut dire, en ſimple proſe,
Que le pauvre Vaiſſeau périt;
Mais quand en rimes l'on écrit,
Il faut un peu broder la choſe.

O combien, à ce triſte objet,
Le bon-homme eut l'ame attendrie!
Et combien il eut de regret
De n'avoir pu ſauver la vie
A ceux qui des Vents en furie
Venoient d'être l'affreux jouet!
C'étoit bien l'âme la plus tendre,
Le cœur le plus officieux
Qu'on verra jamais ſous les Cieux;
Choſe difficile à comprendre:
Car il étoit ſavant & vieux;
Mais ce qui le rendoit ſenſible
Aux funeſtes évènemens,
C'eſt d'avoir en ſes jeunes ans
Eprouvé ce qu'ont de terrible
Et les diſgrâces des Amans,
Et ces indignes changemens

Qu'on voit, après un ſort paiſible,
Suivis de mille accablemens.

Cependant ſur l'humide plaine,
Sur les flots encore agités,
Il tenoit les yeux arrêtés,
Sous quelque eſpérance incertaine
De voir les débris écartés
De cette aventure inhumaine,
Flotter vers la rive prochaine,
En état d'être encor de ſes ſoins aſſiſtés;
Mais ſon eſpérance fut vaine;
Car rien ne s'offrit à ſes yeux
Que des Montagnes écumantes
De mille flots prodigieux,
De qui les cîmes blanchiſſantes
Menaçoient la Terre & les Cieux.

La nuit, enfin, mais ſans Etoiles,
Arrivant pour ſurcroît d'horreur,
Augmenta par ſes ſombres voiles
De ce ravage la terreur.

Le lendemain, l'âme inquiette,
Notre Druïde, au point du jour
Sortit de son humble retraite.
Il ne faisoit pas grand séjour
Au lit, non plus qu'à sa toilette.
Mais je m'apperçois, en contant
De ces aventures la suite,
Que j'appelle notre savant,
Quelquefois sans façon Hermite,
Et Druïde dans cet instant:
Quoique cela n'importe guere,
Je veux vous en rendre raison,
Et vous instruire de l'affaire.
Sachez donc qu'il est nécessaire
De cacher encor son vrai nom,
Les Contes veulent ce mystere:
Mais treve à la digression,
Et retournons au vieux Compere.
Il sortit donc, triste à mourir;
A tous momens la destinée
De ceux qu'il avoit vu périr

Dans la précédente journée ;
A son esprit venoit s'offrir.

Il suivit long-tems le rivage
Par les détours peu fréquentés
De cette inhospitable plage,
Jetant les yeux de tous côtés,
Sans voir les débris du naufrage
De ceux qu'il avoit regrettés.

La Mer étoit presque calmée ;
Du Soleil les rayons naissans
Avoient fait taire tous les Vents,
Et la bonace ramenée
Sembloit ramener le printems.
L'astre du jour, sortant de l'Onde,
Ranimoit tout par sa chaleur,
Et l'aurore de sa fraîcheur
Répandoit la vertu féconde
Sur toutes les Fleurs à la ronde,
Et du chant des Oiseaux éveilloit la
douceur.

C'étoit faire beaucoup d'honneur
Au plus vilain Pays du monde.
Cependant l'Hermite étoit las
D'une recherche fatiguante,
Qui, ſans répondre à ſon attente,
Le faiſoit errer haut & bas
Dans la route la plus méchante
Du plus ſauvage des climats :
Au reſte, il ne comprenoit pas
Par quelle attention preſſante
Il faiſoit en vain tant de pas.

Enfin ſur le point de ſe rendre,
Quand, pour remettre ſes eſprits
De tous les ſoins qu'il avoit pris,
Il ſe couchoit ſur l'herbe tendre,
Il lui ſembla de loin entendre
Des gémiſſemens & des cris.

Derriere une roche eſcarpée,
Qui dans les Ondes s'avançoit,

Il jugea d'abord qu'on pouſſoit
Les cris dont ſon oreille avoit été
frappée.
En dépit de mille détours,
Il y courut en diligence,
Dans la charitable eſpérance
De pouvoir donner du ſecours
A des malheureux ſans défenſe
Contre des Lions ou des Ours,
Où bien quelqu'autre violence
Dont ont pût menacer leurs jours.

Il ne s'y rendit pas ſans peine;
Car ce n'étoit pas dans la plaine
Suivre un ſentier delicieux:
De rochers une longue chaîne,
Qui s'élevoit juſques aux Cieux,
Des précipices furieux
Le mettoit ſans ceſſe hors d'ha-
leine.
Mais Dieux! quelle étonnante ſcene,
Dés qu'il y fut, frappa ſes yeux!

Il vit flotter ſur une planche,
Que pouſſoit un homme en nageant,
Une Nymphe, cent fois plus blanche
Que la neige n'eſt en tombant ;
Mais de ſa blancheur infinie,
Ni de cent-mille autres appas,
Dont longue étoit la litanie,
Et dont la belle étoit munie,
D'abord il ne s'apperçut pas.
Tout ce qu'il put voir du rivage
Où l'avoit attiré ſa voix,
Ce fut cet étrange équipage
Qui ſuivoit ſa planche à la nage.
Enſuite ce fut mille exploits
De témérité, de courage,
Que, pour dompter un monſtre animé par la rage,
Faiſoit un Héros aux abois;
Monſtre dont la gueule ſauvage
De la Nymphe, ſans lui, n'eût pas fait à deux fois.

Ce Monſtre hideux, que jadis Andromede,
Avec horreur vit approcher
Du pié de ſon fatal rocher,
N'avoit pas la face ſi laide.
De la main droite combattant,
Et de l'autre toujours pouſſant
La Nymphe tremblante & craintive,
Cet homme approchoit de la rive
Où l'Hermite à genoux, d'une Oraiſon plaintive,
Prioit le Ciel en l'attendant.
Il n'avoit rien de mieux à faire;
Car quoique, pour les dégager,
Son cœur ſenſible & débonnaire
Eût tenté tout autre danger,
Se jeter dans les flots n'etoit pas ſon affaire;
Car il ne ſavoit pas nager:
Mais, pour en mieux parler, quelque main inviſible

Malgré lui s'oppoſoit à ſon empreſ-
ſement :
Car à ſon art rien n'étoit impoſſible,
Comme on verra dans un moment.

Vous! qui ſur les bords du permeſſe
Inſpirez à vos Nourriſſons
Le charme heureux de leurs Chanſons,
O Muſe, qui de la tendreſſe
Préſidez aux douces leçons!
Soutenez une voix qui baiſſe,
Et prêtez moi de nouveaux tons
Pour un fait qui vous intéreſſe.

Erato, daignez m'aſſiſter.
Tracez vous-même la peinture
De la ſurprenante aventure
Que je vais tâcher de conter.

Cette planche étant abordée,
Sur qui flottoit l'objet divin;

Cet homme qui l'avoit gardée
Des griffes du monſtre marin,
Avoit mis l'aventure à fin.
Le Fils de Danaé, d'une audace pareille,
Avoit ſu triompher d'un Monſtre auſſi fatal;
Mais moindre étoit cette merveille;
Car il combattoit à cheval.
Notre Homme, plus vaillant que le Seigneur Perſée,
Quoiqu'il fût cent fois moins heureux,
Avoit ſa bête renverſée,
Qui rougiſſoit d'un ſang affreux
L'Onde autour d'elle diſperſée:
Mais excédé par les efforts
Qu'avoit fait ſa main triomphante,
Outre qu'il avoit ſur le corps
Plus d'une bleſſure ſanglante,
A peine arriva-t-il aux bords
Où celle qu'il ſuivit paroiſſoit expirante;
Qu'il ſe hâta de ſuivre chez les morts

Une Divinité qu'il ne crut plus vivante,
De cet objet défefpérant
Il ne put foutenir la vûe ;
Sa conftance en fut abbatue ;
Et tous fes fens l'abandonnant
A cette rencontre imprévûe,
Aprés un regard languiffant,
Il fut tomber, en gémiffant,
A quatre pas du fable, où la belle étendue
Sembloit toucher à fon dernier inftant.

Ce fut à ce touchant fpectacle
Que notre Druïde eperdu
Se fouvint de certain Oracle
Qu'il n'avoit jamais entendu,
Quoique fort clairement rendu,
Mais qui le flattoit d'un miracle
Qu'il avoit vainement jufqu'alors attendu.
Il favoit.......

Mais laissant cette pensée,
Il crut, sans plus en discourir,
Que l'affaire la plus pressée
Etoit celle de secourir
Deux malheureux près de mourir.

Par une longue expérience,
Il s'étoit acquis la science,
Et des herbes, & des vertus
Qu'avoit, pour chaque mal, leur
jus.
Dans cette rare connoissance,
Nul des mortels n'en savoit plus.
Bientôt dans la forêt prochaine,
Il eut, en courant, ramassé
Une herbe, à tel point souveraine,
Qu'elle auroit pu d'un trépassé
Rendre la personne aussi saine
Que s'il ne s'étoit rien passé.
De plus, son jus étant pressé
Près de l'endroit du cœur d'une Nymphe
inhumaine,

Il échauffoit ſon cœur glacé.
Adieu ſes rigueurs & ſa haîne.
Ce cœur devenoit tendre, & ſenſible à
la peine
D'un Amant aux gages caſſé;
D'un Job traînant encore la chaîne
De celle qui l'auroit chaſſé.
Le beau ſecret! & quel dommage
Qu'aujourd'hui malheureuſement
On ignore le rare uſage
De cet heureux médicament!

Quoi qu'il en ſoit, la Belle, évanouie,
Avoit, dès qu'il revint, de toute la beauté
Sur ſes moindres attraits la fleur épa-
nouie;
Mais cet Homme de qui la valeur inouie
Avoit avec témérité
Le Monſtre Marin affronté,
Dans le tems qu'elle en fut vivement
pourſuivie,
Ne paroiſſoit d'aucun côté,

Et l'ingrate par cruauté
En parut toute réjouie.

L'un & l'autre le surprit fort,
Ne voyant pas le mot pour rire
Pour la Nymphe, en cas qu'il fût mort:
Cependant il se mit à dire :
Le Ciel a sans moi pris le soin
De prévenir celui qui dans ces Bois sauvages
Ne m'avoit pas mené bien loin ;
Et ce brillant éclat, de retour, est témoin
Que le plus beau de ses ouvrages
De mon secours n'a plus besoin.
Je vois qu'à vos attraits tout cede,
Qu'ils sont respectés par les flots,
Que sur la Terre un doux répos
Aux périls de la Mer succede,
Et que l'horreur des plus grands maux

N'a

N'a rien que ce charme n'excede :
Mais qu'eſt devenu ce Héros,
Qui, vous ayant vu pâle & froide,
Après mille & mille ſanglots....

A peine eut-il lâché ces mots,
Qu'elle parut toute changée ;
Le dépit, la haine & l'aigreur
Succéderent à ſa douceur ;
Et ſans qu'il la crût outragée,
Pour avoir parlé du Vainqueur,
Qui des flots l'avoit dégagée,
Sitôt qu'il l'eut enviſagée
Dans cette ſoudaine fureur,
Il crut qu'elle étoit enragée ;
Mais il ne crut pas de ſaiſon
De chercher alors le Myſtere
De cette étonnante colere,
Qu'il jugea n'avoir pour raiſon
Que quelque vapeur paſſagere
Produite par ſa pâmoiſon.
Depuis la tête aux piés la belle étoit
mouillée,

Et sa robe, par le combat
Et par l'orage, étoit honnêtement
souillée ;
Bref, elle avoit dans cet état
Besoin de quelque lieu pour être de-
pouillée.
L'Hermite lui servant d'appui,
Par une route plus facile,
Ayant gagné son domicile,
Lui donna retraite chez lui.

Tandis que la superbe infante,
Dans ce solitaire réduit,
Passoit, Dieu sait comment, la nuit,
Mais moins mal que la précédente,
Notre Savant, toujours conduit
Par son humeur compâtissante,
Loin d'elle, au haut de son rocher,
De peur d'incommoder cette Hotesse
nouvelle,
La nuit s'étant allé nicher,
S'y tenoit comme en sentinelle ;

Mais voyant le jour approcher,
Au lieu de s'embarrasser d'elle,
Il résolut d'aller chercher
Ce vaillant homme, dont le zele
N'avoit rien à se reprocher
Pour le service de la Belle;
Et qui, soutenant sa querelle,
N'avoit rien fait pour la fâcher;
Ni qui, pour éviter les yeux de la cruelle;
L'obligeât à s'aller cacher.

Eh quoi! disoit-il en lui-même,
Tandis qu'il marchoit à grands pas:
Est-ce donc la valeur suprême
De cet Homme dans les combats,
Ou ce feu, que le beau sexe aime,
Que cette Nymphe n'aime pas?
Mais peut-être est-il mort? hélas!
Car je l'ai vu sanglant & blême,
Et tomber accablé de la douleur extrême

D'avoir vu cette Nymphe aux portes du trépas.
Cependant l'Hermite à la ronde
Jetoit les yeux à tous momens,
Au fort de ses raisonnemens;
Mais les Forêts, la Terre ou l'Onde,
Ni le reste des Elémens
N'offroient rien aux empressemens
De sa recherche vagabonde.

Il en étoit au désespoir,
Resolu, dans cette aventure;
De ne pas épargner sa main, ni son savoir
Pour mettre ordre à toute blessure
Que cet Etranger pût avoir,
Puisque, selon la conjecture
Qu'il faisoit sur ce chagrin noir,
Dont il parut saisi dans cette conjoncture,
Il en devoit sentir de plus d'une nature;

Mais pour travailler à ſa cure,
L'affaire étoit de la revoir.

En vain les profondes Vallées,
En vain les Rochers & les Bois,
En vain les Grottes reculées
Avoient oüi ſes clameurs redoublées,
Rien ne répondoit à ſa voix;
Bref, rien ne s'offroit à ſa vue,
Au moins, rien de ce qu'il cherchoit:
Mais tandis qu'en vain il marchoit
Par cette Forêt étendue,
Et que vainement il prêchoit,
Sans que ſa voix fût entendue,
Il entendit ſonner un Cor;
La choſe ne l'étonna guere,
Car il l'entendoit d'ordinaire,
Quand le Griffon, prenant l'eſſor,
Paroiſſoit ſur cet Hemiſphere;
Mais pour lui, ce fut un myſtere
De voir deſſus le Cheval d'or

Paroître la belle Etrangere,
Qu'il croyoit dans sa loge encor.

Elle paroissoit plus brillante
Cent fois que n'étoit ce Cheval;
De qui l'allure résonnante,
Et de pur or la figure éclatante
Au monde n'avoient rien d'égal;
En le voyant, notre Druïde
Pensa s'évanouïr d'effroi;
Mais il revint bientôt à soi,
Voyant qu'il n'avoit pas sa bride,
Sans laquelle il seroit toujours dessous
sa loi.

Il n'auroit jamais pu comprendre
Par quel étrange enchantement
Ce Cheval s'étoit laissé prendre,
Si la Nymphe, dans ce moment,
N'avoit pris en gré de descendre
Pour lui faire un remercîment.

Qui que vous soyez, lui dit-elle,
Saphire n'oublîra jamais,

Votre ſecours ni vos bienfaits ;
Oui, ſa reconnoiſſance en doit être éter-
nelle.
Croyez aux ſermens que j'en fais,
Comptez-y ; puiſqu'enfin mon origine
eſt telle,
Que (ſans parler de mes attraits ;
Car mon chagrin eſt d'être belle)
Ce qu'aujourd'hui je vous promets
N'eſt rien moins qu'une bagatelle.

Mon cœur ſe ſouviendra toujours
De ce qu'il vous doit, je le jure ;
Mais dans cette étrange aventure,
J'eſtime encor moins le ſecours
Par qui d'une mort preſque sûre
Vous avez garanti mes jours,
Que je ne fais une lecture
A qui je dois cette monture ;
Car, ſans qu'il faille avoir recours...

Sur le point qu'elle alloit pourſuivre,
Notre Savant tout éperdu

S'écria : Ciel ! qu'ai-je entendu ?
Vous avez donc ouvert mon Livre ?
Vous n'avez pas long-tems à vivre,
Si cet ennemi prétendu
Encore un coup ne vous délivre
Du piége que le ſort chez moi vous a tendu.
Ah ! que vous êtes malheureuſe
D'avoir vu ce fatal tréſor,
Beauté cruelle & dédaigneuſe !
Et vous, pourſuivit-il, funeſte Cheval d'or !
Allez d'une courſe rapide
Aux climats de la Pyramide.

A peine achevoit-il ces mots,
Que le Cheval d'or tourna tête,
Et plus ſoudain que la tempête
Se précipita dans les flots.

Jamais depuis le jour que la Nymphe étoit née
La dite Nymphe ne parut

Confuſe, interdite, étonnée
Juſques au point qu'elle le fut
A l'inſtant de cette journée;
Car elle parut forcenée
Quand le Cheval d'or diſparut.

Tantôt regardant le rivage,
C'eſt-à-dire, l'endroit fatal
Par où ce précieux Cheval
Venoit de ſe mettre à la nage,
Et tantôt regardant le Mage
Sur le pié d'un ſorcier brutal;
Quelques perles en pleurs couloient ſur un viſage
A qui cela n'alloit pas mal.
Peu la touchoit cette diſgrace,
Qu'en Oracle il avoit prédit;
Le déſeſpoir qui la ſaiſit
Ne regardoit point ſa menace;
Car, ſans faire aucune grimace
Dont ſon viſage s'enlaidît,
La Belle pleuroit de dépit

De voir qu'un mortel eût l'audace
De venir l'insulter en face,
Et de lui dire ce qu'il dit.

S'il faut, dit-elle, que je meure,
Ou bien que cet Homme odieux,
Pour me sauver, s'offre à mes
yeux;
Qu'on me dépêche tout à l'heure;
Et le plutôt sera le mieux.
Quoi! sa présence détestable,
Que je n'ai jamais pu souffrir,
Pour mon secours viendra s'offrir?
Non, non; il m'est plus agréable
De ne le point voir, & périr.
Le sort le plus épouvantable,
A son aspect est préférable,
Et j'aime cent fois mieux mourir.

Je vous l'ai dit, je suis Saphire;
Et quand avec vous tout l'Enfer,
Le Ciel, la Terre, l'Onde & l'Air,
En l'apprenant, pour me détruire,
S'armeroient de flamme & de fer,

Je veux bien encor le redire :
Je suis la Princesse Saphire,
Fille du Roi Brizandafer.

Eh ! bien me voilà donc l'objet de la colere
Du destin, contre moi fierement irrité,
Pour quelque curiosité,
Au sujet d'un vieux Breviaire
Ouvert avec témérité !
Et dans cette terre étrangere,
Peu favorable à la beauté,
Où tout m'est devenu contraire ;
Dont j'ignore la Déité,
Et le mal que j'ai pu lui faire,
Me voilà prête à satisfaire
A son Arrêt par vous dicté.

Et qu'ai je affaire d'une vie
Qui fait mon unique tourment ;
Depuis qu'à mon sort asservie,

Je me vois partout pourſuivie
D'un Mortel odieux, qui, ſous le nom d'Amant,
De mes tranquiles jours la douceur a ravie,
Et m'obſede éternellement?
Je veux bien vous en faire Juge;
Quoique vos vœux pour lui contre moi déclarés,
Ne me flattent d'aucun refuge
Au milieu des malheurs qui me ſont préparés.

Cet Homme s'appelle Euryale:
N'eſt-ce pas aſſez de ce nom
Pour inſpirer l'averſion
Que pour lui mon chagrin étale,
Quand ſa conſtance ſans égale,
Et quand cette valeur fatale
Qui s'arme, malgré moi, pour ma protection,
Depuis la rive Orientale

Juſqu'à ce barbare Canton
Ne ſeroient pas une raiſon
Pour me juſtifier de l'horreur infernale
Que me cauſe ſa paſſion ?

Il eſt vrai que la Renommée,
Si vous l'écoutez, vous dira
Que jamais rien n'égalera
Sa gloire en mille endroits ſemée;

Et que moi-même je lui dois,
Avec le jour que je reſpire,
Le ſalut entier d'un Empire
Qui doit reconnoître mes loix;

Qu'enfin lui ſeul m'a delivrée
De mille dangers, où ſans fin
La rigueur d'un Aſtre malin,
Dès l'enfance, m'avoit livrée;

Que, ſans murmure & ſans eſpoir;
De ſes vœux la perſéverance

Garde un respectueux silence ;
Et triomphe du désespoir
Où le met mon indifférence.
Qu'il soit, si l'on veut, un Héros ;
Qu'il soit des Amans le modele,
J'y consens ; mais qu'il porte à quelqu'autre Mortelle
Son adoration cruelle,
Et laisse Saphire en repos.

Hélas ! je me croyois sauvée
De ses vœux & de mes chagrins,
Me voyant hier entre les mains
D'un Corsaire inconnu qui m'avoit enlevée.

On ne croit pas que ce Conte ait été achevé par M d'Hamilton ; du moins on n'en a trouvé que ce fragment.

RELATION D'UN VOYAGE EN MAURITANIE.

VOUS qui partagez dans mon cœur
Avec un autre objet, une tendresse égale,
Et préferez aussi votre aimable rivale
A votre tendre Serviteur;
Marquise, quand l'Hôtel d'Irlande
Vous vit dans le premier couplet
Dont vous reçûtes l'humble offrande,
On vous y connut trait pour trait;
Et quoique la foule fût grande,
Où chaque Belle avoit son fait,
On approuva votre portrait;
Et le voyant dans cette bande,

On fut de vous plus ſatisfait
Que quand, pour aller en Hollande,
Vous partites d'Aix en ſecret ;
Mais laiſſons ce Voyage, & ſouffrez qu'on vous marde
Celui d'un pays ſi parfait,
Qu'on diroit que la ſage Urgande
Par ſes enchantemens l'a fait.

LE troiſieme jour de Mars de l'année dite, * de la grande Omelètte *, quatre Princes (curieux de voir les merveilles qui ne ſe trouvent que dans les climats éloignés) s'embarquerent dans un ſuperbe Vaiſſeau, nommé le Viſionnaire *; & quittant le triſte voiſinage du port Baſtillan, cinglerent en haute Mer par un vent favorable, & dreſſerent leur courſe vers les côtes de Mauriranie. Ces Princes étoient le Prudent * Renardius, Victorin le Chevelu,

Griffonio de la Forêt, & le triste Marc-Antonin.

Ayant doublé le Promontoire du * Trône, ils côtoyerent certains rivages, le long desquels s'etend la vaste enceinte du Palais Vinceniade*. A cette vue, le sage Renardius ne put s'empêcher de pousser quelques soupirs, & quoiqu'on fût trop poli pour lui en demander la cause, on sut de lui qu'un certain enchanteur avoit autrefois transformé ce Palais en Prison, & qu'il y avoit long-tems tenu l'invincible Ayeul du Prince de Mauritanie*.

Tandis qu'on rendoit graces à Dieu de ce que la race de ces maudits Enchanteurs * étoit exterminée, plusieurs Dauphins & quelques Merluches (que le Prince Griffonio prit pour des Cerfs & des Biches,) se mirent à badiner autour du Navire.

Cela fit naître une Dissertation curieuse sur la nature des Poissons ; & comme ces Princes étoient fort savans, ils dirent de très-belles choses sur le doute que l'un d'eux proposa ; savoir, si la Mer étoit faite pour les Poissons, ou les Poissons pour la Mer. Pendant qu'on agitoit cette question avec chaleur, le Navire s'arrêta tout d'un coup, & surprit les Disputans par la nouveauté du prodige ; car, quoique le Vaisseau fût immobile, le vent souffloit, & toutes les voiles étoient tendues.

On crut d'abord que quelque Rémora, pour se divertir de l'étonnement des Nautonniers, leur jouoit ce tour : mais comme on mettoit un Plongeur en mer pour s'en éclaircir, le Pilote se mit à deux genoux, & confessa que le Nain du Prince Chevelu ayant

perdu les bottes de ſon Maître, l'avoit conjuré de jeter l'ancre, tandis qu'il les iroit chercher.

En attendant ſon retour, les quatre Princes firent de belles reflexions ſur l'inſtabilité des grandeurs humaines, au ſujet de cet évenement, avec des remarques tout-à-fait recherchées ſur l'utilité des bottes en pleine mer.

Marc-Antonin aſſura que le mélodieux Arion étoit botté, quand le Dauphin le porta vers la terre; quoique les Dictionnaires de Bayle & de Moréry ne fiſſent aucune mention de bottes dans cette aventure. Sur ces entrefaites, celles de Victorin étant retrouvées, on leva l'ancre; & malgré ce petit retardement, on gagna le rivage fertile de la Mauritanie, ſur le point que le Dieu du Jour alloit paſſer la nuit dans l'humide Palais de la Déeſſe Thétis.

Dès qu'on fut débarqué, l'on fut dans un grand étonnement, de ce qu'une si courte navigation n'avoit pas été plus longue : mais le Pilote assura que tous ceux qui s'embarquoient dans le Visionnaire étoient sujets à ces sortes d'étonnemens.

Tandis que les trois autres Princes se rendoient au Palais du Prince de ces lieux, Griffonio fut rendre la premiere visite à Messieurs ses Chiens, avec lesquels il avoit conservé de grandes liaisons.

Dès qu'on fut un peu remis des fatigues du jour, on commença les divertissemens de la nuit. On servit, & le repas fut digne de la magnificence du Prince, & de l'appétit immodéré de ses illustres Hôtes.

Ils commençoient à le déployer, quand on vit entrer le

Satrape-Verre-de Vin *; une Tartane, dont la viteſſe égaloit celle des Oiſeaux, l'avoit paſſé de l'Iſle Bouillonnante*. On connut à ſon air qu'il étoit chargé de quelque choſe d'important; & chacun ſe mit à le queſtionner de toute ſa force; car quoique les Princes fuſſent grands mangeurs, ils étoient encore plus grands politiques. Ainſi, voyant bien qu'il ne s'agiſſoit pas d'une bagatelle, ils lui demanderent comment ſe portoit le Danſeur de Corde, qu'on avoit tué d'un coup de piſtolet.

Le Satrape avoit l'eſprit pénétrant: & comme il étoit de la derniere conſéquence de répondre juſte à des Princes ſi clairvoyans, il leur dit que le Pontiſe Abeille * ſoutenoit toujours que la mort & le trépas ne ſignifioient pas la même choſe.

Cette réponſe mit une merveilleuſe conſternation dans l'Aſſemblée ; d'un côté l'on voyoit la conſéquence du fait, & de l'autre ſon embarras.

Chacun y rêvoit profondément, ſans imaginer aucun expédient capable d'en lever les difficultés, ou d'en éclaicir le myſtere, lorſqu'un des Princes ſe mit à chanter les paroles ſuivantes, ſur l'Air fameux de, *Réveillez-vous, belle endormie.*

Gens doctes en Philoſophie,
Dans leurs Ecrits aſſûrent fort
Que, la mort nous ôtant la vie,
Le trepas nous donne la mort.



Or écoutez une merveille
Que ces Docteurs ne ſavoient pas,
C'eſt que la mort du grand Abeille
Ne ſauroit être ſon trépas.

Ces couplets furent regardés de toute la Compagnie comme une espece d'Oracle qui développoit la propofition, & n'y laiffoit plus rien de problématique.

On les écrivit fur des Tablettes de cedre, & les ayant envoyés par un Brigantin à l'Ifle Bouillonnante, on fe fépara d'affez bonne heure cette premiere nuit.

Le lendemain chacun fit ce qu'il voulut; les Chaffeurs monterent à cheval; les cœurs tendres refterent au Palais, pour s'abandonner différemment à la douce habitude de leurs rêveries. Sur le foir, la Compagnie s'étant raffemblée, toutes fortes de Jeux précéderent le Feftin. On le fervit, on fe mit à table, & chacun voulant rendre compte des diverfes occupations de la journée, Griffonio dit qu'on avoit couru le Dauphin fur un bras de mer

appellé la Forêt de Livry, peut-être pour se moquer de la mauvaise plaisanterie d'Horace dans son art poétique; car il ajouta que les Chiens avoient pris un Cerf dix-cors, dont il prétendit montrer le pié gauche. Un Valet de limiers lui soutint que c'étoit le pié droit; sur quoi son Altesse de la Griffonnerie se mit dans une colere tellement altérée, qu'elle fut obligée de boire quinze ou seize grands coups de suite pour se remettre.

On donna le troisieme jour à la poésie. Le Prince de Mauritanie, & son Ministre pour les affaires du Parnasse *, travaillèrent à dresser un Manifeste en Vers, qu'on dépêcha le même jour par une Frégate légere à la Princesse Mainalide *.

Le quatrième jour, on en eut une réponse, que le Prince Grif-fonio

ſonio critiqua ſur certaine expreſſion qu'il n'entendoit pas. On ne laiſſa pas de faire une réplique à cet ouvrage, qu'il ne put déſapprouver, parcequ'il ne la vit pas.

On preſſoit cependant le deſolé Marc-Antonin de faire quelque effort, malgré ſon rhume; car, voyant qu'il paſſoit les journées à charbonner les murailles, tantôt d'une M, qu'il environnoit de laqs d'amour; tantot d'un C, qu'il embelliſſoit de cœurs navrés, on s'imagina qu'il étoit un peu poète: mais il n'étoit qu'amoureux; il ſe promenoit triſtement, parloit tout ſeul, demandoit à boire quand il avoit faim, & de la moutarde quand il avoit ſoif; enfin, c'étoit la plus grande pitié du monde, de voir les pauvretés où l'amour l'avoit reduit.

Quand on lui demandoit l'ex-

plication des beaux ouvrages dont il ornoit les murailles & les cheminées, sa reponse étoit, que l'M vouloit dire Marquise, & le C Comtesse (deux Fées de Germanie) * qui s'étoient donné la peine de l'enchanter; que l'une s'appelloit Arthuriane, & l'autre Ploydonie.

Ce sont, disoit-il, deux Sorcieres,
Dont rien n'égale le pouvoir,
Et qui, du matin jusqu'au soir,
Enchantent de mille manieres;
Gardez-vous, Princes, de les voir,
Vos libertés n'y tiendroient gueres.

A ces mots, il se mettoit à pleurer comme un enfant; il étoit aisé de juger, à tout cela, qu'il avoit la cervelle démontée. Mais comme la folie d'amour fait d'ordinaire naître celle des Vers, on crut qu'il pourroit être

assez fou pour en faire ; d'autant plus qu'il avoit des momens de vivacité, dont on espéroit quelques saillies.

Mais hélas ! si Marc-Antonin
Paroissoit quelquefois en vie,
Il le paroissoit bien en vain.
Grâce aux Nymphes de Germanie,
Son âme étoit à Saint-Germain,
Et son corps en Mauritanie.
Sitôt qu'on voyoit le Soleil,
Les deux objets de sa tendresse
Se présentoient à lui sans cesse ;
Et, brûlant d'un amour pareil
Pour l'une & pour l'autre Déesse ;
Pendant les heures du sommeil
Il entretenoit la Comtesse,
Et la Marquise à son revèil.
Il disoit : Belle Ploydonie !
Mon cœur vous aime à la folie,
Il veut mourir sous votre loi ;
Et dans la même rêverie

S'écrioit : Reine de ma vie !
Arthur ! ayez pitié de moi.

Dans un état si ridicule le plus court eût été de le laisser en repos ; mais on ne le voulut jamais ; & , voyant qu'on ne cessoit de le persécuter , il écrivit un Journal du Voyage pour la Marquise , & fit pour la Comtesse une Description en Vers du *Palais* de Mauritanie , avec un abrégé des mœurs , coutumes , & différentes Réligions des Habitans du Pays. On en tira quelques copies , qui se vendirent à juste prix chez les Libraires du Pont-Neuf.

Le cinquième jour on vit aborder trois gros Bâtimens chargés de Princes tributaires , qui venoient rendre leurs hommages au Souverain de Mauritanie.

Le sixieme , ils s'en retournèrent.

Le ſeptieme, grande chaſſe, & long ſouper.

Le huitieme, on ne fit que baguenauder, c'eſt-à-dire, on fit quelques Couplets, & quelques Impromptus.

Le neuvieme, on reçut un Courier de la Princeſſe Mainalide, avec un nouveau détachement de Vers. La queſtion fut d'y répondre : car Victorin le Chevelu, faute d'autre monture, s'étoit mis ſur le Pégaſe de la grande Écurie, & le pauvre Cheval avoit été ſi rudement mené pendant la derniere Chaſſe, qu'il pouvoit à peine mettre un pié devant l'autre ; ſi bien que le Sécretaire du département Poétique fut contraint de faire ſa dépêche à terre, & d'expliquer quelques rimes à pié, pour répondre à celles du dernier Envoyé.

Le lendemain on s'embarqua

quoiqu'avec un regrêt extrême; &, après quelques heures de navigation, on découvrit les premieres terres de l'Europe.

Ainsi finit ce beau Voyage
Et, quoique les évènemens
N'y soient pas mis dans l'étalage
Où les mettent certains Romans,
Peut-être que leur badinage
Pourra vous amuser pendant quelques momens,
Et je n'en veux pas davantage.

Fin des Poésies.

